BATAILLES & BLINDÉS

BATAILLES & BLINDÉS

ISSN 1765-0828

HISTOIRE DE LA GUERRE MÉCANISÉE ET DES ENGINS MILITAIRES

N°87

LA SCHWERE PANZERJÄGER-ABTEILUNG 654
dans la poche de Colmar

La poche de Mons
Coup de filet mortel en Belgique

La longue vie des T-34/85
Yougoslavie, 1945-1995

Patton et ses FT
La *1st Provisional Tank Brigade* en 1918

GUDERIAN
IMPOSTEUR ou GÉNIE ?
1888 - 1939 L'ascension

Un magazine des éditions caraktère

M 01699 - 87 - F: 6,90 € - RD

Batailles & Blindés n°87 Octobre/Novembre 2018
Belgique, Italie, Portugal Cont., Lux., Espagne : 7,90 €
Suisse : 13 CHF - Autriche : 8,20 € - Canada : 14$C

caraktère presse & éditions

OCT. NOV. 2018

ACTUELLEMENT EN KIOSQUE

Aérojournal n° 67

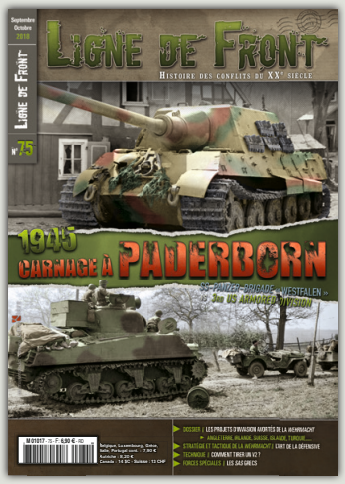
L'AVIATION EMBARQUÉE ALLEMANDE

Batailles & Blindés n° 87

GUDERIAN Imposteur ou génie ?

Ligne de Front n° 75

CARNAGE À E PADERBORN « *Westfalen* » vs 3rd US Div.



LOS! n° 40

LA BATAILLE DE L'ATLANTIQUE

Trucks & Tanks n° 69

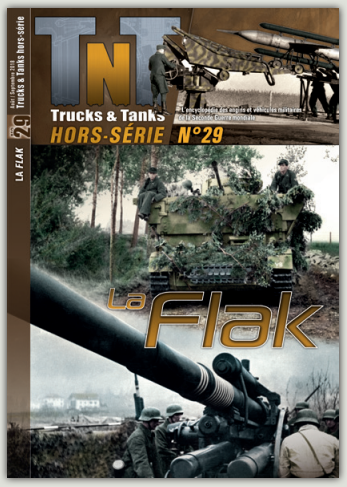
LES DUELS DE CHARS qui ont marqué la guerre

LOS! Hors-Série n° 18

LA GRANDE GUERRE SUR MER année par année

TnT Hors-Série n° 29

LA *FLAK*

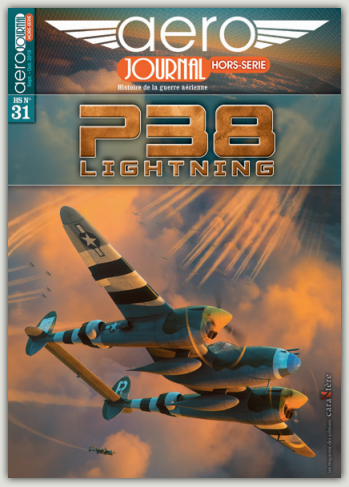


Ligne de Front n° 34

LES AS DE LA *PANZERWAFFE* et de la *sturmartillerie*

AJ Hors-Série n° 31

P38 LIGHTNING



Renseignements : Éditions Caraktère - Résidence Maunier - 3 120, route d'Avignon - 13 090 Aix-en-Provence - France
Tél : +33 (0)4 42 21 06 76 - www.caraktere.com

EDITO

Guderian appartient à une catégorie particulière de généraux allemands ayant participé à 1939-1945 : à l'instar de quelques autres, bien qu'ayant très largement contribué à la stratégie de conquête et aux agressions allemandes annonçant le conflit, il a été épargné par les Alliés occidentaux une fois celui-ci terminé.

Alors qu'il a été un partisan d'Hitler et que ses liens avec les nazis sont connus, Guderian est comme « lavé de ses péchés », considéré comme un adversaire chevaleresque, un homme de Bien ayant combattu dans le mauvais camp. Il est au-dessus de tout soupçon ; il échappe ainsi au procès de Nuremberg : peut-être parce qu'il y a bien « pire » que lui à juger, peut-être aussi parce qu'il collabore volontiers avec les Américains, en les renseignant sur ses anciens camarades. Il publie ses mémoires en 1951 en anglais (avant la version allemande), un livre qui devient un best-seller aux USA et en Grande-Bretagne ; l'homme s'y présente comme un patriote, naïf en politique déterminé à se battre mais toujours de manière chevaleresque. Il y raconte une Seconde Guerre mondiale qui va contribuer à forger notre perception et qui, surtout, est compatible avec la Guerre froide : seuls les nazis et les soviétiques y incarnent le camp du Mal. Cette approche ne sera remise en question par aucun de ses biographes.

À ne point en douter, la clef du mystère Guderian est là : pour les Alliés confrontés à la menace russe en 1948, il fallait reconstruire une image positive des Allemands. Les mémoires de Rommel, Manstein, Manteuffel, Guderian et consorts sont arrivées à point nommé. Reste que tout ceci a brouillé la réalité historique, à commencer par l'identité réelle de notre homme. C'est à la question « qui était-il ? » que nous allons essayer de répondre, bien modestement, dans cette étude en deux parties.

Bonne lecture !

RETROUVEZ **BATAILLES & BLINDÉS**, **AÉROJOURNAL** ET **LOS!** EN NUMÉRIQUE
sur l'App Store Apple et Google Play.

Un magazine Caraktère en numérique, c'est l'ensemble des numéros, même ceux épuisés, disponibles à tout moment sur votre tablette ou smartphone.

4 **ACTUALITÉS**
- Tankfest 2018 – Le festival des blindés à Bovington
- *Strong Europe Tank Challenge* 2018
- Tula State Arms Museum
- Le char T-14 Armata et le chasseur Su-57
- Merkava 4 « Barak »
- Actualité du livre

14 **1945-1995 GUERRE FROIDE** — **La longue vie des T-34/85**
Yougoslavie, 1945-1995
Des steppes russes en 1943 à Dubrovnik en 1991, le T-34/85 est un des blindés possédant la plus longue carrière opérationnelle. C'est parmi les forces armées yougoslaves que ce char entre dans la Guerre froide mais l'éloignement de Moscou oblige ses dirigeants à innover pour maintenir les T-34/85 en état de fonctionnement. Suite à l'explosion de la Yougoslavie au début des années 1990, les différents belligérants vont récupérer ces blindés en essayant de les adapter à la guerre moderne.

20 **1941 BATAILLE** — ***StuGe* en Russie**
« Barbarossa » avec la *Sturmgeschütz-Abteilung 226*
Le 22 juin 1941, plusieurs milliers d'hommes et de machines s'élancent à l'assaut de l'Union Soviétique, posant une des bases de la future défaite du *III. Reich*. Avant cela, les grandes étendues à l'est sont aussi parfaites pour les tactiques allemandes ayant élevé la rapidité d'opération au rang de principe sacré. Les canons d'assaut StuG. III de la *StuG.-Abt. 226* vont traverser le Bug mais les premières victoires vont vite se transformer en duels sans merci avec les défenseurs soviétiques.

28 **1944 BATAILLE** — **Coup de filet mortel en Belgique**
La poche de Mons
À la fin du mois d'août 1944, les troupes allemandes se replient de Normandie vers le Rhin, constamment harcelées et talonnées par les Alliés. C'est le seul espoir du *III. Reich* : atteindre le grand fleuve allemand et le *Westwall* afin d'arrêter l'avance des troupes alliées. Cependant, alors que la plupart des unités de la *Wehrmacht* retraitent en plus ou moins bon ordre, les Américains les encerclent au sud de la ville de Mons, en Belgique…

40 **1888-1939 BIOGRAPHIE** — **Guderian – Imposteur ou Génie ?**
Partie 1 : 1888-1939, l'ascension
« Schneller Heinz » est un des généraux allemands ayant le plus marqué le XXe siècle. Considéré après-guerre comme un des meilleurs officiers supérieurs de la *Wehrmacht* – et théoricien de la *Panzerwaffe* -, la réalité est plus contrastée. La face publique de l'homme, officier hors pair, ambitieux, rigoureux mais aussi innovant, ne cache que mal sa soif d'honneur et les libertés historiques prises dans ses mémoires, notamment sur la période d'avant 1939, objet de cette première partie.

58 **1945 UNITÉ** — **Le dernier baroud**
La *schwere Panzerjäger-Abteilung 654* dans la poche de Colmar
Ayant tout juste pansé ses plaies suite à la tourmente de l'été 1944 et son périple depuis la Normandie, la *schwere Panzerjäger-Abteilung 654* est prise au piège en Alsace à partir du mois de novembre. Ses Jagdpanther vont devoir faire face aux troupes franco-américaines lançant leur offensive pour réduire la poche de Colmar à partir de janvier 1945. Avec le froid mordant, c'est un dernier baroud que s'offrent les chasseurs de chars pour tenter de retarder l'inévitable.

70 **1918 UNITÉ** — **Patton et ses FT**
La *1st Provisional Tank Brigade* en 1918
L'offensive de la fin de l'été 1918 contre le saillant de Saint-Mihiel est le premier engagement massif de chars américains. Dans leurs rangs se trouve un certain George S. Patton, qui va déjà faire preuve de sa témérité et de son sens tactique à la tête de chars FT. L'homme saisit déjà tout le potentiel offert par l'emploi du blindé… en bousculant les troupes allemandes dans les derniers mois de la guerre.

Une lettre d'information accompagne votre magazine. Cette dernière est réservée aux abonnés et clients VPC.

Bataille & Blindés n°87
Bimestriel // Octobre - Novembre 2018
ISSN : 1765-0828
Dépôt légal (BNF) : à parution
Commission paritaire : 0917 K 86317

Magazine bimestriel édité par
Caraktère SARL
Résidence Maunier
3120, route d'Avignon
13090 Aix-en-Provence
SARL au capital de 100 000 euros
RCS de Marseille B 450 657 168
redaction@caraktere.com
Rédaction : 04 42 21 62 63

Service Commercial :
3 120, route d'Avignon
13 090 Aix-en-Provence - France
Téléphone : 04 42 21 06 76
Télécopie : 09 70 63 19 99
contact@caraktere.com
www.caraktere.com

Directeur de la publication
et rédacteur en chef : Y. Kadari
Secrétaire de rédaction : Y. Mahé
Service commercial : E. Taurand
Direction Artistique : A. Gola
Infographie : N. Bélivier, M. Mioduszewska

Imprimé en France par / Printed in France by : Aubin Imprimeur, à Ligugé

- Origine géographique du papier principal de la publication : **Allemagne (750km)**
- Taux de fibre recyclé : **sans fibre recyclées**
- Certification des papiers / fibres utilisées : **PEFC**
- Eutrophisation : **Ptot 0.016 kg/tonne**

Service des ventes et réassort :
À juste Titres - 04 88 15 12 43

Responsable de la publication pour la Belgique :
Tondeur Diffusion - Avenue F. Van Kalken,
9 / 1070 Anderlecht – Belgique

© Copyright Caraktère. Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, des pages publiées dans la présente publication, faite sans l'autorisation de l'éditeur est illicite et constitue une contrefaçon. Seules sont autorisées, d'une part, les reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, les analyses et courtes citations justifiées par le caractère spécifique ou d'information de l'œuvre dans laquelle elles sont incorporées. Loi du 11.03.1957, art. 40 et 41; Code Pénal, art. 425.

TANKFEST 2018

Le festival des blindés à Bovington

Par Loïc Becker

1

Cela fait plus de dix ans que le musée des blindés de Bovington, au Royaume-Uni, accueille l'édition du Tankfest, un des rassemblements de chars les plus spectaculaires au monde. Et en 2018, le musée n'a pas lésiné sur les moyens pour présenter en fonctionnement des chars de toutes les époques…

Du 29 juin au 1er juillet, la manifestation permet au public de découvrir des blindés plus ou moins connus en fonctionnement, appelés à évoluer sur un circuit pour démontrer leurs capacités. Préférence nationale oblige, c'est la *British Army* qui a eu la place d'invité d'honneur dans cette édition 2018. Du Warrior au Challenger 1 en passant par le Trojan, ce sont de nombreux véhicules blindés de l'armée de Sa Majesté qui ont fait des tours de chenilles sur le circuit. Cependant, leurs glorieux ancêtres n'ont pas été oubliés : le Matilda II du musée, en rénovation depuis 2015, a fait sa première apparition dans une livrée désertique afin de rendre hommage aux combattants britanniques en Afrique du Nord. Et ce n'est pas le seul véhicule de la Seconde guerre mondiale qui a défilé : deux véhicules allemands entièrement restaurés par un particulier, un Marder III et un *StuG. III*, ont fait sensation, tout comme un Valentine, un Comet et un Panzer III *Ausf. L*. La France y était représentée par des ambassadeurs de choix : un char Renault FT restauré par la Weald Foundation et un B1bis arrivé tout droit du Musée des Blindés de Saumur. Bien sûr les Sherman, du M4A1 au M4A4, ont eu droit à leur carrousel, mais l'édition 2018 du Tankfest a aussi présenté de nombreux véhicules de la Guerre Froide. Le Musée Royal de l'Armée belge a prêté un impressionnant IS-3 soviétique qui a pu se présenter en compagnie d'un Centurion ainsi que d'un Leopard 2A4 du Musée Royal des Pays-Bas. Enfin, une réplique de blindé allemand A7V a fait sensation : c'est la première fois que ce genre de véhicule très rare (dont peu d'exemplaires sont conservés) est montré au public en état de fonctionnement. Devant le succès jamais démenti de ce festival, c'est en 2019 que la prochaine édition aura lieu à Bovington. ■

1. Challenger 2 Megatron britannique.

2. Rolls Royce Armoured Car 1920.

3. Réplique de Mark IV.

4. B1bis.

5. Réplique d'A7V allemand.

6. Renault FT restauré.

Toutes photos © Vitaly Kuzmin

1. Light Tank Vickers Mark VI.
2. Panzer III *Ausf. L*
3. Valentine Mark IX.
4. Comet.
5. Sherman M4A1.

STRONG EUROPE TANK CHALLENGE 2018

Le *Panzerbataillon 393* supérieur à la *Mannschaft* !

Par Laurent Tirone - Toutes photos United States Department of Defense (DoD)

Si la *Deutsche Fußballnationalmannschaft* (équipe d'Allemagne de football) n'a pas réussi à s'extirper des poules de la Coupe du monde de football de 2018, il n'en va pas de même des équipages allemands de Leopard 2A6 engagés au *Strong Europe Tank Challenge* (SETC) 2018, une compétition mettant en lice, du 3 au 8 juin, des *Main Battle Tanks* (MBT) de différentes nationalités.

DE NOMBREUX PARTICIPANTS

Pour cette édition 2018, pas moins de huit participants ont fait le déplacement. Les acteurs « historiques » étaient de la partie avec les Allemands (*3. Kompanie* du *Panzerbataillon 393*) et leurs Leopard 2A6, les Polonais (34ème Brigade de Cavalerie Blindée) et leurs Leopard 2A5, les Américains (*2-70 Armor* de la *2nd Brigade* de la *1st Infantry Division*) et leurs M1A2 SEP Abrams. Ceux de la « saison 2017 » ont répondus présents avec les Français (1er régiment de chasseurs) et leurs chars Leclerc, les Autrichiens (*Panzerbataillon 14*) et leurs Leopard 2A4 tout comme les Ukrainiens (14e brigade mécanisée) et leurs T-84 Oplot. Enfin, deux nouveaux venus ont participé : les Britanniques (*The Queen's Royal Hussars*) et leurs Challenger 2 et les Suédois (compagnie de char « Wartofta » du régiment « Skaraborg ») avec leurs Strv 122.

CHARS ET ÉQUIPAGES FACE AUX ÉPREUVES

Sur le terrain d'essais de Grafenwöhr en Allemagne, les équipes se sont affrontées sur 13 épreuves comme l'identification de véhicules, le tir offensif et défensif, la manœuvrabilité, un parcours d'obstacles, réagir à une attaque chimique, tracter un engin immobilisé… Si l'année dernière les Leclerc s'étaient distingués lors des compétitions de tirs (le 3e escadron du 501e RCC n'avait toutefois terminé que 4ième), en 2018, les M1A2 SEP ont surclassé leurs « adversaires » sans toutefois pouvoir briller dans les autres manches.

UN PODIUM 100% LEOPARD

En 2018, les Allemands (qui ont totalisé 1 450 points) ont récupéré leur trophée devant (de justesse) les Suédois (1 411) qui ont fait forte impression avec leurs Strv 122, un Leopard 2A5 modifié. Vainqueurs en 2017, les Autrichiens (1 321) ont fini sur la dernière marche du podium. Les Français (1 186) ont réitéré leur 4ième place devant les Anglais (1 151), les Polonais (1 140) et les Américains (1 110), qui n'ont pu rééditer leur 3ième place de l'année précédente. Les Ukrainiens (950) terminent dernier. ◆

1. Les chars Leclerc du 1er régiment de chasseurs (à gauche) ont terminé à la 4e place .tandis que les Leopard 2A6 allemands (à droite), de la *3. Kompanie* du *Panzerbataillon 393*, récupèrent leur trophée qu'ils avaient gagné lors de l'édition 2016 du *Strong Europe Tank Challenge*.

2. Les Challenger 2 britanniques du *The Queen's Royal Hussars* ont terminé à la 5e place pour leur première participation.

3. Comme l'an dernier avec des T-64BV, les Ukrainiens et leur T-84 Oplot de la 14e brigade mécanisée ont fini à la dernière place.

TULA STATE ARMS MUSEUM

De la baïonnette au lance-roquettes multiple

Par Laurent Tirone

La ville de Tula, en Russie, abrite un musée de l'armement aux collections des plus impressionnantes. Celles-ci se caractérisent par la richesse des pièces présentées, qui vont de la baïonnette au lance-roquettes multiple en passant par des armes de poing, des chars de combat ou encore des missiles en tous genres.

UN MUSÉE DATANT DU XVIIIe SIÈCLE

C'est en 1712 que le tsar Pierre Ier le Grand fonde la première usine d'armement directement dirigée par l'État russe. En 1724, le Conseil d'État de l'empire russe approuve un décret demandant à ce que les vieux canons et autres fusils obsolètes ne soient plus tous détruits et que quelques exemplaires soient conservés. À partir de là, les dirigeants de l'usine vont collecter des échantillons d'armes de tous types, dont certaines assemblées à l'unité par des artisans talentueux. En 1775, l'impératrice Catherine II fonde la « House of Rare and Exemplary Weapons », actant la création d'un musée au sein même de l'usine. Seuls les ministres, les généraux, les membres de la famille royale de Russie et les invités étrangers pouvaient admirer les différents équipements militaires faisant partie d'un fonds s'enrichissant de jour en jour.

1

Néanmoins, en 1924, après le renversement du régime tsariste, l'établissement ouvre ses portes au public. Un an plus tard, 16 000 visiteurs ont été recensés. Après l'offensive allemande de juin 1941, les stocks du musée sont expédiés vers l'Oural, et ils ne seront rapatriés qu'en décembre 1945. Depuis, les collections ne

2

font que s'étoffer, car aux très nombreuses armes individuelles viennent s'ajouter des véhicules militaires datant de la Guerre froide, comme des *Main Battle Tanks* T-55 et T-80, des engins lance-missiles Kub-M1… En effet, si jusqu'à la fin des années 1970 le fond concentre essentiellement des armes légères, en 1985, le musée reçoit des pièces provenant des dépôts militaires et des entreprises du complexe militaro-industriel de la région de Toula. À l'heure actuelle, en plus des dons, le musée se réapprovisionne en faisant des achats auprès de firmes militaires, mais aussi de particuliers, afin de présenter des vitrines toujours plus riches.

DES COLLECTIONS UNIQUES

Faisant appel à des technologies dernier cri, le Tula State Arms Museum est réparti sur une superficie de 24 600 m², dont 14 000 m² pour les seuls bâtiments et les structures. Pour sa part, la zone d'exposition mesure 5 600 m². Sont aussi présents sur le site plusieurs fondations visant à rassembler des matériels militaires, des ateliers techniques, des lieux destinés à la restauration… Le musée d'État de Tula (ou Toula) concentre des collections uniques au monde, plus de 14 000 pièces allant du XIVe siècle à nos jours, puisque, outre des armes produites en grandes quantités, sont aussi exposés des prototypes n'existant qu'à de très rares exemplaires. D'ailleurs, l'établissement accueille aussi bien des visiteurs curieux d'admirer de belles pièces que des professionnels venant prendre connaissance de réalisations ou de projets n'ayant pas fait l'objet de publications.
Si les matériels d'origine russe constituent le gros de « l'arsenal », les équipements étrangers sont aussi visibles, comme un fusil-mitrailleur français Chauchat de la Première Guerre mondiale, une *Maschinengewehr 34* allemande ou un fusil antichar polonais Wz. 35 pour ne citer qu'eux. Certaines expositions sont réalisées de façon à retracer dans le temps leur histoire. Le musée mise également sur une présentation originale des matériels en les replaçant dans leur contexte historique et social, comme pour la galerie « Histoire des armes de petit calibre et d'armes blanches du XIVe siècle à nos jours ». Cela donne l'occasion d'explorer le monde des armes comme une partie intégrante de la civilisation et non pas comme de simples objets désincarnés exhibés dans des vitrines. Faisant largement appel au multimédia, des expositions interactives complètent des collections qui n'ont pas leur pareil dans le monde. ■

3

4

1. Pistolet semi-automatique Tokarev TT 33 de 7,62 mm et revolver Nagant (18)95 de 7,62 mm.
2. *Main Battle Tank* T-55A devant le musée militaire de Tula.
3. Lance-roquettes BM-21 9K51 « Grad » de 122 mm.
4. Char antiaérien ZSU-23-4M « Shilka ».
5. Fusil-mitrailleur d'infanterie Degtyaryov DS-39 de 7,62 mm.
6. Mitrailleuse lourde NSV de 12,7 mm et canon sans recul SPG-9M de 73 mm.

Toutes photos © Vitaly Kuzmin

5

6

LE CHAR T-14 ARMATA ET LE CHASSEUR SU-57 SERAIENT FINALEMENT TROP CHERS POUR L'ARMÉE RUSSE

Par Laurent Lagneau

Le développement du char T-14 Armata et du chasseur de 5e génération Su-57 ont permis à la Russie de faire rattraper leur retard technologique sur les meilleurs matériels en service dans les armées de l'Organisation du traité de l'Atlantique nord (OTAN). Néanmoins, dans un contexte économique difficile (baisse des prix du pétrole), l'acquisition de matériels aussi sophistiqués s'avère problématique pour les finances du pays.

UN AVION (TROP) ONÉREUX

Le programme d'avion russe de 5e génération Su-57 est dans une situation délicate. L'Inde, qui y était associée dans le cadre de son projet *Fifth Generation Fighter Aircraft* (FGFA) a décidé de suspendre sa participation et les contraintes budgétaires en Russie font que cet appareil ne devrait pas être produit à grande échelle. C'est d'ailleurs ce qu'a avancé Youri Borisov, le vice-ministre russe de la Défense, dans un entretien télévisé donné le 2 juillet 2018.

Cet avion « *s'est avéré être très bon, y compris en Syrie* [deux exemplaires y ont été brièvement déployés, ndlr] *où il a confirmé ses performances et ses capacités de combat* », a affirmé M. Borisov. « *Vous savez qu'aujourd'hui le Su-57 est considéré comme l'un des meilleurs avions produits dans le monde. Par conséquent, il n'est pas logique d'accélérer le travail de production de masse de cet appareil de cinquième génération* », a-t-il ajouté. En clair, et si l'on s'en tient à ce type de propos, le SU-57 ne constituera pas l'épine dorsale des forces aérospatiales russes. Du moins pour le moment.

UN CHAR (TROP) ONÉREUX

Et il devrait en être de même pour le char de combat T-14 Armata, lequel fait l'objet d'une communication soutenue dans les médias russes depuis sa présentation officielle, le 9 mai 2015. Comme le Su-57, le T-14 Armata a subi des tests opérationnels concluants, selon Moscou. Toutefois, sa production en série a été renvoyée à des jours meilleurs. C'est en effet ce qu'a annoncé le même Youri Borissov au service d'information RIA Novosti.

« *Eh bien, pourquoi submerger l'armée avec des T-14 Armata alors que les T-72 restent très demandés et qu'ils sont supérieurs aux Abrams, aux Leclerc et aux Leopard tant sur le prix, l'efficacité et la qualité ?* [ndlr, sur ces deux derniers points, cela reste à prouver…] » a demandé

L'actualité de la défense et de la sécurité, en partenariat avec :
zone militaire
opex360.com

M. Borissov. « *Nous n'avons pas vraiment besoin d'acheter de nouveaux chars. Ces modèles sont très chers par rapport à ceux qui existent déjà* », a-t-il insisté.
Le responsable russe ne fait que confirmer ce dont on pouvait se douter. Ainsi, en septembre 2017, Uralvagonzavod (UVZ) avait levé le voile sur une nouvelle version du char T-90, dotée d'un canon lisse 2A46M-4 de 125 mm et de technologies issues du programme Armata, en particulier au niveau du blindage. Et il fut annoncé que ces chars modernisés allaient commencer à être livrés à l'armée russe à partir de 2018.
En outre, les unités blindées russes ont reçu – ou sont en train de recevoir – des chars T-72 et T-80 remis au goût du jour. Si le T-14, dont il fut dit que 2 300 exemplaires allaient être mis en service d'ici 2020, devait être le char principal des forces russes, alors pourquoi dépenser de l'argent pour moderniser des plateformes plus anciennes ? Le T-14 Armata « *est encore en phase de test alors que la situation géopolitique actuelle exige une réponse rapide à la menace de l'OTAN. Or, l'achat de T-72 modernisés résout ce problème* », a expliqué, à l'agence Bloomberg, Igor Korotchenko, le directeur du Centre d'analyse du commerce mondial des armes basé à Moscou.
Pour rappel, le T-14, commandé à seulement 100 exemplaires (pour le moment), se veut être un concentré d'innovations technologiques. D'une masse de 57 tonnes en configuration de combat, il dispose d'une tourelle automatisée (donc inhabitée) ainsi que de l'*Active Protection System* (APS, système de protection active) Afganit et de différents capteurs. Son équipage (trois soldats) prend place dans une capsule blindée à couches multiples séparée des munitions. ■

▲ Afin de « rester dans le coup », le T-72B3 modèle 2016 reçoit une transmission automatique à 7 vitesses (la même que celle du démonstrateur T-90MS Tagil), un canon lisse 2A46M5 de 125 mm, d'un blindage réactif Relikt, une fonction « Hunter/killer », des cages anti-RPG… Coll. Kuzmin

▼ Le T-80BVM (ici lors de l'exercice « Zapad 2017 ») conserve son canon 2A46 de 125 mm, couplé à un chargeur automatique mais il est dorénavant apparié avec une visée Sonsa-U paramétrée pour tirer les munitions et les missiles de dernière génération, comme le 9M119 Refleks, grâce à un système de guidage laser. Ministry of Defence of the Russian Federation

◀ *Main Battle Tank* T-14 Armata lors du défilé militaire de mai 2017 célébrant la victoire de l'Armée rouge sur le *III. Reich.* À cette occasion, les *Vooroujionnye Sily Rossiïskoï Federatsii* ont présenté leurs matériels de dernière génération mais ces nouveaux blindés sont très onéreux au point d'hypothéquer les futures commandes. Coll. Kuzmin

▼ Mise au point dans le cadre du programme « Proryv-3 », le T-90M est un T-90A reprenant des innovations montées sur le T-90MS destiné à l'exportation comme le blindage Kontakt-5 remplacé par un Relikt plus moderne.
Ministry of Defence of the Russian Federation

MERKAVA 4 « BARAK »

Le nouveau char de combat de l'Armée israélienne

Par Laurent Lagneau

▲ Merkava 4M. Prévue pour commencer sa campagne de tests en 2020, la version « Barak » sera plus « technologique » avec une capacité d'intelligence artificielle avancée destinée à réduire la charge de travail de l'équipage (aide à la localisation de cibles…). Coll. Zachi Evenor

▼ Le Merkava 4M Windbreaker se distingue des précédents modèles par l'intégration du système de protection active « Trophy » capable de stopper, avant qu'ils n'atteignent leurs cibles, des projectiles ennemis comme des missiles antichars 9M133 Kornet. IDF Spokesperson Unit

[1] Le MBT Karrar est doté d'un canon de 125 mm, d'une mitrailleuse de 12,7 mm téléopérée, de missiles guidés et d'un blindage « réactif ». Voir pour plus de précision l'article sur les « nouveaux chars iraniens » publié dans le Trucks & Tanks N°62 (juillet/août 2017).

Alors que les Gardiens de la révolution iraniens ont annoncé l'acquisition de 800 chars « Karrar » [1], l'Armée israélienne a présenté le Merkava 4 « Barak », prévu pour être opérationnel d'ici trois ans.

UN CHAR IA

Dernière évolution du *Main Battle Tank* (MBT) Merkava, ce nouveau char devrait être le premier du genre à disposer d'un système d'intelligence artificielle (IA) pour assurer différentes tâches et permettra de réduire « considérablement » la charge de travail de son équipage. Pour le moment, Tsahal (Armée de défense d'Israël) n'a pas livré de détails sur d'éventuelles évolutions de l'armement, du blindage et du moteur. En réalité, et outre l'intelligence artificielle, la nouveauté du « Barak » est qu'il est doté de différents capteurs électroniques et optroniques qui, reliés au système « Iron Vision », développé par Elbit Systems, permettront au chef de char d'avoir une vision complète de l'environnement via son casque, en tournant la tête. « *Les capteurs permettront aux soldats de manier le char de manière simple et contribueront à sa défense à la fois physiquement et technologiquement* », a insisté un officier du Corps blindé mécanisé de Tsahal.

POUR LA GUERRE ASYMÉTRIQUE

Comme on peut le supposer, ces innovations ont été mises au point pour faire face à une guérilla et au combat urbain. Le Merkava 4 « Barak » intègre le fait que, pour les futures opérations, « *l'ennemi ne sera pas nécessairement des États et des armées, mais plutôt […] des individus* », a expliqué le général Guy Hasson, chef de ce Corps blindé mécanisé. Aussi, ces nouveaux capteurs « *nous permettront de faire face à un ennemi insaisissable, qui se cache* », a-t-il ajouté. En outre, précise Tsahal, des « *améliorations logistiques seront faites ce qui permettra au char de réaliser des missions 30% plus longues que celles réalisées actuellement*. »

ENTRAÎNEMENT DERNIER-CRI

Enfin, la formation des équipages de ces chars se fera grâce à la simulation en réalité augmentée. « Ils pourront participer à de vrais exercices à tout moment », ce qui « signifie que lorsque les soldats devront utiliser le Merkava 4 « Barak » ils seront préparés de la meilleure manière », estime l'état-major israélien. « *Ce nouveau char permet au Corps Blindé Mécanisé de faire un important bond en avant dans l'arène opérationnelle, et constitue une arme innovante qui changera la face du combat sur le terrain* », a résumé un officier israélien. ■

ACTUALITÉ DU LIVRE

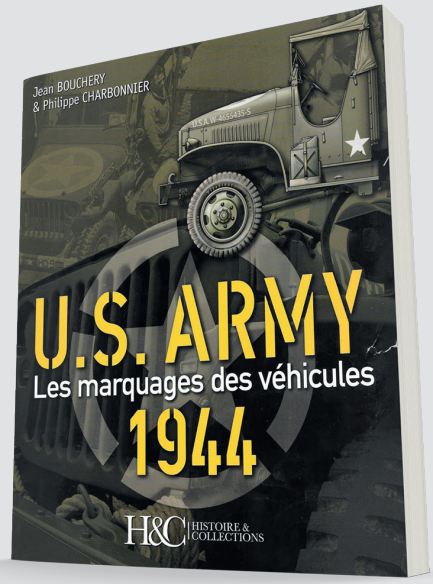
Par Laurent Tirone

ITALIAN ARMOURED & RECONNAISSANCE CARS 1911–45

Filippo Cappellano, Pier Paolo Battistelli

En anglais, cet ouvrage des éditions Osprey aborde les automitrailleuses blindées italiennes de leur naissance en 1911 jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Riches en photos d'époques et de musées, fiches techniques et autres profils couleurs, ce fascicule synthétise le développement des Fiat 611, des AB et autres Sahariana, sans que cette liste ne soit exhaustive. Chaque profil fait l'objet d'une légende détaillée précisant l'unité, la date et le lieu. À notez un très intéressant écorché de *Autoblinda Modelo 40* et une partie sur les camouflages et les marquages utilisés par l'Armée italienne. Une bonne base aisée à lire pour mieux connaître ces engins qui ont régulièrement fait la force du *Regio Esercito*.

Éditions Osprey Publishing, 2018
48 pages, 10,99 £
ISBN-13 : 978-1472824332



US ARMY, LES MARQUAGES DES VÉHICULES 1944

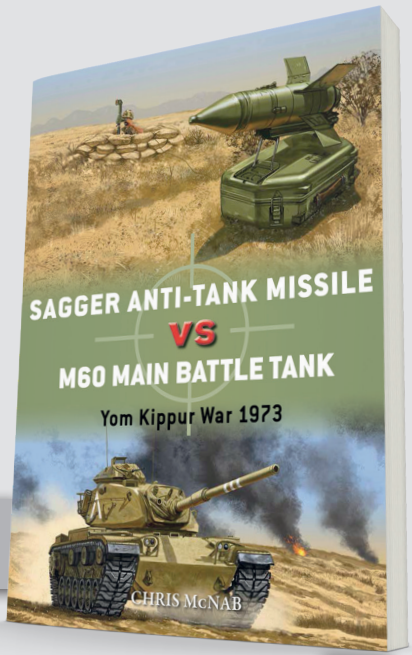
Jean Bouchery & Philippe Charbonnier

Destiné plus spécifiquement aux maquettistes, mais aussi à ceux qui souhaitent avoir le maximum d'informations pour identifier la provenance d'un engin venu d'Outre-Atlantique à partir d'un cliché ou pour les passionnés de restauration, cet ouvrage aborde les marquages, mais aussi, bien que de manière plus succincte les camouflages, des véhicules militaires utilisés par les armées de terre et de l'air américaines. Pour se faire, les auteurs partent de nombreuses photos d'époque et le texte est illustré de profils couleurs, d'organigrammes et autres tableaux afin que le lecteur puisse s'y retrouver facilement. La plupart des matériels roulant de l'*US Army* (chars, camions, jeeps, *Tank Destroyer*, engins amphibies et même bulldozer…) sont détaillés avec force de précision. Un ouvrage de référence simple et didactique.

Téléphone : 01 40 21 18 20
144 pages, 24,95 €
ISBN-13 : 978-2352503897

SAGGER ANTI-TANK MISSILE VS. M60 MAIN BATTLE TANK : YOM KIPPUR WAR 1973

Chris McNab



En anglais, cet ouvrage de la série « Duel » des éditions Osprey analyse l'affrontement des armées israéliennes et égyptiennes durant la guerre du Kippour (6 octobre au 24 octobre 1973) au travers de l'utilisation des missiles antichars filoguidés, fournis par les Soviétiques, 9M14 Malyutka (petit bébé), plus connus sous leur désignation OTAN « AT-3 Sagger » contre les chars hébreux et plus précisément le M60 Patton. L'ouvrage s'organise en plusieurs parties : la genèse des matériels avec de nombreuses photos d'époque et des profils couleurs, la situation stratégique des deux belligérants (avec une carte), la description technique précise des Sagger et M60A1 (avec des coupes des munitions), un point sur les forces et faiblesses des combattants, les différents affrontements (dont la fameuse bataille pour la « Ferme chinoise ») et les réponses israéliennes à cette menace non anticipée. Ce chapitre est particulièrement captivant grâce à des croquis montrant les tactiques adoptées par les équipages de chars de Tsahal pour gêner au maximum les tireurs égyptiens. Tout au long du livre, l'auteur présente un certain nombre de récits de première main. Un livre des plus complets qui remet en perspective l'utilisation des missiles antichars sur le théâtre d'opérations du Moyen-Orient. Le texte est certes en anglais, mais il se lit plutôt facilement. Un très bon travail.

Éditions Osprey Publishing, 2018
48 pages, 10,99 £
ISBN-13 : 978-1472824332

La longue vie des T-34/85

Des troupes yougoslaves et un T-34/85 à l'entrainement durant un hiver des années 1970. Notez cette fois-ci le numéro tactique « 2697 » et l'étoile rouge à sa gauche. US DoD

YOUGOSLAVIE, 1945-1995

Le char moyen T-34/85 (aussi appelé « 85 ») est un blindé avec une longue carrière opérationnelle. La fin du Second conflit mondial ne signifie pas l'arrêt de la production de ce char, loin de là ; c'est même une nouvelle – mais mal connue - ère qui débute pour lui. Le T—34/85 va connaître de nombreuses modifications dans le cadre de nouveaux conflits (guerre de Corée et du Vietnam, combats de la baie des Cochons…). En Ukraine ou au Yémen, ce blindé a été observé à de nombreuses reprises, mais c'est dans les pays de l'ex-Yougoslavie qu'il a été le plus modernisé, jusqu'à prendre part aux sanglants conflits dans les Balkans d'après 1990.

Par Przemyslaw Skulski. Traduction et adaptation : Loïc Becker

Profils couleurs © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2018

LE « 85 » AU COMBAT

Durant la Seconde guerre mondiale, deux brigades blindées yougoslaves ont vu le feu. La première est créée en Italie avec du matériel cédé par les Britanniques (dont des M3 Stuart), alors que la seconde combat aux côtés de l'Armée rouge et est équipée de T-34/85. Les Yougoslaves reçoivent au total 65 chars de ce type ; en effet, les T-34 équipés d'un canon de 76 mm ne sont alors utilisés qu'à des fins d'entrainement. Cependant, ces brigades blindées ne sont pas beaucoup engagées : la 2nde Brigade prend part aux opérations autour de Zagreb puis près de Trieste, au nord-est de l'Italie… où elle rencontre la 1ère Brigade à la fin du mois de mai 1945. Il faut noter que la 2nde Brigade connait de durs combats, puisqu'elle perd près de 15 T-34/85, dont seuls quelques exemplaires seront réparés. En juillet 1945, cette dernière est cantonnée aux alentours de Skopje (Macédoine) et surveille la Grèce alors en ébullition [1] jusqu'en février 1946. De là, elle est envoyée à un autre « point chaud » en Yougoslavie, non loin de Trieste [2] qu'elle retrouve. Au même moment, les forces armées yougoslaves s'équipent de davantage de T-34/85 – dès la fin des combats, 66 nouvelles machines sont acquises pour former la 5ème Brigade. Ce premier lot s'accompagne d'un second de 308 blindés en 1947 et de nombreuses pièces

[1] Le pays est entré dans une guerre civile à sa libération entre membres des factions communistes et royalistes.

[2] La région de Trieste est disputée entre l'Italie et la Yougoslavie à partir de 1945.

détachées dont manquaient les Yougoslaves. Le pays peut alors armer de nouvelles formations avec ces engins, notamment les 1ère, 3ème, 6ème et 7ème Brigades blindées. Les « 85 » forment en parallèle le fer de lance du 11ème Bataillon blindé indépendant tout en étant encore utilisés pour l'instruction, notamment à Banja Luka. Mais à la fin des années 1940, l'usure des matériels commence à être préoccupante et la majorité des blindés nécessite des réparations – à divers degrés. Comble de malchance pour les forces blindées yougoslaves, cet épisode intervient au même moment que le « refroidissement » des relations entre Tito et Staline… qui refuse donc de livrer des pièces détachées. N'ayant pas d'autre choix, le gouvernement tchécoslovaque ordonne aux usines nationales de fabriquer des pièces de rechange pour le blindé (notamment pour son moteur W-2-34) afin de ne plus être dépendant de l'URSS. Bien que le projet soit une gageure, les possibilités d'amélioration après-coup des T-34/85 sont envisagées explicitement.

LICENCE ET MODERNISATION

Avant la détérioration des relations politiques entre Yougoslavie et URSS, Belgrade décide d'acheter la licence de production du T-34/85. Cependant, le produit sortant des usines yougoslaves est bien différent du « 85 » soviétique : la tourelle est modifiée (le blindage passe à 100 mm à l'avant, 80-85 mm sur les côtés et 60 mm sur le toit), tout comme la forme du blindage de la caisse (l'avant est réduit à 50 mm et les côtés à 45 mm suite au surpoids de la tourelle). Toutes ces modifications apportent, selon les experts, une meilleure protection de l'équipage que dans le blindé original. De plus, un frein de bouche est installé sur le canon S-53. L'armement secondaire subit lui aussi des modifications quelque peu spéciales : des MG-42 sont installées en caisse et en tourelle ; de plus, une mitrailleuse Browning M2 de 12,7 mm est installée sur la tourelle. Pour compléter le « patchwork », des optiques de tir TZF provenant de *Panzer IV* sont installées. Dans l'usine Petar Drapsin de Mladenovac près de Belgrade, seuls quelques chars sont produits (de 5 à 9 selon les sources) sous la dénomination de *Teski Tenk Vozilo A* (ou A-1). Ces blindés participent au défilé de la Victoire en mai 1950 à Belgrade puis sont à leur tour envoyés à l'école de formation de Banja Luka. L'arrêt de la production de ce char intéressant – bien que très étrange – est à rechercher dans le manque de soutien soviétique aux ingénieurs yougoslaves et surtout au début de la réception de blindés américains (des M47 Patton) par les forces armées yougoslaves. Seul un de ces *Teski Tenk Vozilo A* a survécu et est conservé de nos jours au musée militaire de Belgrade.

Néanmoins, ce blindé n'est pas le seul projet à avoir germé dans les esprits des ingénieurs yougoslaves. Le « petit » frère du *Teski Tenk Vozilo A*, très logiquement nommé *Teski Tenk Vozilo B*, est une version améliorée du premier, notamment avec l'adoption d'un canon de 90 mm. Au milieu des années 1950, un autre projet d'amélioration du T-34/85, le M-628 « Galeb » avec un canon américain M3 de 90 mm est dans les tuyaux, mais aucune version ne voit le jour. Enfin, un autre prototype intéressant est fabriqué : il consiste en un automoteur blindé construit sur base de T-34/85 et nommé M-67. L'engin subit une batterie d'essais en 1969 mais n'atteint pas le stade de production.

▲ Des T-34/85 yougoslaves durant une parade à Belgrade au début des années 1950. Au premier plan se trouve un véhicule de l'usine n°174 qui possède un emblème de tourelle peu connu : la silhouette d'un char dans un cercle blanc. Przemyslaw Skulski

▼ Un T-34B appartement à une unité serbe de Bosnie non identifiée durant l'hiver 1994-1995 près de Bijejlina. Ces blindés excelleront dans leur rôle d'appui-feu. Przemyslaw Skulski

PLUS ET MIEUX

Entre 1966 et 1968, les relations entre Moscou et Belgrade se réchauffent, permettant une reprise des livraisons de matériels. Ainsi, 600 blindés T-34/85 modèle 1960 arrivent en Yougoslavie où ils sont renommés T-34B ; les chars de commandant (ayant reçu des équipements radio supplémentaires) sont eux désignés sous l'appellation T-34BK. Mais la négociation n'a pas été sans mal, notamment à propos du prix. De leur côté, les Yougoslaves sont prêts à payer 8 000 dollars par blindé… alors que les Soviétiques en veulent 40 000, soit cinq fois plus ! Secret oblige, le prix final n'est pas connu, mais le contrat prévoit aussi la livraison de plus de 24 000 munitions de 85 mm. Les principales modifications apportées à ce type de blindé consistent en l'installation d'un projecteur infrarouge et de meilleurs équipements radio (notamment les postes RUT-1).

◀ Photographie de deux T-34/85 yougoslaves à l'exercice, sûrement au début des années 1950. Il faut noter les quatre chiffres d'identification de couleur rouge sur la tourelle, chose assez inhabituelle puisqu'ils sont normalement blancs dans l'Armée populaire yougoslave. US DoD

◀ Un des nombreux dépôts de l'Armée populaire yougoslave avec des T-34B. Le blindé de gauche a un numéro tactique à quatre chiffres (2884) alors que celui de droite en possède un à cinq chiffres (18704). Les roues de ce dernier ne sont pas toutes les mêmes. Przemyslaw Skulski

À celles-ci, il faut ajouter l'installation d'une mitrailleuse anti-aérienne M2 de 12,7 mm faite par les Yougoslaves. Afin de mettre à jour leur parc de blindés, les forces armées yougoslaves entament aussi une mise à niveau de leurs plus anciens T-34/85, mais l'avancement exact n'est pas connu [3].

Cependant, l'approvisionnement en moteurs W-2 reste pendant très longtemps un problème. Dès les années 1970, de grosses pénuries sont notées, à tel point que le gouvernement yougoslave négocie des accords de coopération avec des usines polonaises… qui n'aboutiront pas, des manufactures nationales s'étant finalement adaptées.

En 1972, l'Armée populaire yougoslave dispose de 1 018 chars T-34/85 et T-34B, représentant environ 40% de ses forces blindées. En plus de certaines brigades blindées, motorisées et de fusiliers, ces chars équipent aussi les centres de formation. Il faut attendre les années 1980 pour que les T-34/85 et T-34B commencent à être transférés des unités blindés vers les brigades motorisées et de fusiliers. C'est aussi le moment à partir duquel de nombreux exemplaires de ces véhicules sont mis au dépôt, leur valeur combative s'effondrant avec le temps. Enfin, au début des années 1990, les T-34/85 et T-34B sont encore en dotation dans environ 17 bataillons blindés (faisant partie des brigades motorisées).

Le fait est peu connu, mais des T-34/85 yougoslaves ont été vendus à l'étranger. Ainsi, 10 blindés de la 51ème Brigade Motorisée sont cédés dans les années 1970 à l'Angola et selon d'autres sources, des blindés yougoslaves sont aussi fournis à des pays d'Afrique ou du Moyen-Orient.

Les T-34/85 yougoslaves sont recouverts d'une livrée vert olive obtenue grâce à la peinture soviétique 4BO ; néanmoins, après les modernisations, les Yougoslaves utilisent une peinture fabriquée localement, légèrement plus claire. Initialement, trois chiffres d'identification tactique sont peints sur la tourelle. Plus tard, un ou deux chiffres blancs sont rajoutés (et parfois d'autres couleurs, notamment durant les exercices).

▼ L'épave d'un T-34B serbe détruit par les forces croates durant les combats de Karlovac, en avril 1992. Ken Mayer

L'ENFER DES BALKANS

La dissolution de la Yougoslavie au début des années 1990 enflamme les Balkans. Les T-34/85, bien différents des modèles de base, ont pris part à tous les combats dans cette région : la Guerre des Dix Jours [4] en Slovénie (1991), les combats en Croatie (1991-1995) et la guerre en Bosnie (1992-1995). Malgré l'utilisation de plus modernes T-55 et T-72/M-84, au début des années 1990 de nombreux T-34/85 et T-34B sont encore en service [5].

La déclaration d'indépendance de la Slovénie le 27 juin 1991 déclenche l'étincelle de la guerre des Dix Jours. Ce conflit, un des plus courts et des moins meurtriers dans la région [6], est néanmoins représentatif de l'explosion de la Yougoslavie. Les sources indiquent qu'environ 40 T-34/85 sont alors stationnés dans les dépôts de l'Armée populaire yougoslave disséminés en Slovénie et bien que des photographies présentent certains de ces blindés dans les rues de Ljubljana, ils n'ont sûrement en réalité pas participé aux combats. À la fin du conflit, les machines utilisées sont remisées aux dépôts, et une douzaine est vendue à la Croatie. Les quelques exemplaires restants sont – à juste titre – considérés comme désuets et ferraillés ou conservés dans des musées.

[3] Selon des sources serbes, la modernisation était toujours en cours dans les années 1980.

[4] Aussi nommée guerre d'indépendance slovène.

[5] Il faut aussi ajouter les véhicules étant mis en dépôt et réutilisés, faute de mieux.

[6] Moins d'une cinquantaine de tués selon les chiffres officiels.

◢ & ▶ Deux photographies du fameux T-34/85 croate « Malo Bijelo » qui aurait survécu à deux impacts de missiles anti-chars et a remporté de nombreuses victoires. L'équipage a peint le terme « Sokol » sur le canon. Przemyslaw Skulski

▼ Un T-34B des forces serbes de Bosnie avec une protection consistant en plaques de caoutchouc près de Dobroj, au printemps 1996. Certains équipages utilisent le caoutchouc pour réduire la signature thermique de leur blindé, mais l'efficacité de ce procédé n'a jamais été réellement prouvée dans les Balkans. DR

LES DÉFENSEURS DE DUBROVNIK

Alors que la guerre éclate en Croatie, des unités yougoslaves équipées de T-34/85 et de T-34B sont envoyées au feu. Parmi elles, la 16ème division de fusiliers qui prend part aux combats se déroulant en Slavonie occidentale ; de leur côté, les Serbes utilisent aussi des « 85 », notamment lors des combats de Dubrovnik. Cependant, au début du conflit, les forces croates ne disposent d'aucun blindé de ce modèle ; il faut attendre les premiers combats pour que des véhicules capturés (puis réparés) soient ajoutés à leur parc blindé. Des sources invérifiables précisent aussi que les Croates reçoivent certains exemplaires *via* la Slovénie…

Vers la fin de l'automne 1991, les unités yougoslaves du 2nd Corps « Titograd » débutent le siège et le bombardement de Dubrovnik. Leur but principal est de relier cette ville au Monténégro ou proclamer la république séparatiste de Dubrovnik. De durs combats s'y déroulent jusqu'au mois de mai 1992 quand l'armée yougoslave jette l'éponge. Parmi les défenseurs de la ville se trouve la bien-nommée 163ème brigade « Dubrovnik », notamment équipée de T-34/85 et un de ces blindés, surnommé « Malo Bijelo [7] », est en passe de devenir une vraie légende dans l'armée croate.

Aux premiers jours des combats, deux missiles anti-chars 9M14 « Malutka » frappent le blindé… qui se replie en bon ordre. Un peu plus tard, l'équipage s'adjuge de nombreuses victoires : plusieurs transports blindés, un T-55 et… un camion. Les chars de la 163ème brigade de chars sont néanmoins caractéristiques : ils portent tous des sacs de sable liés entre eux à l'aide de cordes sur les flancs de leur tourelle. D'apparence anodine, ces protections d'appoint sont néanmoins assez efficaces au combat, selon les équipages, et d'autres blindés croates les utiliseront durant les combats de 1991 et 1992.

À partir de l'été 1992, les Croates récupèrent une douzaine de T-34/85 capturés, qui sont intégrés à des brigades diverses de l'armée et la garde nationale croates. Ces blindés sont utilisés durant l'opération « Tigar » en août 1992 et durant « Medački džep [8] » de septembre 1993. Les points culminants des offensives croates sont les opérations « Bljesak [9] » de mai 1995 en Slavonie et « Oluja [10] » en août 1995 à Krajina. Les T-34/85 ont participé à ces deux grandes offensives mais pas en tant que fer de lance ; leur âge les a plutôt relégués à des missions de support d'infanterie. Aujourd'hui, il est impossible de dire combien de T-34/85 croates ont survécu aux combats ; la décision de les retirer du service et de les ferrailler ne permet pas d'en donner un nombre précis. Mais à l'orée du XXIème siècle, plusieurs douzaines de ces véhicules sont repérés dans l'enceinte d'une base près de Benkovač (Croatie), dans un état de délabrement avancé. Tous ces T-34/85 n'ont en réalité que peu de différences avec les blindés yougoslaves ; à part les protections additionnelles, aucune modification n'a été réalisée sur ces machines. Ce sont surtout au niveau des livrées que les blindés croates diffèrent des yougoslaves : alors que certains conservent la couleur vert olive d'origine, d'autres sont camouflés à l'aide de peinture brune. Des camouflages allant jusqu'à quatre tons seront observées sur des véhicules croates, et l'emblème national à damier est souvent peint sur le devant la caisse ou de la tourelle. De plus, de nombreux blindés sont baptisés par leur équipage : « Belaj Bager », « Demon », « Leopard »…

SOUS LES COULEURS BOSNIENNES

L'indépendance gagnée par la Bosnie-Herzégovine au printemps 1992 achève la désintégration de la Yougoslavie et marque le début d'une nouvelle et sanglante guerre civile, qui ne s'arrêtera qu'à la signature des accords de Dayton.

[7] Qui signifie le « petit blanc » en croate.

[8] La poche de Medak.

[9] Qui signifie « éclair ».

[10] « Tempête ». Les deux officiers généraux croates qui l'ont menée, Ante Gotovina et Mladen Markač, ont été jugés pour crime de guerre puis innocentés, les transformant en héros nationaux.

▶ Un T-34B nommé « Leopard » utilisé par les Croates dans les environs de Dubrovnik, entre 1991 et 1992. Des sacs de sable sont ajoutés pour améliorer la protection du blindé. Debout sur le blindé se tient le Major Andrija Matijaš Pauk (1947-1995), un des commandants croates d'unité blindée le plus célèbre. Przemyslaw Skulski

▼▼ En bas : Un T-34B croate avec son emblème national (le damier) peint sur la caisse. Le véhicule possède un camouflage deux tons, ainsi que des sacs de sable en protection additionnelle. Selon certaines sources, ces caractéristiques sont typiques des blindés croates engagés à Dubrovnik en 1991-1992. Przemyslaw Skulski

▼ Ci-dessous : Un T-34B serbe détruit durant les combats près de Stari Grabovec, non loin de Vukovar (Slavonie orientale) en 1991. La tourelle comporte une inscription en rouge « JNA Jugoslavija » pour « Armée populaire de Yougoslavie ». L'équipage a conservé le numéro tactique yougoslave (18018) et a ajouté un « 6 » plus en avant. Ken Mayer

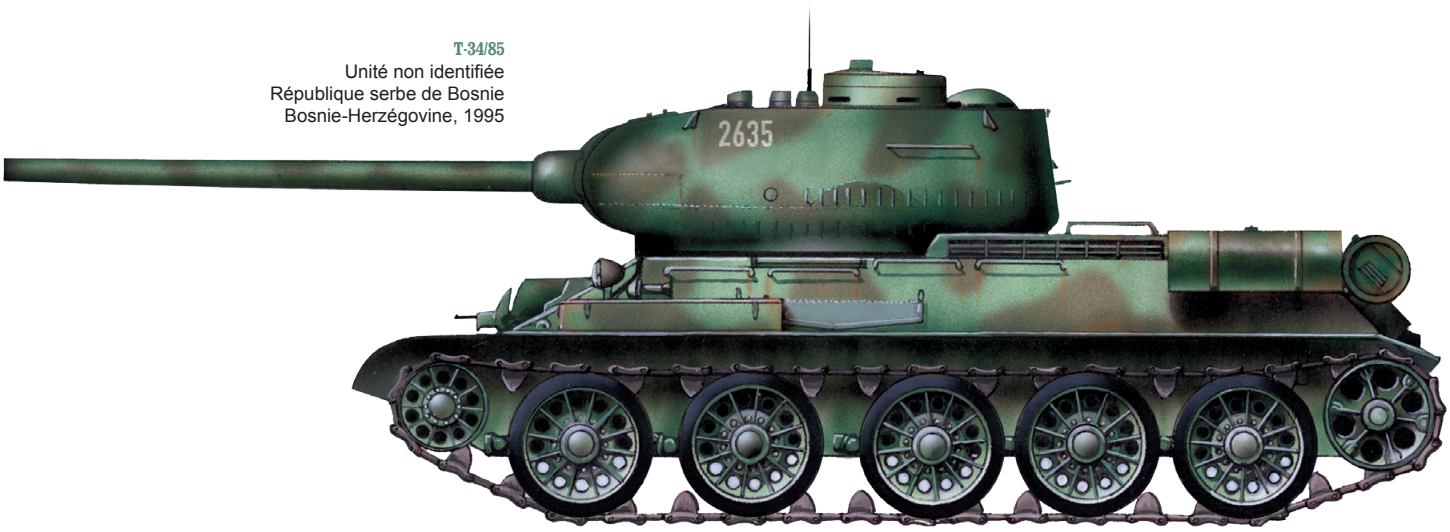
Dans le chaudron bosnien, les « 85 » sont utilisés par tous les belligérants.

Au tout début du conflit, l'Unité de Défense Territoriale Bosnienne récupère dans la ville de Zenica 19 T-34/85 et T-34/B, qui sont ensuite assignés comme bataillons blindés à des unités diverses. À ceux-là s'ajoutent, tout au long du conflit, des exemplaires capturés et réparés ; en totalité, les estimations de « 85 » détenus par les Bosniens tournent autour de 45 blindés sur cette période. Certaines sources vont même préciser que des blindés sont arrivés en Bosnie-Herzégovine avec le consentement discret de pays européens, malgré l'embargo.

De leur côté, les Serbes font du T-34/85 leur cheval de bataille sur tous les théâtres d'opération. Dans la région de Sarajevo, les « 85 » sont par exemple utilisés massivement pour appuyer l'infanterie. Après le retrait des forces yougoslaves en mai 1992 de Bosnie-Herzégovine, de nombreux soldats et T-34/85 restent dans les forces serbes en Bosnie ; les matériels sont centralisés près de Banja Luka et distribués aux unités comme moyen d'appui feu. C'est durant cette guerre que des coups de feu sont échangés avec les troupes de maintien de la paix. Le 3 mai 1995, une section des forces serbes en Bosnie attaque le poste de l'UNPROFOR de Maglaj, défendu par des soldats du *21st Engineers Regiment*. Au moins un T-34B prend part à l'attaque côté serbe ; l'assaut est repoussée mais les tirs du blindé blessent au moins six soldats britanniques.

De nombreux chars opérant en Bosnie-Herzégovine reçoivent des protections supplémentaires pour améliorer la survie de l'équipage. À partir des photos disponibles, ces dispositifs sont enfin identifiés : il s'agit principalement de panneaux épais de caoutchouc. Néanmoins, ce phénomène n'est pas automatisé ni même régulé : chaque équipage protège son char de la manière dont il le souhaite. Certains blindés ne sont d'ailleurs couverts que sur la tourelle ou sur la caisse, mais l'efficacité d'une telle protection est douteuse, surtout face aux armes anti-chars modernes.

Concernant les livrées et la « décoration du blindé », là aussi les équipages laissent libre cours à leur imagination : emblèmes nationaux bosniens, multiples couches de peinture, mais aussi le nom du chef de char ou d'une ville…



T-34/85
Unité non identifiée
République serbe de Bosnie
Bosnie-Herzégovine, 1995

▲ Une des photos les plus intéressantes d'un T-34B bosnien en 1993. Le blindé a reçu un camouflage multi-tons et surtout l'emblème bosnien avec « BiH » (« Bosnia i Hercegovina ») peint sur la tourelle. Là aussi, les flancs de la tourelle et de la caisse sont recouverts de caoutchouc, mais de manière plus « propre » que sur les photographies précédentes. Przemyslaw Skulski

▼ Un T-34/85 abandonné avec le numéro d'identification « 2610 » en Bosnie-Herzégovine, 1995. En rase campagne, ce type de blindé n'a aucune chance contre les moyens de lutte anti-char modernes. Ken Mayer

UN ÉPISODE MACÉDONIEN

À l'indépendance de la Macédoine à l'automne 1991, environ cinq T-34/85 ou T-34B que les Serbes n'ont pas réussi à évacuer se trouvent sur le territoire. Ils équipent alors pendant quelques temps les forces armées macédoniennes mais sont très vite retirés du service et confiés à des musées. Cependant, le réel devenir de ces blindés est difficile à affirmer, puisque certaines sources précisent que les T-34/85 sont réparés puis réutilisés à partir de l'été 1993.

UN BLINDÉ À LA LONGUE CARRIÈRE

Les T-34/85 yougoslaves ont connu une longue carrière dans les Balkans, de 1945 à presque la fin des années 1990. Cependant, les informations à propos de l'utilisation de ces blindés dans les Balkans sont encore trop parcellaires. Il y a plusieurs raisons à ce manque : tout d'abord, le « 85 » est, en 1991, un blindé uniquement destiné à l'appui-feu et plus à l'attaque en fer de lance. Ils ne sont utilisés en première ligne seulement que quand les blindés plus modernes, T-55 et T-72/M-84, ne sont pas disponibles. Cela ne change rien au fait que ces blindés voient le feu dès que nécessaire. Les estimations tournent autour d'environ 200 de ces blindés utilisés durant les guerres dans les Balkans. De plus, les T-34/85 ne sont pas toujours utilisés par des forces armées étatiques, mais la plupart du temps par des milices et autres forces paramilitaires, dont les activités sont encore de nos jours difficiles à retracer.

Malgré son âge avancé, le T-34/85 s'est avéré être un bon combattant dans les Balkans… dans un rôle d'appui feu. Dans un affrontement direct, son utilisation relève de l'urgence, mais les combattants respectifs ont très vite compris que ce blindé n'offrait plus la puissance de feu suffisante ni une protection adéquate à son équipage. Après la signature des accords de Dayton en 1995, les « 85 » sont tous retirés des organigrammes, ferraillés ou récupérés par des musées afin de profiter d'une retraite bien méritée. ■

StuGe en Russie

« BARBAROSSA » AVEC LA *STURMGESCHÜTZ-ABTEILUNG 226*

La *Sturmgeschütz-Abteilung 226* est une des unités blindées placées sous le commandement du *IX. Armee-Korps* (*General der Infanterie* Hermann Geyer) lors du lancement de l'opération « Barbarossa », le 22 juin 1941. Ce *Korps* fait partie de la *4. Armee* (Von Kluge) avec les *IV.* et *XLIII. Korps*. Ces unités forment le fond d'une pince, dont les deux branches sont constituées au nord de la *Panzergruppe 3* (Hoth) et au sud de la *Panzergruppe 2* (Guderian). Ces deux pinces doivent s'enfoncer profondément en territoire russe avec pour objectif de cerner Minsk, localité importante pour la réussite de l'opération.

Par Didier Laugier

Sauf mentions contraire, toutes photos ECPA-D. // Profils couleurs © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2018

Afin de mener à bien ce mouvement tactique, l'unité est morcelée ainsi : la *1./226* est assignée à la *137.Inf.-Div.*, la *2./226* à la *292.Inf.-Div.* et la *3./226* à la *263.Inf.-Div.*. Les *Sturmgeschütze* sont donc disséminés sur un large front, ce qui théoriquement ne pourrait que nuire à l'efficacité de l'unité. Néanmoins, c'est sans compter sur l'esprit d'initiative qui anime chaque chef.

LES PREMIERS FEUX DE « BARBAROSSA »

Voici un extrait du témoignage écrit - sur le ton de l'époque - du *Kommandeur* de l'unité (*Hauptmann* Gustav Pritzbuer) sur les premiers jours de combats de ses canons d'assaut.

« À 2 heures 30 du matin, nous nous levons de notre campement. Les moustiques nous ont couverts de piqûres, si bien que le silence est total et qu'aucun discours n'est nécessaire. Nous buvons rapidement un schnaps et voyons avec certitude et confiance les événements à venir. Vers 2 heures 45 arrive le sous-lieutenant Rünger, qui était allé chercher le tracteur tracteur [ndlA : un *Sd.Kfz. 9* ou *Famo* certainement] avec sa remorque. Le jour commence déjà à se lever quand je me dirige vers l'avant avec mon *Adjutant* (officier d'ordonnance), le sous-lieutenant von Werlhof, le lieutenant Rünger et quelques agents de transmission.

▶ Gros plan d'un membre d'équipage du canon d'assaut numéroté 224. L'emblème de l'unité est clairement visible et plutôt détaillé.

◀◀ Page de gauche : Ce *Sturmgeschütz* numéroté 122 de la *StuG.-Abt.226* (dont on aperçoit l'emblème sur le glacis) est prêt au combat. Il est légèrement camouflé par des branches à l'aube de l'opération « Barbarossa ».

Le lieutenant Flemming nous avait annoncé pendant la nuit qu'il irait en mission de reconnaissance directement dans le Bug. Nous atteignons à pied le poste de commandement, des trous d'à peine 50 centimètres de profondeur, qui offrent seulement un abri précaire. Au moment où nous nous allongeons dans nos trous, les premiers obus de cette campagne passent en hurlant au-dessus de nos têtes et explosent sur la rive opposée au milieu des casemates. Une seconde après, toute la zone en face s'enflamme sous un violent ouragan de feu, les premiers incendies montent vers le ciel, c'est très impressionnant. La danse des armes avec l'armée la plus forte du monde commence. Comment se terminera cette guerre ? Ce ne sont pas ces pensées troubles qui nous préoccupent. Nous savons que la bataille peut être très dure, nous vaincrons avec cette certitude mortelle, comme toujours. Nos pensées sont rapidement chassées, car maintenant il nous faut agir : je vois le lieutenant Flemming, avec curieusement son équipement au complet, ceinturon et pistolet, patauger dans le fleuve. Et je remarque déjà à ma grande déception, comment il lutte durement contre le fort courant à cet endroit. Là, mon attention est détournée un instant, car malgré le bruit d'enfer, j'entends le bruit du moteur du *Sturmgeschütz* de Schmock (chef de la *1./batterie*), qui se poste brièvement en position à côté de nous. À peine arrêté, il tire son premier obus qui file vers une casemate ennemie éloignée d'environ 600 mètres. Nous sursautons et regardons l'effet du tir avec nos jumelles, mais nous ne voyions pas grand-chose. Si ses coups ont fait des brèches dans les fortifications russes, nous sommes incapables de le voir, car tout est enveloppé dans une fumée dense et brumeuse. Entre-temps, le lieutenant Flemming continue d'avancer, l'eau lui arrive déjà au menton, montrant que le fleuve est trop profond. Nous l'observons faire des mouvements de nage très vifs et prenons peur quand il est saisi par un tourbillon puis disparaît. Après de longues et interminables secondes, que nous croyons être des minutes, il émerge alors non loin de l'autre rive. Nous pensons de suite qu'il doit être sur un banc de sable. Il n'y a pas de gué à cet endroit, nous devons essayer à un autre endroit. Après quelques minutes, Flemming se trouve de nouveau devant moi, claquant des dents et annonce, qu'il a affronté un puissant courant qui l'a tiré vers le bas. Il a cru se noyer, mais le désir de vivre lui a donné le dernier effort, avec lequel il a réussi à remonter à la surface. Il souhaite refaire un essai, mais environ 400 mètres plus bas. Je lui recommande néanmoins la prudence. Entre-temps, à 03h15, l'infanterie traverse le Bug sur des radeaux et des canots pneumatiques puis attaque les fortifications. Nous suivons les fantassins du regard jusqu'à ce qu'ils disparaissent dans la brume dense, que nos obus entre autres avaient causée.

Je reviens en toute hâte à mon véhicule de commandement et je demande aux batteries voisines si des gués ont été trouvés. Sur la gauche, la *3./batterie* et la *2./batterie* nous annoncent tour à tour que toutes les reconnaissances se sont avérées infructueuses. Au même moment, le lieutenant Flemming apparaît devant moi dégoulinant d'eau pour la deuxième fois en me rendant compte que son deuxième essai a également échoué.

Sur ces entrefaites arrive le commandant du bataillon de pionniers (*Major* Dr. Sch.). Ce dernier indique qu'il ne sera probablement pas en mesure de construire un pont de 16 tonnes. Comme partout, le rivage est trop fragile et il s'écroulerait très rapidement avec le poids du pont et le passage des chars. Le *Major* a fait ses calculs et il aurait besoin de plus de matériel pour que les *StuGe.* soient en mesure de traverser la fleuve, puis d'aider l'infanterie. »

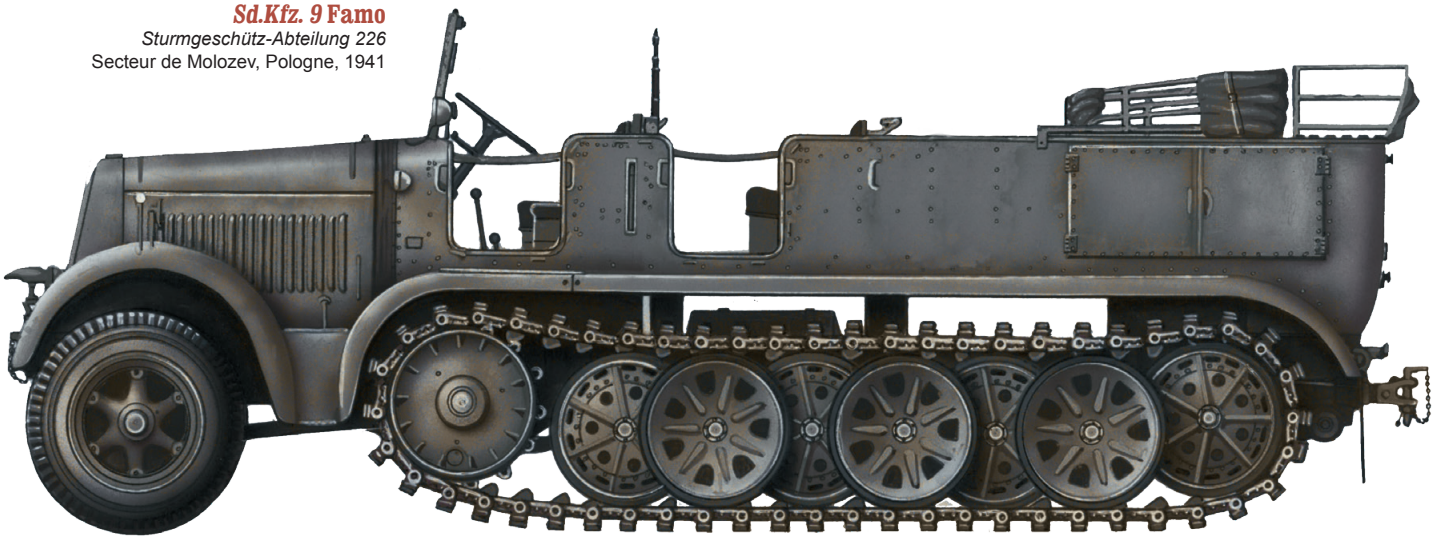
CHAÎNE DE COMMANDEMENT DE LA *STUG.-ABT.226*

Kommandeur : Hauptmann Pritzbuer
Stab-Batt.Kommandeur : *Oberleutnant* Rünger
1./Stu.Gesch.-Abt.226 : *Oberleutnant* Schmock
2./Stu.Gesch.-Abt.226 : *Oberleutnant* Bumm
3./Stu.Gesch.-Abt.226 : *Oberleutnant* Einbeck

TRAVERSER LE BUG

« Je me hâte, avec ma *Kubelwagen*, de prendre contact avec la division voisine à droite. Je suis agréablement surpris de trouver un chemin après quelques kilomètres à travers un champ de céréales, et de surtout de découvrir un bac de seize tonnes déjà assemblé par des pionniers ! La *2./batterie* du sous-lieutenant Bumm est devant le bac. Ce dernier peut être opérationnel pour 05h30. J'ai l'accord du chef de l'unité de pionniers pour l'utiliser et pouvoir amener mes autres batteries sur l'autre rive.

Sd.Kfz. 9 Famo
Sturmgeschütz-Abteilung 226
Secteur de Molozev, Pologne, 1941



Dans Molozew, je rencontre notre chef, le Général Geyer, celui-ci me demande si j'ai pu faire passer le Bug à mes *StuGe*. J'ai répondu : *« Jawohl, Herr General, sur le bac de la 292. Infanterie-Division. Je demande la permission, à ce que mes trois batteries de Sturmgeschütze passent l'une après l'autre pour rejoindre leur division respective »*. Permission accordée, bien évidemment.

À peine nous sommes sur le sol russe que les difficultés commencent. La rive est boueuse, les véhicules s'enfoncent désespérément dans la tourbe. Les premiers *Sturmgeschütze* qui sont passés ont tout détruit de ce qui était encore carrossable. Je suis atterré, je me décide à prendre à droite après maints efforts, en direction de la grande route vers Drohiczyn, et d'aller plus tard vers le nord. Nous nous dirigeons vers Skrziszew, puis Drohiczyn, nous recevons des tirs de mitrailleuses. Je décide de m'écarter de la zone et de contourner Tonkiele par le nord et ainsi rejoindre la *292. Infanterie-Division*. Cette prudence s'est révélée plus tard extrêmement opportune, car des troupes soviétiques, dans les casemates dominantes, ont résisté bravement jusqu'au 27 juin.

Nous avançons ensuite tranquillement. Nous traversons les localités en feu de Chrotozowie et Chatuwize, où nous apercevons plusieurs véhicules russes détruits. À Putkowice, je vois mon premier russe gravement blessé ; c'est un Mongol, il est soigné par notre médecin, le Dr. Werling. Un peu plus loin, je découvre aussi nos premiers morts : un jeune sous-lieutenant d'infanterie et un sous-officier infirmier avec sa bande blanche à croix rouge. Un officier d'infanterie nous indique qu'il a déjà perdu du monde à cause de tireurs d'élite qui sévissent. Nous devons nous montrer désormais plus prudents. Toujours avec la *292. Infanterie-Division*, nous traversons Molozew. Notre axe de marche est Molozew, Rudki, Kilkowice, Bryki, Skiwi. Nous passons maintenant devant les positions des Soviétiques : on voit de solides casemates de béton. Sur la gauche, un vaste obstacle a été érigé, des troncs d'arbre de 1,50 mètre de haut ont été plantés et dirigés vers l'ouest puis un large fossé. Un barrage considérable qui n'aurait pas pu être franchi ; nous aurions dû le contourner et affronter les mines antichars probablement. Mais la route

▼ Le numéro 212 progresse en terrain conquis. Comme l'habitacle est exigu, le barda de l'équipage est installé sur le compartiment moteur et protégé par une bâche. Cet endroit est communément surnommé « mangeoire à foin » par les équipages.

▲ Le 222 vient d'ouvrir le feu sur les positions russes. Le canon est en position recul maximum, l'obus tiré peut être suivi des yeux de l'extérieur du blindé tant sa vitesse est faible.

a été ouverte par les pionniers à coups d'explosif. Notre infanterie est cependant déjà loin devant, nous avançons rapidement en colonne au milieu du flot des véhicules de ravitaillement et des batteries d'artillerie. La population polonaise nous fait signe joyeusement. Puis, plus de convois devant nous, nous nous retrouvons avec nos fantassins. Une épaisse fumée s'élève à l'horizon et on entend le son ininterrompu des mitrailleuses. Quand nous arrivons dans Mariyki, nous engageons le combat avec notre infanterie, nous avançons avec prudence. »

LES PREMIERS CHARS RUSSES

« À la sortie du village, je vois le fanion du régiment d'infanterie du colonel. je me présente à ce dernier. Des cris soudains ! Des chars ennemis arrivent sur la gauche, ils sont à 2 000 mètres. Comme tout le monde se montre vivement inquiet avec cette apparition, un début de panique apparaît, les canons d'assaut sont réclamés ! Je m'installe dans ma *Kubelwagen* et je dépasse ma *1./batterie*. Mes blindés progressent très vite à travers champs, je les perds pendant un court laps de temps des yeux. Je suis alors les traces de chenilles et arrive dans un petit village, dans lequel des civils polonais me font de grands signes pour ne pas aller plus en avant. Je présume que les chars ennemis ne sont pas loin. On met nos casques d'acier et on démonte la mitrailleuse pour aller observer ce qui se passe. Un de nos *Munition-Zugkräftwagen* (transport de munitions) surgit devant nous et file bon train, nous en concluons que nos *StuGe.* sont beaucoup plus loin. Des civils polonais courent vers nous et nous offrent du lait, des œufs et du beurre. Nous rejoignons finalement nos chars dans Skiwi, il s'agit des pelotons du lieutenant Hinske et de Henning de la *1./batterie*. Ils sont accompagnés d'un escadron de cyclistes. Le chef du *Radfahrschwadron* se montre très élogieux sur le soutien apporté par les canons d'assaut. Nous sortons du village avec la batterie de Henning, et je découvre ma première voiture blindée russe sur un chemin. On constate les trous faits dans le blindage par les cartouches *S.M.K.* [ndlA : balles à noyau dur] de notre infanterie. En regardant de plus près, on déniche deux mitraillettes intactes qui trouvent immédiatement place dans ma *Kubelwagen*. Les munitions pour ces armes sont trouvables de partout. Comme nous suivons Henning, nous remarquons que celui-ci hésite à avancer. Des fantassins en position affirment que l'ennemi a été aperçu plus loin. Je monte sur le *StuG* de Henning [ndlA : cet officier sera tué le 21 juillet 1941] afin de me rendre compte et observer à la jumelle ce qui se passe au loin. À ce moment, un message radio du char du sous-lieutenant Schmock (chef de la *1./batterie*) nous indique qu'ils ne sont pas loin. Il nous invite par radio à le rejoindre. Nous roulons quelques centaines de mètres et voyons un drapeau à croix gammée s'agiter devant un groupe de buissons qui masque complètement un *Sturmgeschütz*. Schmock est parti me chercher et son tireur me raconte ce qui s'est passé il y a peu : *"L'Oberleutnant Schmock a positionné notre canon d'assaut près du bac construit par le génie sur le Bug, nous étions subordonnés avec notre batterie à un régiment d'infanterie. L'infanterie a rencontré une très forte résistance ennemie, et encore plus dure dans le secteur de Naroyki, elle ne pouvait plus avancer. On a rejoint la ligne de front et canonné copieusement les Soviétiques à coups d'explosifs. Après un temps relativement court, on a obtenu un bon effet et l'ennemi s'est retiré sous nos obus. Les nôtres poursuivent alors leur progression sans rencontrer de véritable résistance jusqu'à ce qu'ils tombent soudainement sur 4 à 5 chars, stationnés en colonne dans un champ de blé. Sur le coup, Schmock n'était pas sûr de l'identité des chars au loin, amis ou ennemis ? Il a donc regardé son petit aide-mémoire sur les blindés russes. Soudain, on constate un intense mouvement dans la colonne de chars, ce sont des Russes ! Et apparemment, ils ont remarqué la présence de notre canon d'assaut avec son infanterie d'accompagnement, ça bouge là-bas ! Schmock ordonne d'ouvrir immédiatement le feu et très vite détruit deux d'entre eux. Dans la confusion, deux autres s'enfuient. Les équipages ont réussi à s'échapper dans le champ de blé. Bien que le combat ait duré seulement quelques secondes, un char russe a réussi à placer deux coups au but sur notre char. Un a frappé non loin de la binoculaire. Un éclair de feu a jailli devant les yeux du chef, mais heureusement l'obus n'a pas traversé. Le commandant du régiment d'infanterie a remercié chaleureusement Schmock pour notre intervention".*

L'infanterie a reçu l'ordre de se maintenir sur place sur la ligne atteinte, je retourne donc sur Skiwi. Dans cette petite agglomération, on aménage les postes de combat pour la nuit, on attend l'arrivée de l'équipe de réparation et de maintenance. Dans Naroyki, où nous avions laissé notre médecin le Dr. Werling, celui-ci a été le témoin d'un duel aérien très court qui s'est soldé par le crash d'un avion russe. Mon premier motocycliste, le sergent Kuhnt, a sauté sur sa moto pour capturer le parachutiste ennemi. Mais il ne l'a pas découvert, par contre il a trouvé le cadavre du mitrailleur qui s'était écrasé au sol, son parachute ne s'étant pas ouvert. Kuhnt a récupéré son arme et ses documents et les a ramenés à la division.

À l'exception d'une autre attaque, nous n'avons pas vu d'avions russes au-dessus de nous pendant plusieurs jours. Au soir de cette première journée, j'apprends que le lieutenant Spreng (de la *3./batterie*) a détruit 20 chars. Un de mes *StuG.* est en attente de dépannage près du Bug où il a été immobilisé par un obus. Deux autres ont souffert de dommages, un a reçu un coup au but dans le train de roulement et un autre dans une chenille. Je promets qu'ils seront rapidement réparés... à condition que notre atelier arrive au pas de course ! J'envoie des motocyclistes un peu partout dans l'espoir de le trouver. La colonne de notre atelier est enfin localisée, mêlée aux autres véhicules de la *292. Infanterie-Division*. Mes hommes attendaient les ordres. »

DUELS ENTRE BLINDÉS AVEC LA *3./BATTERIE*

« Finalement, je me dirige au-delà d'Oledy, à environ 10 km de Brank où sont acheminés les canons d'assaut endommagés. J'y rencontre Einbeck (chef de la *3./batterie*) qui est avec l'état-major de la *263. Infanterie-Division*. Il m'informe que sa batterie a été engagée dans un dur combat face à une grosse formation blindée russe. Durant cet affrontement, 16 chars russes ont été détruits par le lieutenant Steinmann, 12 par le sous-officier Maibohm, 7 par le sous-lieutenant Einbeck et enfin 2 par les lieutenants Metzger [ndlA : il sera tué le 10 octobre 1943] et Möser. Un bien joli score ! L'affaire s'est passée comme suit : Comme mentionné plus haut, la *2./batterie* suivie de la *3./batterie* ont été embarquées sur le bac des pionniers pour franchir le Bug. Elles dépendaient donc de la *263. Infanterie-Division*. Le lieutenant Steinmann était résolument engagé à traverser rapidement le Bug. Pour cela, il a fait installer directement sur l'avant d'un canot d'assaut pneumatique, un side-car. Il a pu ainsi, dès la traversée effectuée, rejoindre l'état-major du régiment d'infanterie pour y recevoir ses ordres. Vers midi, trois *StuGe*. arrivent, celui de Steinmann, du sergent Maibohm et du sous-lieutenant Einbeck. Steinmann donne aussitôt la marche à suivre à Maibohm : progresser vers Bransk conjointement avec l'unité de reconnaissance de la *263. Infanterie-Division*.

Les canons d'assaut ont avancé rapidement vers Bransk, mais avant même d'arriver aux portes de la ville, un cri retentit : *"Chars ennemis à droite, canons d'assaut en avant !"*. Deux *Sturmgeschütze* s'engagent dans une rue à gauche et font face aux blindés russes, après avoir établi la distance, les premiers obus partant du char de Steinmann font mouche à 800 mètres, un premier blindé russe est détruit. Les autres disparaissent à toute allure. Les deux *StuGe.* pénètrent dans Bransk et y retrouvent les premiers éléments de l'unité de reconnaissance de la *263. Infanterie-Division*. Pendant la lente progression en ville, ils réduisent au silence plusieurs nids de mitrailleuses. Mais Steinmann et Maibohm doivent faire demi-tour pour se ravitailler en carburant. Ils ne peuvent pas faire plus de 1 000 mètres avec ce qu'il leur reste. L'infanterie ne peut leur fournir que 3 bidons d'essence, en gros presque rien. Mais avant même que les bidons soient vidés dans les réservoirs, une automitrailleuse russe déboule sur la route ! Maibohm n'a pas eu le temps d'identifier ce véhicule. Elle est détruite à seulement 100 mètres des positions. Les deux *StuGe.* s'engagent de nouveau dans Bransk avec le peu de carburant qu'ils ont encore et combattent plusieurs chars et infanterie ennemis avec le soutien des éclaireurs. Les deux blindés encaissent plusieurs tirs de canons antichars, notamment dans les chenilles et le train de roulement. Il est environ midi et les deux équipages sont épuisés par les combats, ils mènent une ultime et brève attaque et font demi-tour pour rejoindre l'atelier de réparation et de ravitaillement. Les hommes n'en peuvent plus et sont à la limite de l'évanouissement. Cela fait 40 heures qu'ils sont sur la ligne de front et les dernières 24 heures n'ont pu être mises à profit pour prendre un peu de repos, vu qu'il a fallu refaire les pleins et faire réparer les chars. Plus de 600 obus ont été tirés pendant ce délai !

Puis, le sous-lieutenant Einbeck a donné l'ordre de retourner sur place, mais aussi d'intervertir certains équipages moins fatigués que d'autres. Et ils sont repartis vers le front, juste à temps pour contrecarrer une attaque blindée russe ; cinq nouveaux chars détruits ont été mis à leur actif. Puis l'ensemble de la batterie a été retiré de la ligne de front pour prendre un repos bien mérité. Le *StuGe.* du sous-lieutenant Einbeck et celui du *Wachtmeister* Lindenlaub ont été envoyés à l'est de Bransk pour assurer la couverture du secteur. Dès leur arrivée sur la zone, ils font face à une attaque blindée, et une fois encore les Russes laissent quatre carcasses sur le terrain. Notre infanterie a lancé une nouvelle attaque, soutenue par les canons d'assaut. Cette fois-ci, c'est Steinmann qui s'est placé en pointe et il a combattu jusqu'au soir. Plus de 400 obus ont été tirés durant ces engagements. Au crépuscule, il a décidé de se retirer et a constaté que son moteur avait des problèmes de surchauffe, de plus l'essence manquait. Il a dû le faire réparer très rapidement et c'est le sergent Ernstling qui a réussi à remettre en état le moteur en seulement une heure. Malgré les tirs d'artillerie ennemis très proches, Steimann et Maibohm se sont endormis instantanément à côté de leur blindé. »

▼ Le 222 continue de tirer pendant qu'une colonne de fantassins rejoint le secteur de combat. Les fantassins ne cesseront durant toute la guerre de louer la valeur des équipages des *StuGe.*.

STURMGESCHÜTZ CONTRE KV-2

La *1./226* fait connaissance le 27 juin avec le plus lourd des blindés russes. Le témoignage d'un chef de char de la *StuG.-Abt.226* (dont nous ignorons le nom) est assez éloquent :

« Après les dures batailles durant des jours entiers contre un solide adversaire russe, nous nous trouvons devant Wolkowysk, le 27 juin, dans un bosquet directement derrière la ligne de défense. Un messager à motocyclette nous indique qu'une attaque de chars lourds russes est en cours. La fatigue qui nous envahit après de longues heures de lutte disparaît immédiatement. La fièvre de la chasse brûle en nous. Nous partons à l'assaut, et avançons avec notre *Sturmgeschütz* sur une petite élévation. Une fois sur place, nous apercevons un char sur la colline suivante. De là, nous voyons à environ 400 mètres devant nous sur la colline plus loin un autre char russe qui essaye de s'échapper. *"Attends"* me dit mon tireur, *"ne bouge pas"* et déjà le premier obus est parti. Les deux obus suivants touchent également le char. L'engin ennemi vire à gauche et l'équipage abandonne son véhicule. Afin de nous prémunir contre une attaque-surprise sur notre flanc gauche, nous reculons légèrement à contre-pente d'un monticule. Lors de cette manœuvre, on remarque qu'un deuxième char s'avance sur notre gauche. Il pivote menaçant avec sa tourelle et progresse lentement, une attaque rapide de notre part, nos obus atteignent sèchement le blindé, mais une petite levée de terrain devant lui nous empêche de le détruire totalement.

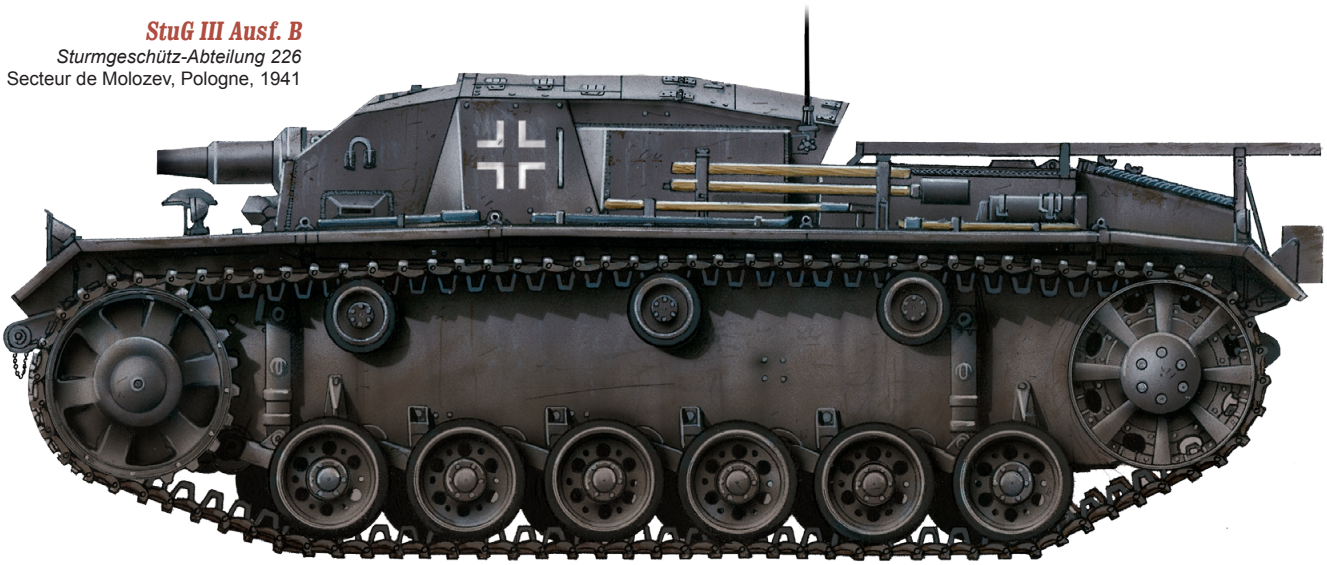
Tandis que je regarde tout autour de moi, fatigué des derniers combats, l'infanterie m'avertit : «*Char à gauche, char à gauche !*». Je hurle à mon conducteur de tourner à gauche. Le moteur vrombit. Le *Sturmgeschütz* vire sur ses chenilles avec une secousse et le premier obus part immédiatement.

«Touché !» rugit mon tireur. Malgré cela, le char russe continue sa route. L'obus suivant est placé dans la tourelle. Le colosse blindé change de direction et essaye d'atteindre de nouveau la colline. Nous le suivons et lui envoyons encore quelques obus bien tirés. Au final, le dernier obus tiré de plus près détruit sa transmission.

▲ Deux transports de munitions *Sd.Kfz. 252* avec leur remorque à munitions (*Sd.Anh.31/1*) traversent un village. Cet ensemble transporte 108 obus au total. La quantité de munitions tirée étant conséquente, l'approvisionnement est une priorité absolue et doit coller au plus près des *StuGe*..

◀ Réunion, devant un *StuG. III Ausf .B*, des chef de canon d'assaut avant une nouvelle phase d'attaque ou de progression.

StuG III Ausf. B
Sturmgeschütz-Abteilung 226
Secteur de Molozev, Pologne, 1941



Ainsi, il est complètement paralysé. Puisqu'il ne brûle pas, je quitte mon *Sturmgeschütz* avec un pistolet et des grenades à main et je grimpe sur le blindé russe. Deux grenades jetées par une fente de la tourelle mettent hors de combat l'équipage.
Je fais reculer mon canon d'assaut dans une dépression pour parer une éventuelle attaque venant de la droite. Je remarque dans mon optique une tourelle de char qui émerge derrière la colline. Je fais ouvrir le feu immédiatement et après plusieurs obus tirés, l'engin disparaît vers ses lignes. La tourelle du fuyard était encore visible quand une tourelle bien plus cuirassée et massive apparait. Nous tirons sur ce char. Malgré les nombreux coups au but, le colosse continue sa route dans une dépression. Mon chargeur m'annonce que le stock de munitions est au plus bas. La malédiction du soldat est là ! Nous expédions quelques obus fumigènes sur le blindé qui s'en allait au loin sur la gauche. Mais ils ne sont pas en mesure de l'arrêter, eux non plus. Je décide alors de l'éperonner. Nous le poursuivons, de plus en plus vite à travers champs, et nous le percutons par l'arrière. Suite à la violence de l'impact, deux de mes hommes sont blessés à la tête. Le char russe roule encore trente mètres et stoppe.
Avec mon pistolet et des grenades, je saute à l'abri derrière mon *Sturmgeschütz*. L'équipage du blindé russe est sorti par la trappe du plancher et essaye de s'échapper. J'en tue deux avec mon pistolet. Mon *Sturmgeschütz* s'approche lentement au pas de l'ennemi, à dix mètres, je le suis toujours à pied. Soudain, je vois un Russe m'épier de l'arrière gauche de son char et brandir une arme. Une grenade le tue. Un autre homme rampe vers la gauche, je lui envoie une grenade. Je m'arrête prudemment quelques secondes pour observer et je découvre six tankistes morts autour de la caisse d'acier. Toutes les trappes, à l'exception de celle d'accès au compartiment de moteur, sont fermées. Tandis que je monte sur le véhicule, un tir de mitrailleuse part de la tourelle en direction de mon blindé. J'attache une grenade avec une ficelle et la fixe sur l'arme de bord, mais cela ne stoppe pas les rafales. Je saisis une hache et je tords le canon de la mitrailleuse vers le bas, les tirs cessent enfin. Maintenant, le Russe tente vainement de démarrer le char, cet ennemi tenace doit être rendu inoffensif, et ce char doit brûler ! Je jette quelques grenades à main dans le compartiment moteur. Maudit soit-il, il ne s'embrase toujours pas ! Encore une grenade à main, de nouveau aucun feu ! Un fantassin m'apporte un bidon d'essence. Je le verse sur les grilles du moteur et lance une fusée. Une fumée légère pénètre dans le blindé. Il est liquidé. Quand nous avons analysé de façon détaillée ce char détruit, nous avons pris conscience contre quel monstre nous nous étions engagés. Le blindage de la tourelle était de 95 millimètres. Le canon était de 15,2 cm avec plusieurs mitrailleuses. Nous avons évalué son poids à environ 60 tonnes. » [ndlA : il s'agit du char russe KV-2, un monstre de 52 tonnes à la carapace solide et quasi indestructible, mais souffrant de gros problèmes mécaniques].

▼ L'équipage d'un StuG. a percuté par l'avant un T-34 et sort *manu militari* un tankiste russe. Technique plutôt « de la dernière chance », l'éperonnage est fortement déconseillé par l'encadrement. Mais, parfois il n'y a pas d'autre alternative.

CONCLUSION TIRÉE SUR LES PREMIERS JOURS DE « BARBAROSSA »

Pritzbuer écrit le 4 juillet 1941 : « Nous sommes toujours au sud d'Orscha dans la région de Koppyss près du Dniepr. Nos canons sont dépassés, beaucoup de dégâts dans les moteurs, le sable bouffe les pistons. Les Russes sont les ennemis les plus dangereux. C'est un peuple de la Nature, il ne connaît pas la peur, ce sont de grands artistes dans l'art du camouflage et ils restent dans leurs abris jusqu'à ce que les fantassins ou les chars de combat allemands soient sur eux. Ils se précipitent au dernier instant et vous devez les massacrer individuellement dans leurs trous. Par conséquent, il y a énormément de morts, et très peu de prisonniers. Mais où serait donc l'infanterie allemande si les *Sturmgeschütze* ne lui ouvraient pas le chemin ? Après avoir nettoyé complètement les territoires conquis, dans les régions voisines se regroupent les restes des unités russes décimées, ces dernières nous attaquent ensuite continuellement par derrière. […]. Un ennemi comme le Français, quand il apprenait la nouvelle que nous nous étions aventurés loin sur ses arrières, était démoralisé, le Russe aucunement. Ainsi, nous ne l'avons jamais vu découragé, avec la frayeur et le visage effaré, même dans le combat le plus dur. Non, d'ordinaire il s'affiche avec un visage rieur et se résigne fataliste sur son destin même s'il craint d'être abattu. »

▲ L'équipage du 212 réceptionne des soldats russes désirant se rendre. Comme le stipule le Hauptmann Pritzbuer, le soldat russe est rude et ne se rend qu'en dernière minute, préférant souvent la mort à la capture.

Au 3 juillet 1941, la *Stu.Gesch.-Abt.226* revendique la destruction de cent sept chars russes, dont quatre de 52 tonnes. Mais ces victoires faciles du début de l'été 1941 sont un leurre ; très vite, les nouveaux blindés russes comme les T-34 trouveront les failles des *StuGe.*, qui resteront néanmoins des adversaires très sérieux pour eux. ■

L'auteur remercie grandement le *Hauptmann* et *Ritterkreuzträger* Heinrich Timpe.

◀ Photo faite un peu plus tard durant la campagne à l'Est. Campement d'un *Zug* (peloton) de l'unité près d'une isba. Le *StuG. Ausf B* au premier plan revendique la destruction de 17 bunkers. Collection particulière

COUP DE FILET MORTEL EN BELGIQUE

LA POCHE DE MONS

Début septembre 1944, la *Wehrmacht* se replie vers l'Allemagne, malmenée par les Alliés qui ont débarqué en Normandie début juin puis en Provence à la mi-août. Paris est libérée depuis quelques jours, et une course s'engage entre une armée allemande exsangue et des Alliés conscients de leur supériorité. C'est au sud de Mons, en Belgique, que va se jouer la dernière grande bataille d'encerclement à l'Ouest… sur fond de concours de circonstances.

Par Loïc Becker

Profils couleurs © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2018

LA COURSE AU *WESTWALL*

Le 1er septembre 1944, le *Generalfeldmarschall* Walter Model à la tête du *Heeresgruppe B* prend conscience de l'impossible mise en place d'une défense sur les bords de la Somme alors que ses troupes viennent de passer la Seine. En fin tacticien défensif, le « Pompier du *Führer* » sait que le seul moyen d'arrêter le rouleau compresseur allié est de bénéficier d'une ligne de défense solide ; de plus, ses troupes sont fortement éprouvées, notamment par la supériorité aérienne adverse. C'est donc logiquement vers le *Westwall*, cette ligne de fortification destinée à défendre l'ouest de l'Allemagne, que Model dirige ses troupes en tentant de maintenir tant bien que mal la discipline. Cependant, la *First US Army* du *Lieutenant General* Hodges est plus rapide : la frontière belge est atteinte dans la dernière semaine du mois d'août et la nasse se referme autour des dernières troupes allemandes présentes au sud de la ville de Mons. Deux semaines après la chute de la poche de Falaise,

[1] La plupart faisant partie de la *7. Armee* et *5. Panzerarmee*.

◤ Un Sherman M4A1 de la *Task Force* Mills (*3rd Armored Division*) au combat non loin à Ghlin, à l'ouest de Mons, le 2 septembre 1944. Les nuages de fumée proviennent d'une colonne allemande venant d'être engagée ; à cette distance, les colonnes non protégées n'ont aucune chance. US Nara

c'est un autre désastre qui se profile à l'horizon pour la *Wehrmacht* : pas loin de 20 divisions désorganisées [1] sont piégées à la frontière franco-belge. Mais l'état-major Allié découvre la situation lui aussi avec surprise : jamais il n'était prévu un enveloppement des forces allemandes. Ce dernier s'est réalisé lors de la jonction entre les éléments américains dont l'ordre était d'atteindre le Rhin avant que le *Westwall* ne soit réoccupé. Car l'objectif final est d'atteindre la Ruhr, le poumon économique du *Reich*.

« ALLER AUSSI VITE QUE POSSIBLE »

C'est le mot d'ordre donné par le *Lieutenant General* Bradley à ses hommes fonçant vers la Belgique dès le premier jour de septembre. Mais ce dernier n'est pas dupe sur la capacité du système de ravitaillement et il cherche à avancer le plus possible vers l'Allemagne avant de devoir s'arrêter. Du côté des Allemands, c'est l'accès aux grands ports de Belgique et des Pays-Bas qui doit être protégé, leur capture donnant un net avantage logistique aux Alliés. Une défense sur la Meuse et au bord du canal Albert est d'abord envisagée afin de permettre de donner du temps au réarmement du *Westwall*, dépouillé au profit du Mur de l'Atlantique lors de sa construction. Ce plan s'effondre cependant face à la réalité sur le terrain : l'état désastreux des troupes allemandes et leur retard, dû en partie aux congestions sur les itinéraires de repli, ne permet pas d'organiser cette défense.
Cherchant à détruire le reste des forces allemandes en transit, Bradley ordonne à Hodges et sa *First Army*, alors dans l'Oise, de se diriger vers le nord au lieu du nord-est, en passant par l'autoroute Lille-Bruxelles pour atteindre Tournai. Néanmoins, l'état-major allié n'a pas été consulté à ce sujet… et les Britanniques voient leur route coupée par les Américains, n'ayant plus que l'estuaire de l'Escaut comme objectif. Dans ce nouveau plan, le commandant du *XIX Corps*, le *Major General* Charles H. Corlett, doit se diriger au nord vers la ville belge de Gand en passant par Péronne et Tournai, qui doit être prise le 2 septembre.

▶ & ◥ Les unités allemandes se repliant vers Mons sont loin d'être la fière Wehrmacht du début de l'année 1944. Les véhicules se font rares, alors que les chevaux deviennent les principaux moyens de locomotion. © ECPA-D/Défense/ Hans Scheck

Des obusiers automoteurs M8 Scott en position de couverture. Ces blindés permettent à l'infanterie d'obtenir un appui-feu rapide, leur canon de 75 mm pouvant neutraliser sans mal des défenses légères et de harceler des colonnes allemandes. US Nara

La raison de cet ordre est que Bradley juge les Britanniques trop lents dans leur avancée, et la garnison de la ville de Tournai peut menacer le flanc de la *First Army*. Afin de réaliser ce bond vers la frontière belge, Corlett mobilise tous ses véhicules pour transporter au plus vite possible ses troupes : aucune résistance allemande sévère n'est attendue. Le *Combat Command A* de la *2nd Armored Division* traverse la Somme le 1er septembre 1944, laisse derrière lui une fine ligne de résistance allemande à Montdidier, puis atteint Tournai quelques heures avant minuit, le 2 septembre. De son côté, le *Combat Command B* arrive en retard, car il est tombé en chemin sur une colonne allemande et s'est adjugé 96 véhicules ainsi que 28 canons. Symbole de la puissance de la logistique américaine sur le terrain, même les ponts détruits par les Allemands sur les coupures humides ne retardent pas les troupes américaines grâce à la pose rapide de ponts Bailey.

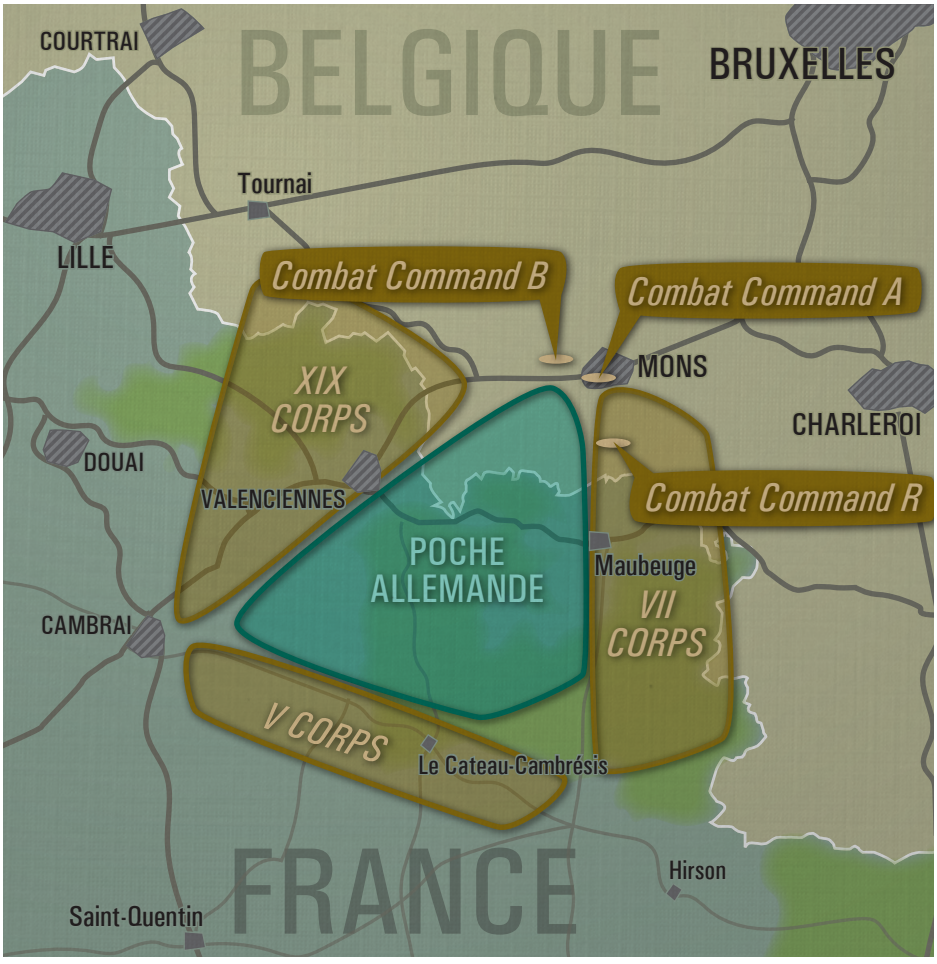
RIVALITÉS INTERALLIÉES

Du côté britannique, Montgomery s'insurge une fois encore de l'incursion américaine alors que ses troupes ont atteint les faubourgs de Tournai la veille. « Monty » envoie un de ses officiers se plaindre à Corlett, mais celui-ci lui répond d'un air faussement navré que de toute façon, son *XIX Corps* est déjà à Tournai… et n'a plus de carburant. De plus, son chef attend les instructions de Hodges, et même si la capture d'un petit dépôt de carburant allemand permet à des reconnaissances d'être menées, ses unités ne peuvent avancer davantage. Bradley, de son côté, est satisfait car la capture de Tournai empêche la mise en place d'une opération aéroportée sur la ville voulue par les Britanniques… qui aurait, selon lui, engendré un désastre.

▲ Les soldats américains posent pour les photographes de l'*US Army*... Notez l'air peu martial des fantassins et les trappes d'accès du blindé ouvertes. Ce dernier est d'ailleurs encore équipé de son dispositif « hedge cutter ». US Nara

◀ & ◤ Les premières troupes allemandes parvenant à Mons sont les plus disciplinées et celles qui ont encore une valeur combative suffisante (ainsi que leur équipement presque entier). Le camouflage clairsemé sur le camion ne trompe cependant pas les chasseurs-bombardiers alliés qui vont semer la terreur sur les routes de repli de la *Wehrmacht*. © ECPA-D/Défense/ Hans Scheck

POCHE DE MONS, 3 SEPTEMBRE 1944 À MINUIT

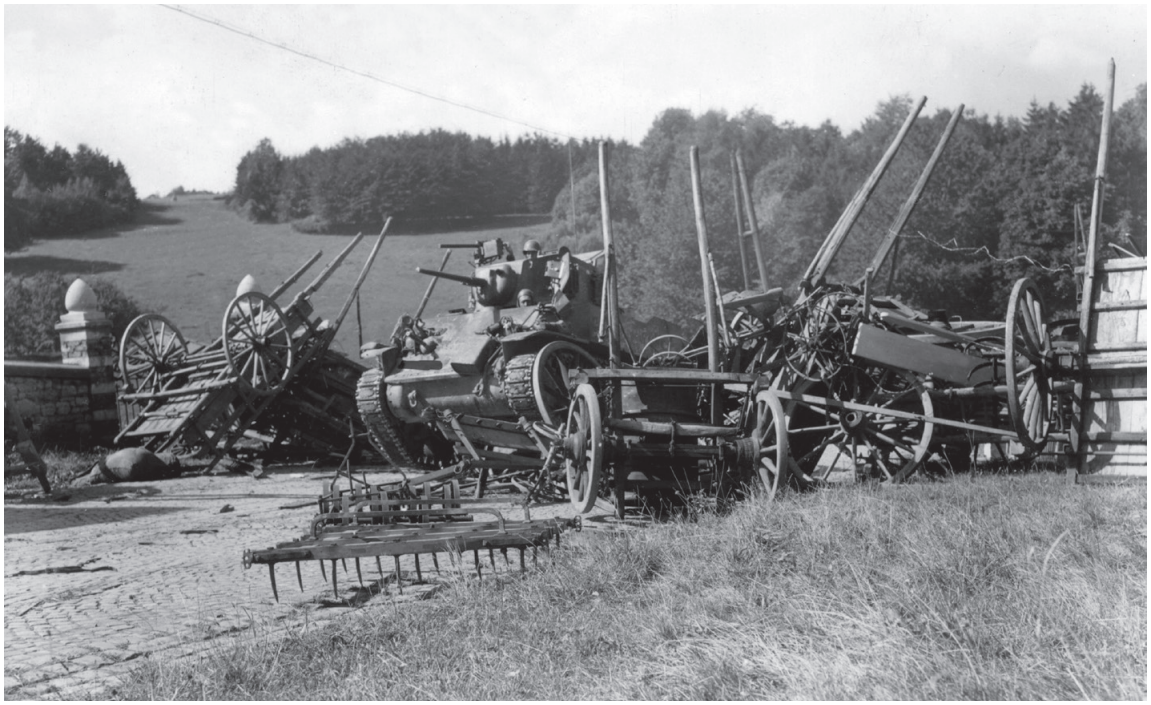


Plus à l'est, le *V Corps* s'élance alors de Compiègne vers Saint-Quentin avec pour objectif de couper l'autoroute Lilles-Bruxelles à Leuze, à l'est de Tournai ; son chef, le *Major General* Gerow, fait lui aussi feu de tout bois en utilisant transports de munitions, half-tracks antiaériens et blindés pour transporter son infanterie. Son avance est considérablement facilitée grâce à la capture de ponts par les FFI locaux, qui ont donc échappé aux sabotages. Cependant, aucune troupe allemande n'est rencontrée… les seules traces de leur passage sont les sacs, équipements et fusils jetés dans les fossés. Néanmoins, le *V Corps* est lui aussi touché par la pénurie de carburant à Landrecies, au sud-ouest de Maubeuge, et seul son *Combat Command B* continue vers Leuze. Gerow reçoit l'ordre de se maintenir sur la ligne Cambrai-Landrecies.

C'est le *VII Corps* du *Major General* Collins qui reçoit l'ordre, le 31 août au soir, de se déporter de Montcornet-Rethel vers Maubeuge et Mons. Néanmoins, en bon tacticien, Collins se rend compte que son départ va ouvrir une brèche dangereuse entre la *First Army* et la *Third Army* de Patton. Lorsque le *Major General* demande à Hodges qui va s'occuper de combler la brèche, ce dernier lui répond « qu'il n'a qu'à se débrouiller lui-même ». C'est le *4th Cavalry Group* qui écope de la responsabilité de maintenir le contact avec Patton tout en capturant une tête de pont au-delà de la Meuse vers Mézières. En même temps, la *3rd Armored Division* est redirigée de Sedan vers Hirson et Vervins.

ROSE FONCE SUR MONS

Dès le 1er septembre, le *Major General* Rose à la tête de la *3rd Armored Division* lance ses hommes vers Mons en six colonnes parallèles à travers Vervins – Avesnes – Maubeuge. Son *Combat Command B*, divisé en deux *Task Force* (Mills et Lovelady) sur le flanc gauche ne rencontre que peu de résistance, à part quelques antichars et deux Panther au nord de La Capelle. Le *Combat Command A* (*Task Force* X et Y), positionné au milieu, est pour sa part fortement ralenti par un pont endommagé et par un Tiger I non loin de Clairefontaine. Enfin, sur la droite, le *Combat Command Reserve* ne rejoint le point de rassemblement de La Capelle que tard dans la nuit. Après un repos et l'arrivée du ravitaillement, les hommes reprennent leur progression vers Maubeuge, qu'ils atteignent dans la journée du 2 septembre. La *Task Force X* du *Combat Command A* est accrochée par des restes de la *12. SS-Panzer-Division* « Hitlerjugend » à Avesnes mais parvient à franchir la frontière belge en fin d'après-midi à Bois-Bourdon. Alors que le *CCB* a réussi sa percée et s'est installé à l'ouest de Mons, la totalité du *CCA* occupe ses positions au sud et à l'est à la nuit tombée. Les deux unités se déploient instantanément afin de récupérer le plus d'informations possibles sur l'état des forces allemandes dans la ville ; des reconnaissances sont menées mais aucune action d'envergure n'est alors prévue.



▶ Les Allemands établissent des barricades de fortunes pour tenter de bloquer l'avancée américaine, comme ici à la frontière franco-belge. Ce M5A1 Stuart n'a aucun problème à dégager l'amoncellement de charettes qui ne forme qu'un obstacle tout relatif... US Nara

◢ Des fantassins de la *2nd Armored Division* franchissant la frontière franco-belge, le 2 septembre 1944. La bonne qualité des routes et l'utilisation de tous les véhicules disponibles va permettre une avance rapide... vite arrêtée par le manque de carburant. US Nara

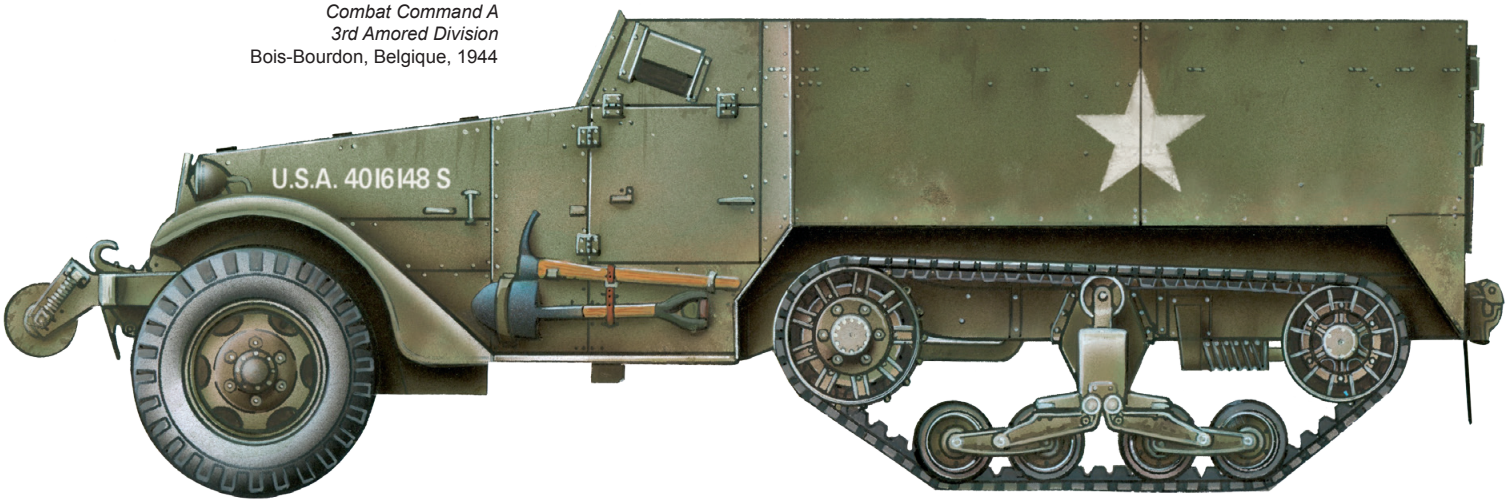
Sur le chemin, seuls des points de résistance épars ont tenté de s'opposer à leur avancée, mais la grande majorité des prisonniers capturés (environ 1 000) sont en fait des traînards ou des blessés. Le *CCR* n'arrive au sud de Mons que peu avant minuit, le 2 septembre, après avoir rencontré une forte résistance allemande à la frontière.

Les troupes stationnées dans la ville belge sont bien différentes de celles jusque-là croisées par les Américains. Dans l'après-midi du 2 septembre est arrivée par le train la *SS-Panzerjäger-Abteilung 9* de la *9. SS-Panzer-Division* « Hohenstaufen », alors nouvellement équipée. Après avoir déchargé une douzaine de blindés, cette dernière se place en position défensive en ville. Un *Kampfgruppe* de la *10. SS-Panzer-Division* « Frundsberg » complète le périmètre après s'être replié de Tournai. D'autres renforts, notamment le reste de la « Hohenstaufen » (environ 3 500 hommes) arrivent difficilement de Cambrai le lendemain suite à des attaques en chemin menées par des résistants français et belges.

QUITTER LA NASSE !

La partie supérieure de la poche est alors fermée par les *CCB* et *CCA* de la *3rd Armored Division*. Le *CCR*, arrivé plus tard, s'occupe de la défense plus au sud de Mons, autour d'Harveng jusqu'à la frontière à Bois-Bourdon. Le QG de la division s'installe à Quévy-le-Grand, au milieu du dispositif du *CCR*, tandis que les troupes installent des barrages à chaque carrefour. Au nord, les Britanniques commencent à déborder Tournai, et au sud, le *V Corps* exerce une forte pression sur les arrière-gardes allemandes. La poche comporte principalement des éléments des *LXXIV. Armeekorps* (*General der Infanterie* Erich Straube), *LVIII. Panzerkorps* (*General der Panzertruppen* Walter Krüger) et *II. SS-Panzerkorps* (*SS-Obergruppenführer* Willi Bittrich) qui sont totalement coupés de la *5. Panzerarmee* et ne sont conscients de la situation que suite à l'écoute des fréquences radio américaines.

M3 Half-track
Combat Command A
3rd Amored Division
Bois-Bourdon, Belgique, 1944



▶ La rue principale de Gognies-Chaussée le 5 septembre 1944. La route est alors une ligne droite se dirigeant vers Bois-Bourdon, avec peu de couverture, en faisant un secteur privilégié pour les attaques aériennes alliées. US Nara

◢ Les M36 Jackson équipés d'un canon de 90 mm sont d'excellents chasseurs de chars et détruiront de nombreuses colonnes allemandes au sud de Mons. Ils sont ici au repos après la capture de Mons, à la mi-septembre. US Nara

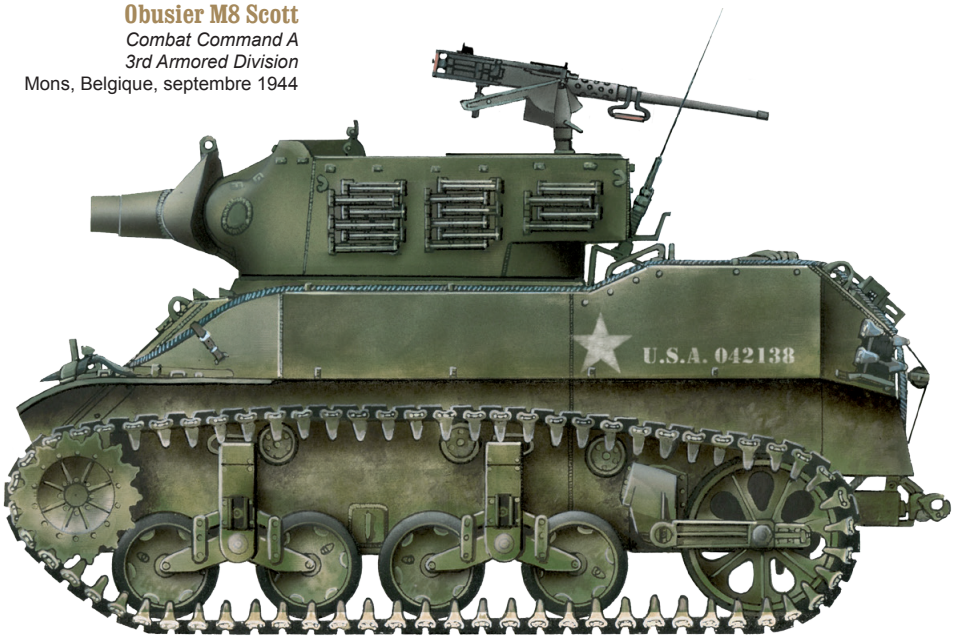
▼ Hodges à côté du *Lieutnant General* Dempsey commandant la *British Second Army*. Malgré la bonne entente affichée, la prise de Tournai par les Américains n'est qu'un exemple des relations orageuses entre les deux alliés. US Nara

▶ Un Tiger I abandonné par son équipage à la frontière franco-belge est inspecté par des troupes américaines et des FFI locaux. Ces derniers engageront de furieux combats contre les colonnes allemandes, jouant un gros rôle dans la création puis la réduction de la poche. US Nara

◢ Des habitants de Rongy, au sud de Tournai, saluent une automitrailleuse M8 du *XIX Corps* qui fonce vers la ville belge. Ici encore, c'est la rapidité des avant-gardes américaines qui permet la capture sans coup férir de Tournai. US Nara

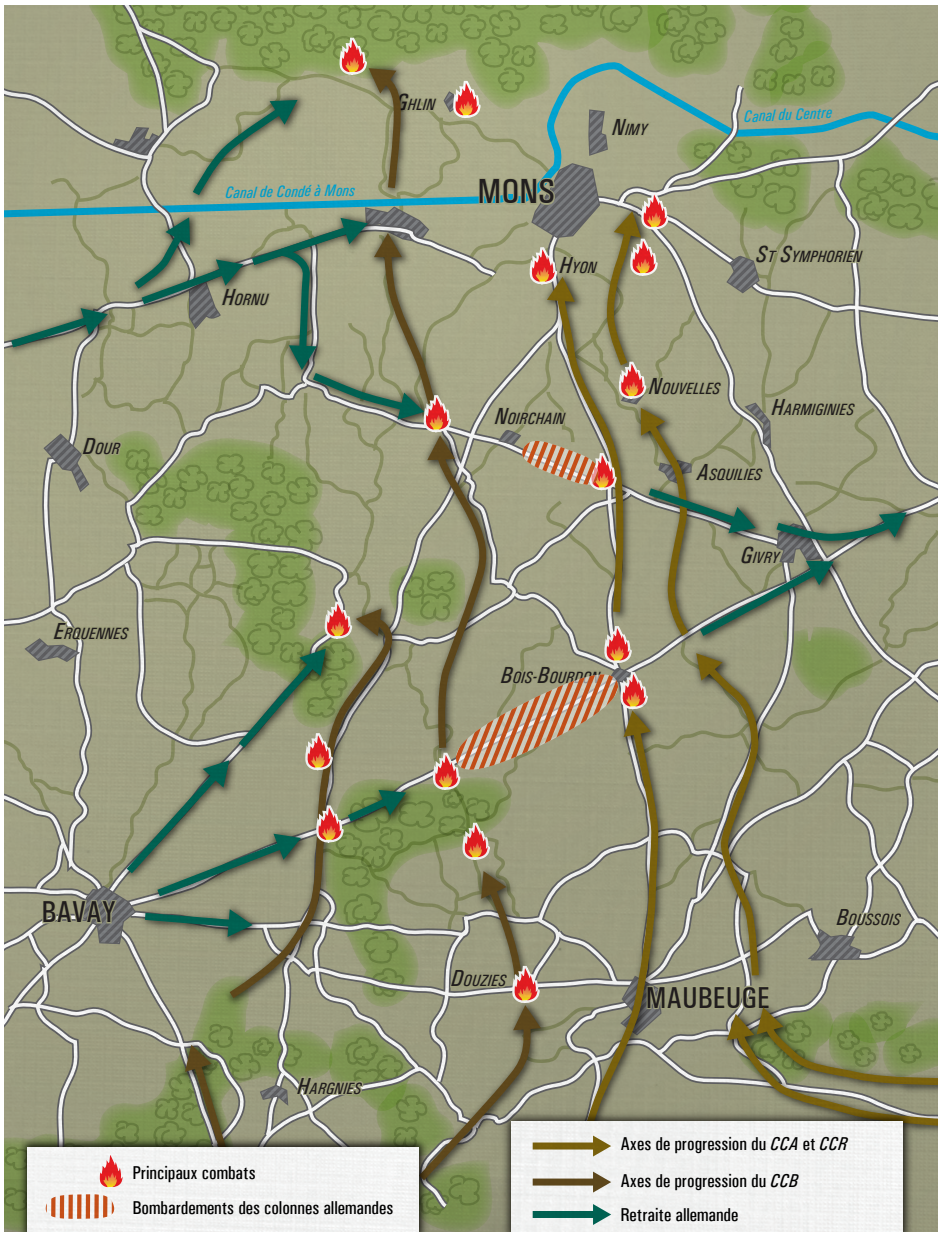
Depuis le 1er septembre, les troupes hétéroclites composant ces formations (*6. Fallschirmjäger-Division*, *344.* et *352. Infanterie-Divisionen*…) sont en train de se replier en plus ou moins bon ordre vers Mons. La pénurie d'essence touche aussi ces unités, mais un convoi de la *Luftwaffe* permet de récupérer suffisamment de carburant pour que la plupart des unités parviennent théoriquement jusqu'à la ville belge. Dans leur QG à Preux-au-Bois, les trois officiers supérieurs comprennent que leur situation est inconnue de l'extérieur puisqu'ils reçoivent le 2 septembre à midi l'ordre de se porter vers Cambrai… déjà capturée par le *XIX Corps* et flanquée par le *V Corps*. D'autres ordres de la *5. Panzerarmee* arrivent dans l'après-midi, mais tous sont irréalisables, les Américains barrant la route. Le *General der Infanterie* Straube, qui a pris la tête des troupes dans la poche, donne une fin de non-recevoir à toutes ces instructions et maintient le plan initial : le repli vers Mons.

Obusier M8 Scott
Combat Command A
3rd Armored Division
Mons, Belgique, septembre 1944



La pression des Américains au cours de l'après-midi du 2 septembre s'accentue, semant la pagaille parmi les troupes allemandes. De plus, des chasseurs-bombardiers P47 se mettent à l'œuvre, attaquant les convois, souvent composés de troupes fatiguées ou de blessés. Krüger et son état-major, eux, partent de Preux-au-Bois à 20h30, mais leur périple tourne très vite à l'enfer : harcelés par des FFI, ils n'atteignent la frontière belge qu'à 7h le 3 septembre… pour se trouver face à des barrages américains. Alors que la colonne fait demi-tour et passe par le village de Feignies, elle tombe à nouveau sur un fort groupe de résistants. Les hommes de Krüger ne parviennent à s'échapper qu'au prix de lourdes pertes ; enfin, ils réussissent à s'évader par Mairieux, au nord de Maubeuge, grâce au manque de surveillance des Américains. Tous n'auront pas cette chance.

COMBATS DANS LA POCHE DE MONS DU 2 AU 5 SEPTEMBRE 1944



BOIS-BOURDON AU CŒUR DES COMBATS

C'est au milieu de l'ancienne voie romaine allant de Bavay à Binche (Belgique) que se situe le petit village belge de Bois-Bourdon… mais aussi le QG de la *3rd Armored Division* et divers échelons logistiques du *CCA*. Comble du hasard, c'est vers ce point que convergent la plupart des unités allemandes tentant de briser l'encerclement ! Le 3 septembre peu après minuit, alors que les sentinelles somnolent, les premiers éléments avancés ennemis arrivent. Le détachement de reconnaissance du *32nd Armored Regiment*, en charge de la défense de Bois-Bourdon, est le premier à donner l'alerte. Quelques minutes auparavant, un bruit de chenilles suspect avait réveillé les hommes, pensant à un véhicule en maraude. Tandis que le Panzer III approche, les Américains se rendent compte avec effroi que c'est une colonne entière qui leur arrive dessus ! Les premiers coups partent, et le char allemand prend feu ; mais d'autres blindés arrivent, suivis par l'infanterie. Les hommes du détachement de reconnaissance sont forcés de se replier, ouvrant la route à la colonne allemande de la *348. Infanterie-Division*. Un peu plus loin, les troupes du *CCA* engagent et mettent le feu à une douzaine de véhicules allemands vers 01h45. Plus l'heure avance, plus les Américains prennent conscience que ces colonnes ne sont pas des traînards mais le gros des troupes allemandes de la poche. Vers 06h30, alors que le jour se lève, les chars américains commencent à entrer en action. Près du village de Blaregnies, à l'ouest de Bois-Bourdon, deux pelotons de *Tank Destroyer* interceptent une colonne d'artillerie allemande. C'est un massacre : quasiment aucun véhicule n'en réchappe.

La pénurie de carburant est un coup d'arrêt pour les troupes américaines, qui ont avancé plus vite que leurs voies de ravitaillement depuis le 6 juin. Ici, un convoi de camions U-7144 T transportant le précieux liquide pour les troupes en Belgique. US Nara

Mais les Américains, suite à leur changement de direction vers Tournai, ne parviennent pas à se coordonner efficacement et manquent de vision d'ensemble de la poche [2]. Plusieurs mouvements ouvrent des itinéraires de repli aux Allemands : par exemple à 07h30, la *Task Force* Mills (*CCB*) rejoint la *Task Force* Lovelady à l'ouest de Mons, laissant une brèche au sud de la ville. Mais les encerclés tentent de passer sur une large zone, de Mons à la frontière belge à Bois-Bourdon. Alors que certains parviennent à briser l'encerclement par la force, la plupart des colonnes tombent sur les barrages routiers américains qui font des carnages. Le *CCR* de son côté est stationné près d'Harveng et ses chars détruisent à l'aube une vingtaine de véhicules blindés allemands tentant de forcer le passage sur la route vers Givry. Très vite, le QG américain au château de Warelles (Quévy-le-Grand) est menacé : sa seule défense consiste en une compagnie de blindés et une d'infanterie. Le *Colonel* John H. Smith se voit même obligé d'armer le personnel administratif (formant le *Combat Command* Smith) afin de repousser les tentatives d'infiltrations allemandes [3]. La confusion est telle qu'au beau milieu de la nuit, un Panther est orienté par un *MP* du *CCA* en plein milieu d'un bivouac américain… qui croyait avoir reconnu un Sherman. D'autres épisodes surréalistes parsèment la matinée du 3 septembre, comme ces 43 soldats américains gardant 4 000 prisonniers allemands à Quévy qui tiennent tête à une colonne allemande et font 300 prisonniers.

LA POCHE SE REFERME

En début d'après-midi du 3 septembre, alors que le flot de troupes allemandes tentant de passer entre Maubeuge et Bois-Bourdon ne se tarit pas, l'aviation américaine entre dans la danse. Les « Jabos » font des ravages dans les rangs des colonnes à basse altitude, dispersant hommes et chevaux dans les champs. Guidées par un observateur américain sur le mont Héribus, au sud de Mons, les pièces d'artillerie harcèlent elles aussi les convois allemands. La poche est en passe d'être résorbée : la *1st Infantry Division* s'est en effet élancée depuis Avesnes au petit matin… mais à un rythme plutôt lent, puisque le *VII Corps* n'a informé personne des tentatives allemandes. Ce n'est qu'à midi que le *18th Regimental Combat Team* ne reçoit l'ordre de foncer vers Bavay afin de bloquer les Allemands puis de « nettoyer » jusque Mons ; de son côté, le *26th Regimental Combat Team* doit s'occuper de l'ouest d'Avesnes. En même temps, les premiers éléments de la *1st Infantry Division* atteignent la frontière belge à Bettignies, au sud de Bois-Bourdon, où de durs combats les opposent aux forces allemandes. Ces dernières vont lancer pas moins de cinq attaques consécutives où elles perdront 200 hommes et 2 400 prisonniers. Il faut attendre 17h00 pour que le carrefour de Bois-Bourdon soit sécurisé, bloquant les derniers espoirs de fuite. Les « mâchoires » américaines se referment depuis le sud-est, pressant les unités allemandes contre la ville de Mons.
L'objectif des *RCT* est vite atteint : ils croisent, durant leur progression, presque uniquement des arrière-gardes composées de troupes de

[2] Certains commandants d'unités n'apprendront qu'ils sont la partie nord de la poche que le 3 septembre vers 14h.

[3] Sa formation détruira plus de 60 véhicules allemands au cours des combats.

◥ À Louvroil, au sud de Maubeuge, une colonne du *VII Corps* est accueillie par la population. Notez la présence de FFI locaux juchés sur le Sherman M4A1.
US Nara

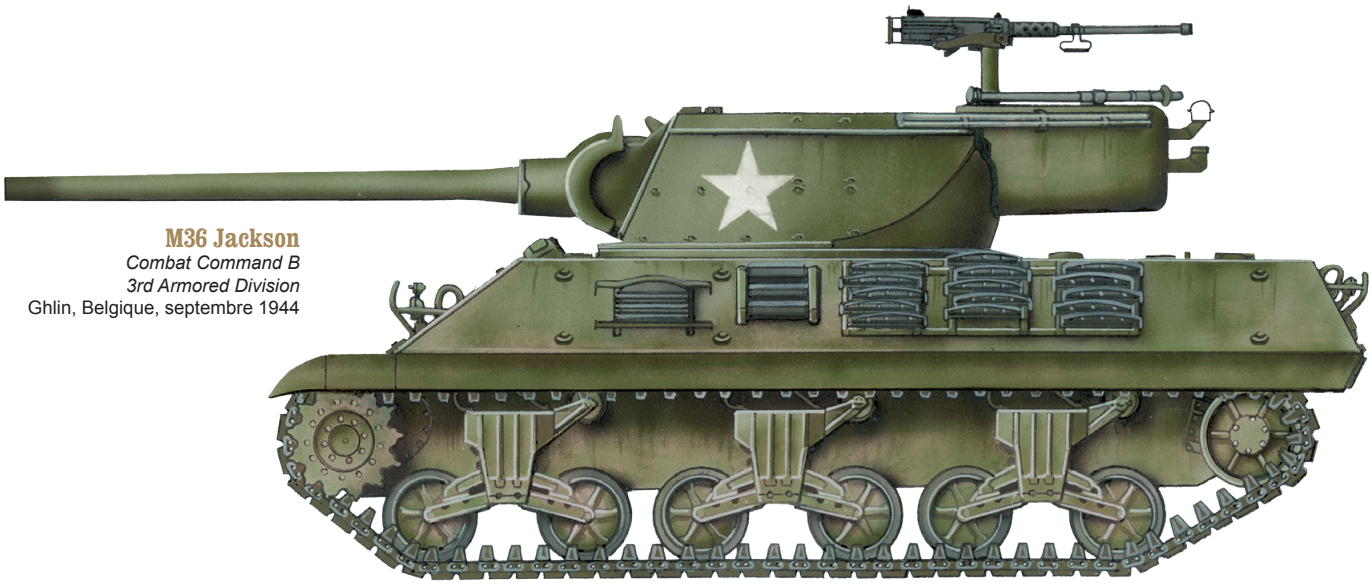
▶ Des combats retardateurs sont lancés par les Allemands dans certains villages frontaliers ; ici, une *Schwimmwagen* et un Marder III ont été détruits, occasionnant des dommages au bâtiment adjacent.
US Nara

pièvre qualité. De plus, les attaques des « Jabos » ont considérablement désorganisé et démoralisé ces unités, à tel point que la plupart se cachent dans les bois… sans pour autant vouloir se rendre parfois. Au nord-ouest de Maubeuge, dans le bois de la Lanière sont terrés des Allemands, qui répliquent quand le *16th RCT* s'approche. Les combats, assez durs, vont durer jusqu'au 4 septembre où les Allemands se rendent à l'aube. Les Américains font 3 256 prisonniers, le *16th RCT* devenant ainsi le détenteur du « record » de nombre de prisonniers capturés en une fois par une unité de cette taille sur le front Ouest. Le *26th RCT*, lui, ne rencontre presque aucune résistance et parvient à s'installer au sud de Mons à la fin de la journée. Du côté du village de Bavay, point de départ de la fuite allemande, c'est le *18th RCT* qui parvient à le conquérir, bombardant la route en direction de la Belgique, à tel point qu'à la fin de la journée cette dernière sera devenue impraticable et totalement bloquée par les carcasses fumantes de véhicules allemands. Enfin, entre Avesnes et le Quesnois, de nombreuses troupes allemandes se sont réfugiées dans la forêt de Mormal et tentent de s'en échapper dans la nuit du 3 au 4 septembre, la plupart se brisant sur les défenses américaines.

PLUS AUCUN ESPOIR

L'attaque des différents *RCT* a été le marteau sur l'enclume formée par les défenses américaines au sud et à l'ouest de Mons. La majorité des troupes allemandes encore en état de combattre a tenté de forcer le passage avant le 4 septembre : celles qui sont restées en arrière sont composées de traînards ou de blessés. Commence alors un laborieux processus pour la « Big Red One » de localisation et de neutralisation des poches de résistance allemandes. Elle est aidée dans sa tâche par les FFI et résistants belges locaux, particulièrement actifs depuis l'arrivée des troupes américaines dans le secteur. Certaines unités allemandes, loin de vouloir se rendre, continuent de tenter leur chance dans la nuit du 4 au 5 septembre. Ainsi, à Sars-la-Bruyère (sud de Frameries), une colonne d'artillerie allemande tente de franchir le barrage établi par le *18th RCT*. Toute la nuit, des tirs d'artillerie font rage des deux côtés, les Américains répliquant à coups de mortiers.

En haut et ci-desssus: Les scènes de liesse se succèdent tout au long de l'avancée américaine dans le nord de la France et en Belgique. Drapeaux belges et français fleurissent aux fenêtres, le tout retardant parfois les convois américains. US Nara



M36 Jackson
Combat Command B
3rd Armored Division
Ghlin, Belgique, septembre 1944

Ce n'est que le 5 septembre au petit matin que la colonne allemande cesse le combat, n'ayant pas progressé : 483 se constituent prisonniers avec leurs six pièces de 105 mm. La forêt de Mormal, très dense, compte encore de nombreux Allemands tentant de se faire oublier. La sécurisation des abords immobilisant des troupes, l'état-major américain décide d'entreprendre le nettoyage de la forêt durant toute la journée du 5 septembre. Chaque reddition amène un nombre énorme de prisonniers pour des troupes américaines souvent débordées ; ainsi, à Wasmes (sud-ouest de Mons), ce sont près de 3 000 soldats allemands qui se rendent d'un coup le même jour à 17h00.

UN BILAN EN DEMI-TEINTE

C'est un véritable coup de filet qui a été fait par les Américains du 1er au 5 septembre 1944 au sud de Mons. Les chiffres donnent le tournis et représentent un épisode d'une ampleur inégalée sur le front de l'Ouest : rien que pour le 3 septembre, la « Big Red One » et la *3rd Armored Division* ont capturé près de 9 000 prisonniers. D'unités retraitant en plus ou moins bon ordre de Normandie, les troupes allemandes se sont transformées en débris épars, perdant la quasi-totalité de leurs véhicules dans la poche. En tout, ce sont presque 2 000 véhicules qui ont été perdus, en plus de la cinquantaine de blindés, de la centaine de pièces d'artillerie et de *Flak*. Les troupes allemandes dénombrent environ 3 500 tués, notamment du fait des attaques incessantes de l'aviation américaine qui revendique à elle seule 851 véhicules détruits [4].

En plus de trois généraux (*Generalmajor* von Heyking de la *6. Fallschirmjäger-Division*, Wahle de la *47. Infanterie-Division* et von Haulock du *Kampfgruppe* éponyme), ce sont près de 25 000 soldats allemands qui sont faits prisonniers durant la réduction de cette poche ; autant qui manqueront cruellement à la défense du *Westwall*. Ce nombre pouvant paraître énorme est à mettre en relation avec les estimations d'Allemands ayant réussi à fuir la poche, soit quand elle était mal fermée suite aux approximations américaines, soit en forçant le passage, qui s'élève à presque 40 000 (de valeur combative variable). Les éléments de la *9. SS-Panzer-Division* « Hohenstaufen » et de la *10. SS-Panzer-Division* « Frundsberg » sont parmi ceux-là, tout comme des parties des *348.* et *275. Infanterie-Divisionen*. Enfin, les deux divisons de *Fallschirmjäger* sont les plus touchées, puisque seuls quelques détachements des *3.* et *6. Fallschirmjäger-Divisionen* parviennent à briser l'encerclement.

De leur côté, les Américains subissent des pertes bien plus faibles : du 2 au 4 septembre, c'est moins d'une centaine d'hommes appartenant à la *3rd Armored Division* et à la *1st Infantry Division* qui est perdue. Au niveau des véhicules, seuls 20 ont été mis hors de combat. Il faut souligner que ces faibles pertes sont liées à la grande fatigue et lassitude des Allemands, qui subissent revers sur revers depuis deux mois, tout en voyant les lignes logistiques grandement perturbées par les Alliés et la Résistance locale. Certes le coup infligé à la *Wehrmacht* est violent et l'empêche de réarmer le *Westwall* convenablement, mais sans une avance approximative, les troupes américaines auraient pu fermer dès le 2 septembre la poche entre Maubeuge et Mons. Les *Combat Command* n'ont pas cherché à entrer en ville et se sont contentés d'attendre ; à leur décharge, les renseignements sur le nombre exact de troupes allemandes encerclées ne sont que parcellaires au 2 septembre. Les généraux américains sont davantage intéressés par le Rhin que par la capture de Mons, et ils ne prennent conscience de la poche créée que le 2 septembre au soir. C'est donc un enveloppement de circonstance qui a pris place au début de ce mois de septembre 1944 : jamais une bataille d'encerclement et d'anéantissement de cette envergure n'était prévue. La rapidité américaine conjuguée à un relâchement allemand sur ce front a permis cette capture. Avec plus de minutie et des objectifs moins pressés, les troupes américaines auraient pu infliger un coup encore plus fort – presque fatal – à cette *Wehrmacht* affaiblie. Mais avec des si… ■

[4] Ce nombre devant être pris avec précaution, les aviateurs ayant des critères de destruction plus ou moins variables…

◥ Jeunes *SS* faits prisonniers par les Américains à la frontière franco-belge. L'expression sur leur visage en dit long sur le calvaire qu'a été la retraite depuis la Normandie.
US Nara

▶ Le *General* Collins, commandant le *VII Corps*, fait un point sur son itinéraire dans son M20 Armored Utility Car, version de commandement de l'automitrailleuse M8.
US Nara

◤ Sherman M4A3-105 mm équipé d'une lame de bulldozer dégageant des débris au sud de Mons. Vu l'air décontracté des soldats à l'arrière-plan, les combattants sont relativement lointains.
US Nara

◀ Un *Tank Destroyer* M10 ouvrant le feu sur une position retranchée allemande lors de la réduction de la poche de Mons.
US Nara

Heinz GUDERIAN

GÉNIE OU IMPOSTEUR ?

« L'âme et le génie de la Blitzkrieg » : c'est en ces termes que le général et baron Hasso-Eccard von Manteuffel fera l'éloge d'Heinz Guderian après-guerre. Il est vrai que Guderian apparaît être à l'origine de nombreuses innovations doctrinales et tactiques qui offriront à la *Wehrmacht* ses premiers succès. Théoricien inspiré et travailleur acharné, ce pionnier de l'Arme blindée a aussi démontré sa fougue et son talent au fil de ses campagnes : ses *Panzer* n'ont-ils pas conquis la Pologne à la vitesse de l'éclair, mis à genoux l'Armée française à Sedan et ravagé les steppes soviétiques ?

Par Yannis Kadari

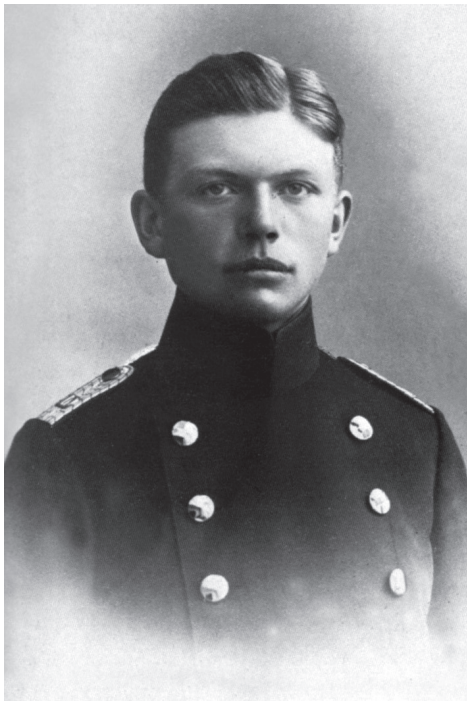
Guderian n'aurait donc été qu'un hobereau prussien, un fervent patriote prêt à tout pour protéger l'Allemagne, un stratège économe de la vie de ses hommes, au point de s'être opposé à plusieurs reprises à la folie meurtrière d'Hitler. Un caractère subversif et une défiance à l'égard du *Führer* qui hypothèqueront sa carrière et lui feront même craindre pour sa vie et sa famille. Telle est la légende : celle d'un soldat visionnaire mais naïf en politique et animé par la volonté de laver l'affront de la défaite de 1918 ; une image romanesque patiemment construite par l'intéressé, à travers des mémoires souvent captieuses. La réalité, on s'en doute, est bien plus nuancée. En témoigne sa nomination comme *Chef des Generalstabs des Heeres* [1], au lendemain de l'attentat manqué contre Hitler, en juillet 1944 : un poste qui dans ce contexte ne pouvait précisément revenir qu'à un fidèle du régime, un ambitieux dénué de scrupules.

IMMIGRATION POSITIVE

À la fin du XVI[e] siècle, fuyant la Frise et les Flandres dévastées par la guerre contre l'Espagne, quelques centaines de déshérités s'expatrient vers la République des Deux Nations, une monarchie constitutionnelle née de l'union du royaume de Pologne et du grand-duché de Lituanie. Un siècle plus tard, ce qui n'était qu'un mouvement migratoire de faible ampleur s'est transformé en un exode massif et ils sont désormais des milliers à se presser vers l'Est pour y trouver refuge. Parmi ces cohortes de malheureux, se trouvent les Guderjahn [2] des fermiers protestants qui n'aspirent qu'à oublier la sauvagerie des *tercios* espagnols. Au terme d'un éprouvant périple, ils s'établissent entre l'Oder et la Vistule ; un pays de cocagne mais certainement pas le havre de paix dont rêvaient ces émigrés : méprisés, les Guderjahn s'épuisent à la tâche dans les domaines de la *Szlachta*, la petite noblesse polonaise. Sans le sou, ils s'entassent dans un taudis colonisé par la vermine, espérant des jours meilleurs.

Mais ceux-ci tardent à venir et l'hiver 1709-1710 est effroyable : la famine sévit, et des épidémies de variole et de fièvre typhoïde causent d'effroyables ravages parmi les affamés. Voici qu'un fléau plus abominable encore s'abat sur le pays : la « mort noire », la peste bubonique, fatale à un adulte en seulement quelques jours. Au fil des années, la pestilence poursuit sa funeste besogne : en 10 ans, la population passe de 8 à 6 millions d'habitants. Les villes sont désertées et de bonnes terres tombent en friche, faute de paysans pour les exploiter. La production céréalière s'effondre. La famine s'accroit. En faillite, affaibli et divisé, le pays ne peut pas s'opposer à la volonté hégémonique de Pierre le Grand, tsar de Russie, qui la place sous sa tutelle en 1717. Dès lors, la Pologne s'engage irrémédiablement sur la voie du déclin.

Confrontée à la nécessité de remettre sur pied l'agriculture, la diète polonaise décide de faire des immigrés d'hier les colons de demain. Un événement qui va bouleverser le destin des Guderjahn. Jouissant du statut « d'homme libre », ils peuvent désormais commercer à leur guise. Mieux encore, leur nouvelle patrie leur accorde un contrat de louage portant sur quelques hectares de terre à défricher le long de la Warta ! Il ne s'agit que de bois et de prairies, inondées lors des crues dévastatrices de la rivière, mais les *Olędrzy* (Hollandais) sont précisément réputés pour leur savoir-faire dans ce domaine, et ils ne tardent pas à se mettre à l'œuvre.



▲ Guderian à l'orée des années 1910. La carrière toute tracée de ce jeune officier va être bouleversée par la Grande Guerre. DR

[1] Chef de l'état-major général de l'armée de terre.

[2] Plusieurs orthographes de ce patronyme existent : Gudrian, Guderjan, Guderjahn, mais toutes signifient « bon Johann », soit « bon Jean » en français.

La tumultueuse Warta est domptée. Des polders apparaissent, des cours d'eau sont détournés et des canaux creusés. Des marigots insalubres deviennent des champs d'une incomparable fertilité. Les Guderjahn travaillent dur et la fortune sourit aux déracinés. Des mariages sont célébrés et la famille compte bientôt plusieurs dizaines de membres, qui s'installent dans les villages des alentours. Les fermiers font souche et s'intègrent à la société polonaise, à un détail près cependant : les *Olędrzy* préfèrent se soustraire au service militaire en échange d'une dime supplémentaire. On y songera, lorsqu'on écoutera Heinz Guderian expliquer à ses geôliers américains, en août 1945 : « Je suis un Prussien, né sur la Vistule. Nous, Prussiens, avons dû nous battre ces 700 dernières années contre les peuplades de l'Est, et cela a toujours été un combat rude et difficile. Il était question de préserver un sol qui était germanique depuis 700 ans ; c'est-à-dire à une époque où l'Amérique était encore uniquement peuplée d'Indiens ! Pour nous, occuper ce sol est une question de vie ou de mort, car les provinces orientales sont des régions agricoles qui nous permettent de nourrir notre peuple. » Quelle ironie.

La République des Deux Nations, elle, n'en finit plus d'agoniser : le pouvoir s'affaiblit et des jacqueries éclatent, qui débouchent sur une guerre civile en 1768. Exsangue et plongé dans l'anarchie, le royaume devient une proie facile pour ses voisins. De 1772 à 1795, à l'occasion de trois grands partages résultants d'expéditions militaires, la Russie, la Prusse et l'Autriche vont dépecer la Pologne, la rayer de la carte. Du fait des annexions, les Guderjahn deviennent des sujets du roi de Prusse. Au fil des générations, la richesse de ceux que l'on appelle désormais les Guderian s'accroît proportionnellement à la superficie de leurs domaines. Ils deviennent des membres de l'aristocratie foncière qui, à défaut de posséder une particule, jouissent d'une influence grandissante et de relations haut-placées. Mais fidèles à eux-mêmes et bien que soutenant la monarchie et les traditions martiales de la « nouvelle Sparte », comme on appelle alors la Prusse, ils refusent toujours de porter les armes. C'est dans cet univers de richesses et de pouvoir, ce monde peuplé de conservateurs opiniâtres, que Friedrich Guderian voit le jour en 1858. Il est le fils d'Heinrich, châtelain d'Handsdorf qui, outre sa propriété et ses terres, siège au conseil d'administration de plusieurs mines et carrières. Friedrich et ses cinq frères et sœurs étudient avec les meilleurs précepteurs du pays, tandis qu'une armée de gouvernantes veille à ce qu'ils ne manquent de rien. Mais voici que le décès brutal du père plonge la famille dans le tourment, auquel s'ajoutent bientôt d'insurmontables tracas financiers. Les dettes s'accumulent, sans que la veuve d'Heinrich ne soit en mesure d'y faire face. Confronté à pareilles vicissitudes, Friedrich, qui n'a alors que 14 ans, décide d'alléger la peine de sa mère. Une voie s'impose à lui : l'armée, qu'il rejoint en 1872. Ce faisant, il devient le premier Guderian à embrasser une carrière militaire. L'officier devient père le 17 juin 1888 : jour de naissance de son fils, qu'il baptise Heinz. Deux ans plus tard, ce sera au tour de Fritz de venir au monde. Les Guderian sont alors installés à Kulm (Chełmno, en Pologne), une charmante bourgade médiévale nichée dans la vallée de la Vistule qui, outre ses bâtiments néo-gothiques, a la particularité d'être peuplée de descendants de colons allemands et hollandais. Mais si Kulm représente assurément le berceau familial du jeune Heinz – il y passera de nombreuses vacances – c'est à l'autre bout de l'Allemagne impériale, en Moselle, qu'il grandira. Et c'est là, à Saint-Avold, au cœur du *Reichsland* Elsass-Lothringen, à l'ombre de l'enceinte de la *Jägerkaserne* dans laquelle il vit, que naîtra sa vocation militaire.

LA JEUNESSE D'UN JUNKER

Les Guderian arrivent à Saint-Avold au tournant du siècle. Industrieuse et peuplée de « gueules noires », la petite ville a vu sa population doubler avec l'arrivée des troupes allemandes. À 12 ans, Heinz ne rêve que d'une chose : devenir soldat, comme son père. Saint-Avold offre tout le confort moderne à ses habitants, mais l'enseignement qui y est dispensé est de moins bonne qualité que dans le reste de l'Allemagne. Les Guderian n'ont donc d'autre choix que d'envoyer leurs fils étudier Outre-Rhin. En 1901, Heinz intègre l'école des cadets de Karlsruhe. Appliqué, l'adolescent se révèle doué en français et en latin. Il se découvre aussi une passion pour l'Histoire, ainsi qu'un désintérêt prononcé pour les mathématiques. En février 1903, Heinz est transféré à l'académie militaire de Gross-Lichterfelde, près de Berlin, où Fritz le rejoindra quelques mois plus tard, lui aussi ayant choisi de faire carrière dans l'armée. Ouverte en 1882, l'école est le creuset du corps des officiers allemands. Suivant un enseignement généraliste, doublé d'une formation militaire, les cadets sont formés – formatés devrait-on dire – à l'art du commandement à la prussienne : inflexibles, on leur apprend à demeurer intransigeants en toutes circonstances. Cet enseignement à marche forcée repose sur une discipline austère et le culte de l'ordre reçu. Guderian apprend à obéir. Et si des discussions existent, c'est uniquement sur les modalités d'application de l'ordre, en aucun cas sur sa légitimité. Pour l'étudiant ambitieux qu'est Guderian, ce passage à Gross-Lichterfelde est une épreuve. Il faut dire que le personnage peut faire preuve d'une certaine originalité, aussi bien dans son attitude que dans sa manière de penser, ce qui lui vaudra déjà quelques inimitées.

Sa promotion au rang d'aspirant le 28 février 1907 résonne donc comme une libération. Hasard des mutations ou intervention d'une « main invisible », il est affecté au *Hannoversche Jäger-Bataillon Nr. 10* de Bitche aux ordres de son père. Mais avant, le jeune soldat doit encore passer quelques mois à l'école de guerre de Metz, pour y parfaire sa formation. La discipline y est tout aussi sévère qu'à Gross-Lichterfelde, mais l'instruction ne concerne que des aspects tactiques, à travers des études de cas et des exercices. Les instructeurs attendent de leurs élèves qu'ils appliquent religieusement les règlements de l'armée impériale ; Guderian, lui, veut innover, quitte à déroger aux consignes et à déplaire à ses supérieurs, ce qu'il parvient à faire en un temps record. S'agit-il pour lui de simplement se distinguer de ses camarades ou de réellement renouveler l'art de la guerre à l'allemande ? Certainement les deux ! Il n'empêche, l'impertinent finit par impressionner ses chefs. Lorsqu'il quitte Metz, son dossier précise ainsi que « c'est un aspirant sérieux et tourné vers l'avenir. Ambitieux, honorable, bon cavalier, c'est un personnage charismatique, intéressé par son métier et très sérieux. » On le comprend, Guderian agace ses chefs autant qu'il les interpelle.

OFFICIER ET GENTLEMAN

En 1908, le sous-lieutenant rejoint son unité. Élégant, amateur d'opéra, parlant parfaitement le français, il représente l'archétype du jeune officier impérial. Bon cavalier et chasseur émérite, il prend plaisir à battre la campagne, vêtu à la dernière mode des *gentlemen farmers* anglais. Mais au mess des officiers, l'homme est seul. On pourrait penser que cela tient au fait qu'il est le fils du commandant, qu'on s'en méfie, mais non. La véritable raison de cette solitude réside dans son caractère : dans le regard des autres, Guderian passe pour un introverti, alors que lui les considère comme des médiocres, des personnages sans intérêt. En fait de timidité, il est individualiste et hautain.

▼ La guerre à la prussienne repose sur le mouvement d'une aile marchante permettant l'encerclement de l'ennemi puis sa destruction par le biais d'une bataille concentrique. L'enlisement de 1914 va mettre les Allemands en échec, les contraignant à livrer une bataille de front, sans possibilité de débordement. MRA Bruxelles

▲ Chacun s'enterre pour tenir. Les gaz de combat pas plus que les monstrueux barrages d'artillerie ne permettent de briser les verrous défensifs des champs de bataille. Il faudra attendre une innovation majeure, le « Tank », pour que les armées puissent espérer se remettre en mouvement. À l'époque, Guderian n'y prêtera pas attention. MRA Bruxelles

À l'exception de son père, qu'il vénère autant qu'il le redoute, Heinz se montre très critique envers ses supérieurs. En revanche, il est excessivement paternaliste vis-à-vis de ses subordonnés. Il n'aime pas donner des comptes, mais il apprécie qu'on vienne lui en rendre. Ce trait de caractère, qui demeurera pour le reste de sa carrière, Guderian saura le tempérer en fonction de ses ambitions. Parmi les « jeunes » qu'il prend sous son aile, un certain Bodewin Keitel qui rejoint le bataillon en 1909. Bodewin est le petit frère de Wilhelm, futur *Generalfeldmarschall* et chef de l'*Oberkommando der Wehrmacht* : un proche collaborateur du *Führer*. Heinz et Bodewin deviendront des amis sincères même si, plus tard, le premier n'hésitera pas à s'appuyer le second pour faciliter son avancement ou ses mutations [3].

L'année 1909 marque aussi la rencontre de Heinz et de Margarete Görne, « Gretel », qui deviendra sa fiancée en 1912, puis son épouse en octobre 1913. Elle lui donnera deux fils : Heinz Günther (août 1914) et Kurt (septembre 1918).

Nommé *Leutnant*, Guderian aspire à de nouveaux horizons. Deux cursus lui sont ouverts : les mitrailleuses ou les transmissions. Heinz souhaite s'orienter vers le premier, mais son père, qui vient d'être nommé *Generalmajor* à la tête d'une brigade de fantassins, considère que les transmissions sont l'avenir. Il est vrai que la technologie de la télégraphie sans fil conçue par Marconi progresse vite : de 2 kilomètres en 1896, la portée des émissions radios est passée à plus de 50 en 1898, pour franchir la Manche en 1899 puis l'Atlantique en 1901. C'est ainsi que le 1er octobre 1912 le jeune officier rejoint Coblence, où est encaserné le *Telegraphen-Bataillon Nr. 3*, unité des transmissions du VIII. *Armee-Korps*. Guderian qui, arrive au sein de la compagnie radio, découvre la possibilité de commander quasiment en temps réel, du moins, quand les appareils fonctionnent. Il travaille aussi avec ses camarades aérostiers du *Luftschiffer-Bataillon Nr. 3* spécialisés dans l'observation et les réglages des feux d'artillerie ; commandement décentralisé et vision tactique du champ de bataille : voici ce que Guderian découvre donc à l'orée de la Grande Guerre, sans savoir qu'il s'agira là d'éléments clefs de la doctrine qu'il va contribuer à concevoir.

Assumant ses missions le jour, Heinz prépare le soir venu son concours d'entrée à la prestigieuse *Kriegsakademie*, de Berlin, tout en passant ses qualifications d'interprète en français, une langue qu'il maitrise parfaitement, et en améliorant son anglais ! Guderian est un bourreau de travail. Cette préparation intense est sanctionnée par son admission à la *Kriegsakademie* : à 25 ans, il est le plus jeune des 168 reçus de la promotion 1913. Surtout, il est parvenu à décrocher le précieux sésame du premier coup, ce qui n'est pas courant. Sa détermination, son impétuosité et sa vivacité d'esprit lui vaudront bientôt le surnom de « Schneller Heinz ».

Guderian arrive à Berlin en octobre 1913. Le cursus qui l'attend dure trois années, la première étant surtout destinée à conférer aux cadets une culture militaire, en s'appuyant sur l'histoire et l'étude des tactiques à travers les temps. Et comme de juste, le jeune officier excelle. Il est aussi impressionné par l'un de ses professeurs, le colonel prussien Rüdiger von der Goltz, qui l'influence grandement. Dans quelques années, au sortir de la Der des Ders, il jouera un rôle essentiel dans sa vie.

[3] Outre ses liens de parenté, Bodewin Keitel commandera le *Heeres Personal Amt* (service des personnels de la *Heer*) de 1938 à la fin 1942, en charge des affectations.

▲ Les Britanniques innovent les premiers, en 1916, durant la bataille de Flers-Courcelette. Aux premiers *Mk. I* succéderont bientôt les *Mk. IV* qui formeront l'ossature du *Tank Regiment*.

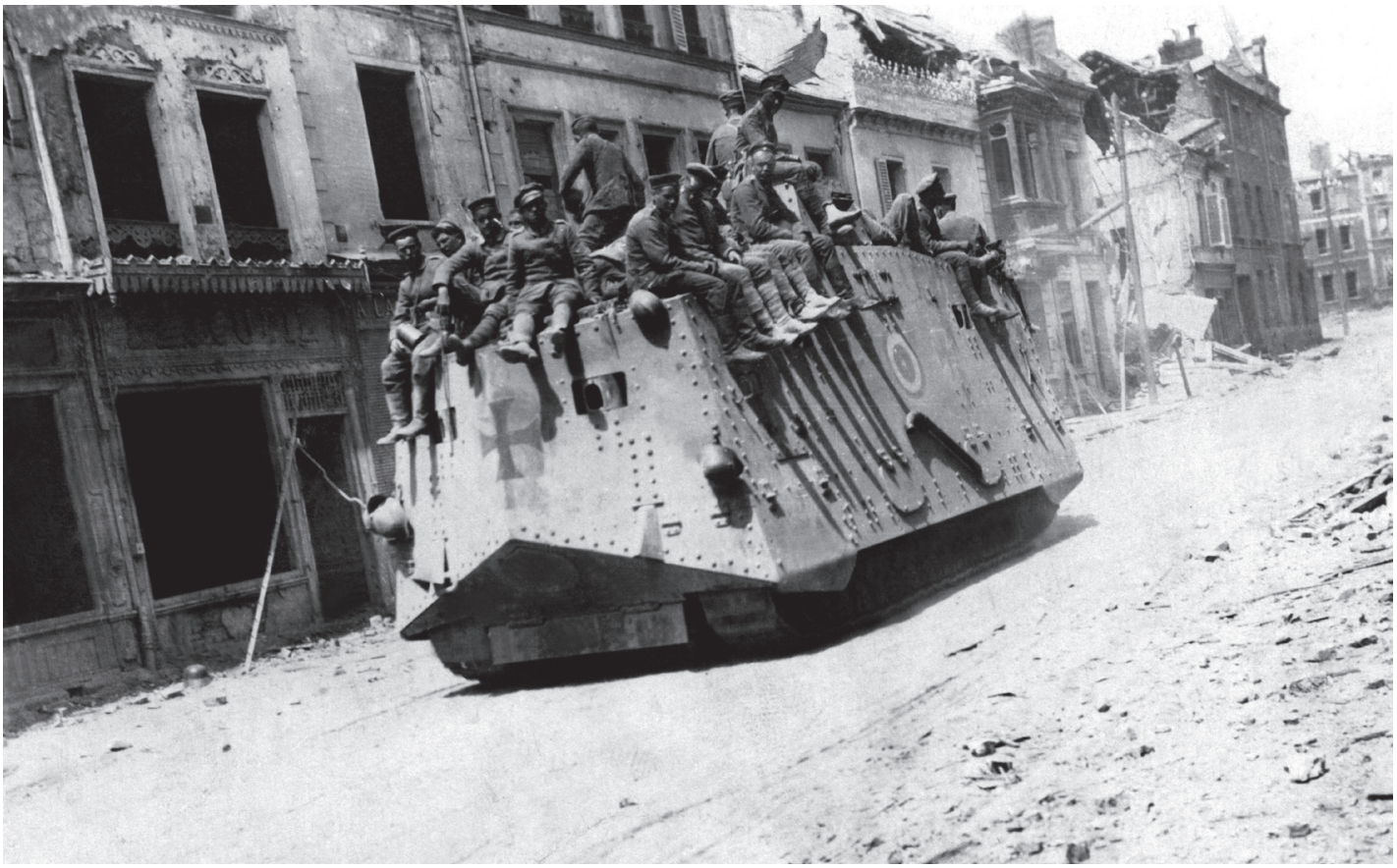
LA GRANDE GUERRE

Mais pour l'instant, de sombres nuages obscurcissent les cieux européens. L'orage de fer et de feu éclate au cœur de l'été 1914, à la suite de l'assassinat de l'archiduc d'Autriche à Sarajevo. Guderian quitte la *Kriegsakademie* pour prendre le commandement de la *schwere Funklenkstation 3* (station radio lourde) rattachée à la 5. *Kavallerie-Division* ; il connaît déjà cette grande unité de la *2. Armee* commandée par Karl von Bülow, pour avoir manœuvré avec elle. Pris dans le tourbillon de l'Histoire, il participe à l'invasion de la Belgique : Namur et Dinant sont prises, et bientôt la frontière française est rejointe, où les troupes du *Kaiser* défont l'armée du général Lanrezac. La Belgique, déjà ! Guderian apprend à connaître ce terrain, par lequel il repassera 25 ans plus tard.

Mais revenons à l'été 1914. Les débuts sont prometteurs pour les Allemands. Pourtant, l'enthousiasme de Guderian s'étiole dès les premières semaines du conflit. En cause, le peu d'intérêt que portent ses chefs à l'égard de son détachement de télégraphie sans fil. La frustration le dispute à l'agacement, et cela rejaillit directement sur sa relation avec ses supérieurs. Il faut dire que le matériel dont dispose le Prussien est d'une fiabilité relative. La TSF n'a pas encore la confiance des états-majors, notamment quand il s'agit de distribuer des consignes à des unités en marche ou engagées dans des combats de rencontre. À cela, on ajoutera que la discipline hertzienne est un concept méconnu des transmetteurs allemands de l'époque. Les fréquences sont surchargées et les interférences nombreuses. Tout cela sans mentionner les efforts du « Cabinet noir » du 2e Bureau français, dont les casseurs de codes vont percer les mystères du système de chiffrement « Ubchi 4 ». Voilà qui sera d'un grand secours pour les Alliés, notamment lors de la préparation de la bataille de la Marne.

Début septembre, Guderian signe un premier coup d'éclat : son unité ayant été débordée du fait de l'incompétence de son commandant, le *Generalmajor* Karl von Ilsemann, il rédige un brûlot qui est à deux doigts de lui coûter sa carrière. Fort heureusement pour lui, Ilsemann accumule les erreurs, finissant par être démis de ses fonctions. Une mise à pied qui sauve le *Leutnant*. Bien que chef d'une unité non-combattante, Heinz est parfois contraint de faire le coup de feu, notamment lorsque sa *Funklenkstation* est exposée aux percées françaises. Sa conduite au combat est exemplaire : il décroche la Croix de Fer le 17 septembre 1914.

Le mois suivant, il prend la tête de la *Funklenkstation 14* qui est intégrée à l'état-major de la *4. Armee*, dans les Flandres. Guderian, devenu *Oberleutnant*, est impliqué dans les combats du secteur d'Ypres, qui a été transformé en un gigantesque marigot par les Alliés, afin d'en faciliter la défense. La guerre de mouvement cède la place à



▲ Rüdiger von der Goltz va conduire Guderian bien au-delà des limites de la légalité ! DR

celle de position : engluées dans la boue, les armées s'y affrontent avec sauvagerie sur des champs de bataille cadenassés et encagés par des réseaux de barbelés. Le carnage bat son plein.

Le 8 novembre, il est promu *Oberleutnant*. *Hauptmann* à partir de janvier 1916, il est détaché comme *Nachrichten-Offizier* (officier des transmissions) à la *5. Armee*. C'est à cette époque qu'il participe à la boucherie de Verdun, qui va profondément le marquer. Devenu un éminent spécialiste des transmissions de la *Kaiserliche Heer*, il tire de précieux enseignements quant à l'utilisation de la radio. *A contrario*, il constate l'impuissance de l'artillerie à contraindre un ennemi bien retranché à céder. Il est vrai qu'aussi impressionnants qu'ils puissent être, ces colossaux *Trommelfeuer* (feux roulants) aux coûts exorbitants en munitions, ne débouchent sur aucun effet majeur ; pas plus d'ailleurs que les gaz de combat. Bien sûr, les Allemands avancent dans la première phase de leur offensive, mais les verrous français ne sautent pas et l'affaire finit par s'enliser, puis par virer à la « bataille d'épuisement », dixit Guderian lui-même, qui rédige une série de notes d'analyse à ce sujet. Comme d'autres, il constate que le modèle prussien est brisé, et il pressent la nécessité de réinventer la manière de faire la guerre pour pouvoir la gagner.

En septembre 1916, bien qu'étant dans la Somme, il n'est pas directement témoin de l'offensive anglaise à Flers-Courcelette, où les « tanks » montent au front pour la première fois. Rien ou presque dans ses lettres à sa femme ou ses papiers de l'époque laisse à penser que cette nouveauté l'interpelle ; ce qui se comprend, la Grande Guerre étant un laboratoire d'essais où des centaines d'innovations industrielles conçues pour toujours mieux massacrer son prochain se succèdent. À la fin de l'été 1916, le char en est une parmi d'autres pour le jeune officier. Il en sera de même pour le baptême du feu des chars français à Berry-au-Bac. Si ces actions sont disséquées et analysées dans « *Achtung Panzer !* », elles ne semblent pas avoir été des sujets préoccupants pour Guderian à l'époque.

D'avril 1917 à septembre 1918, il abandonne ses fonctions d'officier des transmissions pour occuper divers postes, successivement à la 4. *Infanterie-Division*, la 1. *Armee*, la 52. *Reserve-Division* – au sein de laquelle il a l'occasion de voir les « tanks » à l'œuvre durant la bataille de l'Aisne en mai et juin 1917 – le Corps de la Garde et le X. *Reserve-Korps.*

En octobre 1917, il est brièvement affecté au *II. Bataillon* de l'*Infanterie-Regiment 14*. À ce titre, il est envoyé dans le secteur de Sedan pour y suivre une instruction accélérée. Ce sera l'occasion pour lui d'arpenter le champ de bataille de 1870, ce qui lui sera utile deux décennies plus tard.

En janvier 1918, Heinz Guderian est convoqué à son sixième parcours d'évaluation en « situation réelle », un stage réservé aux officiers qui va conforter son statut de militaire surdoué. Ses supérieurs sont en effet impressionnés par la facilité avec laquelle il se sort des situations tactiques les plus compliquées, en faisant preuve d'initiative, d'imagination et d'improvisation. Le *Hauptmann* est si bien noté qu'il est désormais jugé apte à servir au sein du Grand État-Major impérial. Mais Guderian n'en aura pas l'occasion car le sort des armes tourne à la défaveur des Empires centraux.

[4] Qui était utilisé par les états-majors d'armées, de corps d'armée, de divisions de cavalerie et d'infanterie. Ce système de chiffrement restera en service jusqu'en décembre 1914 au sein de l'armée allemande.

◀ Le *Sturmpanzer* A7V est la réponse allemande, tardive et bien imparfaite aux appareils français et britanniques. Celui-ci a été photographié à Roye, en France, en 1918. Bundesarchiv - Bild 183-P1013-316.

LA MORT D'UN MONDE

À l'orée de l'hiver 1918, Guderian est officier responsable des opérations (*Ia*) du corps d'armée allemand combattant sur le front italien, aux côtés des Austro-Hongrois. Et le moins que l'on puisse dire, c'est que l'Armistice et les jours précédents vont considérablement le bouleverser : il ne fera pas mystère de sa colère et de sa honte dans plusieurs lettres envoyées à « Gretel », évoquant le comportement sans honneur des régiments autrichiens rentrant au pays en chantant, une fleur à la boutonnière, après avoir été désarmés par les Italiens.

Le Prussien raconte aussi à son épouse les pillages, les meurtres et les rapines perpétrés par des émeutiers et des prisonniers de guerre remis en liberté, insistant sur les Russes, qu'il décrit comme les plus sauvages. La perception xénophobe des peuples de l'Est est une constante chez Guderian, qui nourrit un authentique dégoût pour les Russes, les Polonais et les Ukrainiens. Cela jouera à plein durant la Seconde Guerre mondiale, lors de la campagne de Pologne de septembre 1939, comme pendant celle de Russie. Certaines « mesures drastiques » prises par l'homme vis-à-vis des civils ou de prisonniers de guerre, ou une certaine « tolérance » octroyée à des subalternes coupables d'actes répréhensibles ou de crimes de guerre, ne peuvent s'expliquer que par le fait que Guderian considère les Européens de l'Est comme des êtres inférieurs, des *Untermenschen*. Il partagera cette perception des Slaves avec nombre de ses contemporains, au sein de l'armée, mais aussi parmi les anciens combattants, les membres des *Freikorps* et des mouvements nationalistes.

◀ Des chefs de *Freikorps*, mêlés à des officiers d'active, assistent à un défilé. Ces hommes tiennent le pays d'une main de fer. Deutsches Historisches Museum.

[5] Expression allemande utilisée depuis la fin du XIXe siècle pour désigner les provinces baltiques de l'Empire russe, soit grosso modo les pays baltes actuels.

◣ Soldats des corps francs dans Berlin à l'orée des années 1920. DR

Cette vision dantesque d'un monde qui s'écroule, Guderian la retrouve évidemment en Allemagne, lors de son périple le ramenant vers Berlin, en novembre 1918. Le pays s'enfonce dans un effroyable chaos, alors que les affrontements entre le pouvoir et la Ligue spartakiste sont en passe de déboucher sur une guerre civile. L'ordre social et politique disparaît, le marxisme se répand dans une société en plein délitement et l'honneur des militaires est bafoué. De passage à Munich à la mi-novembre 1918, il écrit à sa femme : « Notre bel Empire allemand n'est plus. L'œuvre de Bismarck est ruinée. Les traîtres et les scélérats ont tout jeté à bas. La justice et l'ordre, le devoir et la décence, tout semble a été détruit. Je regrette seulement de ne pas avoir de vêtements civils pour ne pas exposer à la foule cet uniforme que je porte avec honneur depuis douze ans. » Le monde de Guderian se meurt.

À l'est, les Soviets et les « bandits polonais » – selon une expression consacrée dans l'Allemagne de l'époque – avancent vers la Prusse. Cette menace et sa haine farouche du bolchévisme conduisent l'officier à se rapprocher des *Freikorps* : ces corps francs composés de vétérans démobilisés, qui font le coup de feu contre les communistes et que Guderian appelle les « vrais soldats », par opposition aux déserteurs ou à ceux qui rallient des comités révolutionnaires. C'est dans ce contexte qu'il accepte une mission d'état-major afin d'organiser les unités de garde-frontières qui défendent les marches de l'empire allemand à l'Est. Constituée à la hâte par le *Generalfeldmarschall* von Hindenburg, cette structure a pour but d'encadrer et de coordonner l'action des *Freikorps*. Guderian part pour Breslau en février 1919. Il y restera jusqu'en mai.

Avec les volontaires des corps francs, il partage un conservatisme certain, un patriotisme absolu, mais aussi la honte de ne pas avoir gagné la guerre et la haine de ceux qu'ils considèrent comme des traîtres. Tous se voient collectivement comme la « dernière chance de l'Allemagne », les sauveurs d'un monde condamné, les seuls à être capables de ramener le pays vers sa gloire passée ; ils veulent rétablir l'ordre et la discipline, laver l'affront de la défaite et faire échouer les négociations de Versailles, dont « les paragraphes honteux sont inspirés par la haine. », *dixit* Guderian. Tous rêvent d'un nouvel Otto von Bismarck, un chef capable de guider une Allemagne unifiée vers son destin. Ce héros du pangermanisme, ex-peintre raté né en Autriche, fera bientôt parler de lui.

En attendant, « Schneller Heinz » retrouve l'un de ses anciens instructeurs de la *Kriegsakademie*, entretemps nommé *Generalmajor* : Rüdiger von der Goltz. Ce Prussien décoré de la prestigieuse croix Pour le Mérite et qui porte beau sa cinquantaine est lui aussi déterminé à tout mettre en œuvre pour combattre les bolchéviques dans le *Baltikum* [5]. En 1918, il a pris le commandement de la *Ostsee-Division*, l'ancienne 12. *Landwehr-Division*

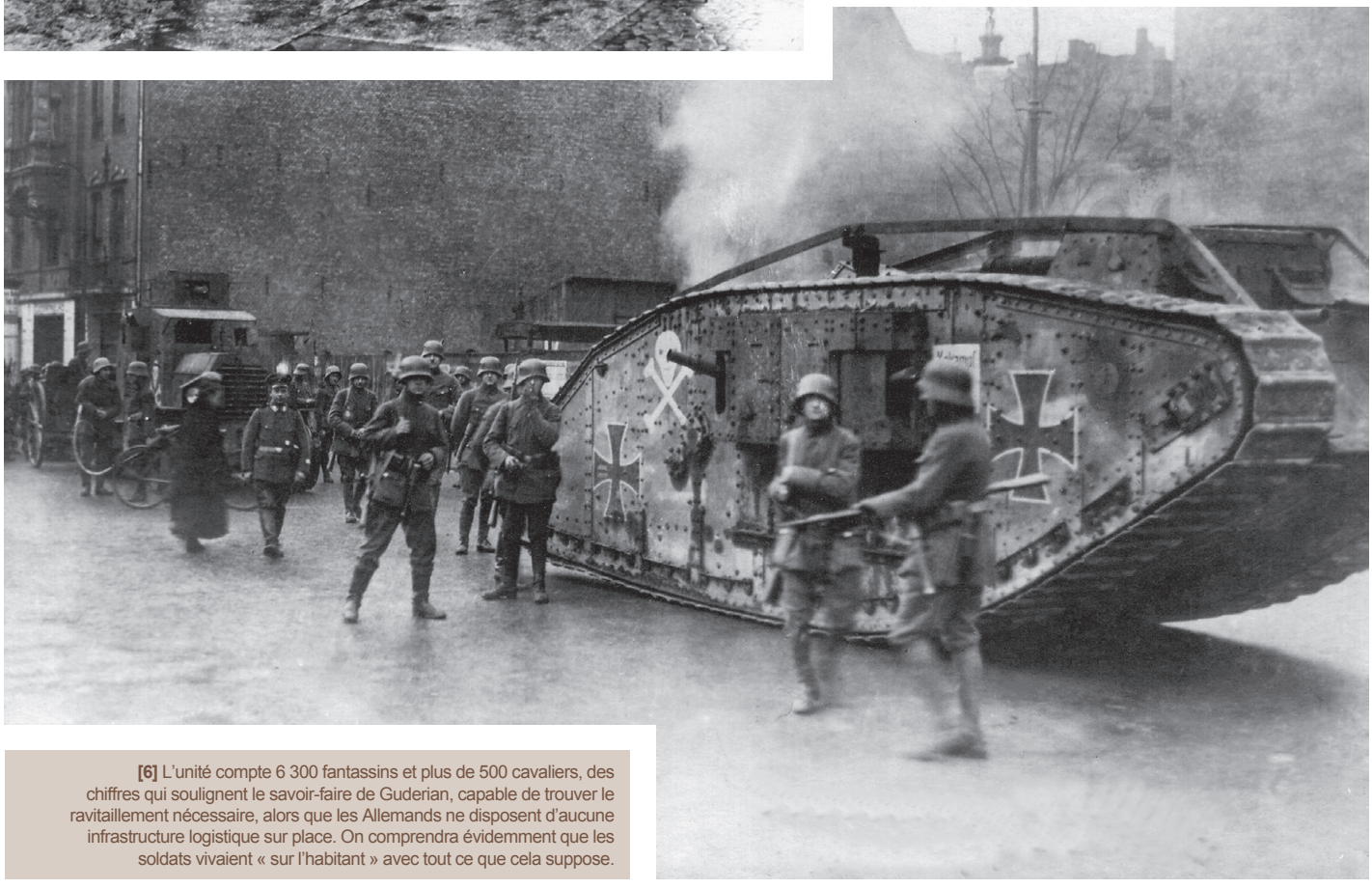
reconstituée. À sa tête, il avait été envoyé en Finlande, en mars, pour y aider les nationalistes à s'emparer d'Helsinki face aux communistes. Son intervention avait permis à Mannerheim d'emporter la guerre civile qui l'opposait aux insurgés de la Garde Rouge, soutenus par la Russie convertie au bolchévisme. De retour dans l'Allemagne de l'armistice, von der Goltz est nommé à la tête des troupes encore stationnées dans les Pays baltes ; les Alliés « fermant les yeux », sa mission consiste à empêcher la région de passer sous le contrôle des « Rouges ». Différents corps francs, dont la *Eiserne Division* (Division de fer), sont déployés dans Riga et ses alentours afin de stopper l'avancée des bolcheviques. D'autres unités de fortune, dont la *Baltische Landeswehr*, sillonnent la région. L'ambiance est à la guerre civile. Partout, la mort et le désarroi. De fait, les 15 000 « territoriaux » lettons, russes et germano-baltes de von der Goltz vont se déchaîner pour dissuader les populations de soutenir les « Rouges ». Terreur et politique de la terre brûlée sont le quotidien.

▼▼ « Tank » britannique capturé puis réutilisé dans Berlin par les *Freikorps*. DR

▼ Policiers et paramilitaires participent à la lutte contre les communistes. L'Allemagne n'en a pas terminé avec les milices… DR

En juin 1919, Guderian rallie sur ordre de ses chefs la *Eiserne Division*, où il est chargé des approvisionnements [6] (Ib), puis des opérations (Ia). Formée de soldats en rupture de ban, la division de sinistre réputation reprend Riga à l'issue de combats violents. Il s'en suivra une mise à sac de la ville et de nombreuses exactions commises sur des prisonniers et des civils ; des crimes dont l'officier des opérations ne pouvait pas ne pas être informé. De fait, toutes les personnes soupçonnées de sympathies pour les bolchéviques (ce qui peut être interprété de multiples manières) ou s'étant attaquées à des ressortissants allemands sont liquidées, sans autre forme de procès : un déchainement qui fera plus de 3 000 morts ! Un membre de la division écrira : « Là où se trouvaient autrefois des villages paisibles, il n'y avait plus que de la suie, de la cendre et des braises. Nous avons allumé un bûcher funéraire, mais ce sont bien plus que des morts qui ont brûlé là-bas ; on y a brûlé nos espoirs, les lois et les valeurs du monde civilisé. Et ainsi, nous sommes revenus dégoûtants, ivres, chargés de butin ». Ces carnages sont passés sous silence par Guderian dans ses mémoires.

Ses biographes s'accordent à dire qu'il avait été envoyé là-bas pour rétablir l'autorité de l'état-major allemand sur la *Eiserne Division*. Peut-être, mais alors ce fut un échec cuisant, Guderian planifiant même avec von der Goltz le ralliement de la Division auprès des Russes blancs de l'Armée de Bermondt-Avalov ; une désertion de masse, rien que ça ! Finalement, il ne quittera la division qu'en août 1919, après avoir refusé d'obéir une première fois ; un acte d'insubordination qui montre que l'officier, animé par sa haine des communistes et sa volonté de sauver l'honneur de l'Allemagne, se considérait pleinement à sa place aux côtés des volontaires du *Baltikum*, assumant collectivement leurs actes criminels.



[6] L'unité compte 6 300 fantassins et plus de 500 cavaliers, des chiffres qui soulignent le savoir-faire de Guderian, capable de trouver le ravitaillement nécessaire, alors que les Allemands ne disposent d'aucune infrastructure logistique sur place. On comprendra évidemment que les soldats vivaient « sur l'habitant » avec tout ce que cela suppose.

Un échange épistolaire avec sa femme datant de juillet 1919 nous renseigne : « Je peux comprendre votre colère face à ce traité honteux [7], et pourtant quelques personnes ne peuvent rien y changer, leur sacrifice serait vain, écrit « Gretel ». La patrie aura besoin de vous plus tard, le moment n'est pas encore venu… Rien ne peut être réalisé maintenant que la paix a été signée et les conditions acceptées par ce gouvernement criminel. Vous n'aurez aucun soutien pour votre campagne dans les pays baltes. » Ce à quoi, il répondra : « Vous écrivez que notre travail ici est sans espoir. C'est peut-être vrai. Mais qui peut juger si un petit succès ne peut encore se matérialiser dans ces luttes ? […] L'ennemi a maintenant le pouvoir d'imposer sa volonté… malgré cela : se montrer fort et ne jamais céder. Le salut ne peut venir que de nous. Nous devons nous-mêmes faire en sorte que la paix honteuse ne puisse être mise en œuvre, que notre fière armée ne disparaisse pas et que, au moins, une tentative soit faite pour sauver son honneur. Nous allons essayer de mettre en pratique les promesses solennelles que nous avons faites sans réserve. Vous connaissez la vieille marche prussienne: *« Tant qu'une goutte de sang coule, le poing tire l'épée. Que le jour soit sombre ou que le soleil brille, je suis un Prussien et Prussien, je resterai. »* Le jour est maintenant obscur. Crois-moi, j'aimerais te revenir, à toi et aux enfants. . . Je n'agis pas avec témérité. J'ai réfléchi très attentivement à cette étape. »

Il rentrera finalement au pays et par la même occasion dans le rang en août 1919, la mort dans l'âme, revendiquant néanmoins avoir « agi au mieux, pour le pays et notre peuple. »

Les états de service de Guderian le sauvent du renvoi pur et simple, mais son insubordination ne peut demeurer impunie et il n'est plus question pour lui d'un poste au sein du prestigieux état-major général. Le « subversif » se retrouve case-départ, au *Jäger-Bataillon* 10, à Goslar, où il se contente de commander la compagnie placée sous ses ordres.

▲ Le général von Seeckt, organisateur de la *Reichswehr*, qui pose les bases de la future *Wehrmacht*. Deutsches Historisches Museum.

AU PURGATOIRE

Voici donc notre homme à la tête des troupiers de la *3. Kompanie* de janvier à mai 1920. Un temps de commandement court qui s'explique peut-être de la manière suivante : en février, Guderian est recontacté par le comte Rüdiger von der Goltz, lui aussi rentré en Allemagne, qui l'informe qu'un coup d'État est en préparation contre la République de Weimar. Une brigade de 6 000 volontaires issus des *Freikorps*, aux ordres du général von Lüttwitz, doit marcher sur Berlin, où elle s'emparera des centres névralgiques du gouvernement afin de porter au pouvoir Wolfgang Kapp, chef parti nationaliste d'extrême-droite « la Patrie ». Von der Goltz, qui est pressenti pour devenir le futur chef de l'État-Major Général, pense pouvoir s'appuyer sur Guderian et ses hommes, mais à sa surprise l'ancien « chef ops » de la *Eiserne Division* refuse de s'engager, une neutralité qui revient à demeurer loyal à Weimar. Le putsch de Kapp est déclenché en mars 1919, sans que Guderian n'y prenne part. Les *Freikorps* chassent le gouvernement qui se réfugie à Stuttgart, mais une grève générale des militants de gauche et des manifestations bloquent le pays, contraignant les putschistes à abandonner leur action. Guderian s'est racheté une conduite.

Il quitte Goslar pour les *Infanterie-Regimenter 20* et *17*. Il est partout apprécié pour son dynamisme. Malgré tout, le *Hauptmann* ambitieux, qui s'est tenu à l'écart des troubles politiques et qui a donné des gages de bonne conduite, aspire à retrouver un travail d'état-major. C'est chose faîte le 16 janvier 1922. Cette mutation va révolutionner la carrière de Guderian, puisqu'elle le confronte à des unités motorisées. Il rejoint la *7. Abteilung für Kraftfahrtruppen* [8] du *Major* Oswald Lutz, une unité du train équipée de camions encasernée à Munich, pour un stage de trois mois. Bien que doutant initialement de ses capacités à s'adapter à ce type de formation, Guderian y apprend beaucoup de son propre aveu. Lutz est lui-même un personnage brillant, qui va jouer un rôle essentiel dans la carrière de notre homme. Ingénieur des ponts et chaussées, officier visionnaire promu chef d'état-major, il sera ensuite nommé inspecteur des troupes motorisées en 1931, devenant un protecteur influent et bienveillant pour un Guderian es-maître dans l'art de créer des réseaux d'influence.

Le 1er avril 1922, à l'issue de son stage à Munich, « Schneller Heinz » prend ses fonctions à l'inspection des unités de transport. Il est affecté à l'*Abteilung für Kraftfahrtruppen,* le détachement des troupes automobiles du *Reichswehrministerium* en charge des questions logistiques : ateliers, carburants, etc. Au-delà de la version revendiquée par Guderian dans ses mémoires, le moins que l'on puisse dire, c'est que cette mutation ne suscite que peu d'enthousiasme chez lui : « Je me trouvais enfoncer dans l'ornière de la technique et devais tenter de m'en accommoder. » Guderian est un Prussien qui n'a que dédain pour les services, et admiration pour les armes de combat. La gestion des citernes et des garages n'est pas vraiment considérée comme une promotion par l'intéressé, qui est frustré et humilié. Le moral au plus bas, il envisage de démissionner – ce que sa femme le dissuade de faire. Il se plaint auprès de son entourage, se disant piégé dans un département sans intérêt ni avenir. Paradoxalement, cette mutation qu'il désapprouve – en signe d'opposition, il se présentera symboliquement avec un jour de retard à son nouveau poste, prétextant d'une erreur de courrier – va représenter un extraordinaire tremplin pour sa carrière. Mais ça, il ne le sait pas encore.

En attendant, il s'installe dans son nouveau poste, en ayant obtenu l'assurance que ce n'est que temporaire. En somme, c'est une sorte de purgatoire. Mais voici que Guderian découvre que l'*Abteilung für Kraftfahrtruppen* est loin d'être le service poussiéreux auquel il s'attendait. Hans von Seeckt, organisateur de la *Reichswehr*, est un personnage discret mais influent, et sûrement pas le « capitulard » que d'aucuns se plaisent à décrire à l'époque. Le vieux général sait qu'il doit se soumettre aux oukases alliés, en attendant les jours meilleurs qui permettront à l'Allemagne de retrouver une armée digne de ce nom. Il va donc mettre à profit les années 1920 pour forger la base d'une troupe professionnelle, une armée

◥ Page de droite, en haut : Parmi les rares véhicules militaires autorisés par le traité de Versailles, une poignée d'auto blindées, aussi impressionnantes qu'inefficaces ! Archives Caraktère

[7] Le traité de Versailles de juin 1919 contraint la *Reichswehr* à réduire ses effectifs à 100 000 hommes au plus tard en mars 1920.

[8] 7e bataillon de transport automobile.

de cadres capable d'absorber demain des conscrits et de les former [9]. Pour ce faire, il camoufle un embryon de grand État-Major – interdit par les Alliés – sous le nom de *Truppenamt* ou « bureau des troupes ». De la même manière, il va faire constituer une nébuleuse de services aux désignations en apparence plus inoffensives les unes que les autres, mais qui serviront secrètement à étudier et expérimenter les solutions techniques, tactiques ou doctrinales qui permettront demain à la future armée allemande de s'imposer sur les champs de bataille. L'*Abteilung für Kraftfahrtruppen* est précisément l'un de ces départements.

Au-delà des affaires courantes, sa principale raison d'être est la préparation à la motorisation et à la mécanisation de la *Reichswehr.* Dans « *Achtung Panzer !* », Guderian explique que « l'Inspection des troupes motorisées était la seule cellule dans l'armée qui se préoccupait de la pensée de la motorisation et donc de la préservation et de la perpétuation de l'expérience acquise par les modestes troupes blindées allemandes issues de la guerre mondiale. L'Inspection dirigeait ses efforts – hormis la question de la motorisation générale de l'armée – sur deux axes. Elle expérimentait d'abord la question du transport de troupes par camions et organisa à cet effet une série d'exercices dont le premier, les manœuvres du Harz de 1921, sous la direction du général inspecteur von Tschischwitz, avait pour but le transport d'un bataillon. Dans les années suivantes, des bataillons renforcés et des régiments furent transportés à plusieurs reprises, dans de longs déplacements à travers le pays ou lors de manœuvres : des expériences précieuses résultèrent de ces actions pour la préparation et la réalisation de grands mouvements de camions.

La deuxième direction visait à constituer l'assise d'une troupe blindée. Dans ce domaine, on ne pouvait que buter sur les plus grandes difficultés : la coalition alliée ne nous autorisait à posséder que des « véhicules blindés pour le transport des personnels », une sorte de camion muni de tôles. Après de longues négociations, on nous concéda un véhicule blindé qui ne devait pas avoir de tourelle, des parois verticales et pas d'armements fixes. En utilisant un engin à quatre roues motrices, on réussit à construire un véhicule blindé routier, qui présentait une certaine valeur pour les troubles intérieurs et qui pouvait servir à des fins d'instruction. Les moyens disponibles ne suffisaient pas pour construire le nombre maximum de véhicules concédés par ce traité de honte. Cependant, le premier cours pour la formation des officiers à ces blindés déboucha sur une série de petits exercices – avant tout dans le domaine de la reconnaissance. La volonté de développer une motorisée était née et elle ne devait plus jamais disparaître. »

Guderian réalise qu'il pourrait bien avoir été affecté dans l'un des départements qui jouera un rôle essentiel dans l'avenir de l'Armée allemande. Le caractère expérimental de son travail ne manquant pas de le faire remarquer par ses chefs, l'ambitieux se dit qu'en fait de purgatoire, il pourrait bien être au paradis ! l'étude de la motorisation devient subitement bien plus prenante pour le Prussien.

[9] Le Traité de Versailles interdit les moyens lourds (chars, avions, canons, etc.) à la *Reichswehr*, mais aussi le recours à la conscription. Pour von Seeckt, l'enjeu va consister à préparer le plus discrètement possible, pour ne pas attirer l'attention des inspecteurs alliés, cette troupe professionnelle à devenir le moment venu le cadre d'une vaste armée nationale. Le Traité de Rapallo signé en 1922 entre l'Allemagne et l'Union Soviétique, deux nations isolées sur la scène internationale, comporte une clause secrète de collaboration militaire, qui va permettre aux Allemands de tester des matériels expérimentaux en URSS. C'est ainsi que la *Reichswehr* implante secrètement sa *Panzertruppenschule* à Kama où, à partir de 1926, les prototypes des *Grosstraktor* et *Leichtetraktor* sont évalués tandis que des tankistes sont formés.

OPPORTUNISME

En 1923, il est désigné par l'*Oberst* von Brauchitsch, futur *Oberbefehlshaber des Heeres*, pour organiser un *Kriegspiele* dédié à l'emploi des unités motorisées en liaison avec l'aviation ; en guise d'avions de bombardement – interdits – les Allemands vont déployer des tandems qui sillonneront le « champs de bataille », le cycliste à l'avant jouant le rôle de « pilote », tandis que le « bombardier » se tiendra derrière lui pour pilonner à coups de pétards les soldats « adverses ». Quant à l'observation et à la reconnaissance, elle sera simulée par des « aviateurs »… juchés sur des escabeaux !

Dans le même ordre d'idée, naîtront un peu plus tard les célèbres *Attrappen*, ces faux chars fabriqués en carton rigide et montés sur des voitures. Le climat allemand fera bientôt abandonner le carton pour le contreplaqué. Dans les années qui suivent, « Schneller Heinz » rassemble une abondante documentation sur la motorisation et les chars, tout en entreprenant d'étudier les écrits des théoriciens militaires de son temps. Dans ses mémoires, l'homme présente les choses ainsi : « L'Allemagne étant démantelée, il était invraisemblable qu'un conflit futur s'ouvrirait par des combats de position derrière des fronts stables. Il nous fallait tabler sur une défense mobile. Le problème du transport des unités motorisées dans la guerre de mouvement souleva bientôt la question de la sécurité des déplacements. Seuls des véhicules blindés pourraient l'assurer avec succès. Je me mis donc en quête de précédents susceptibles de m'ouvrir des horizons quant aux expériences faites avec des véhicules blindés. Cette intention me fit rencontrer le jeune lieutenant Volckheim, chargé de réunir les modestes expériences des unités allemandes de chars et celles, beaucoup plus vastes, des unités ennemies de tanks. Il devait les rendre utilisables dans notre armée réduite. Je pus me procurer quelque littérature par son entremise et songer aux problèmes posés en m'appuyant sur cette théorie peu étoffée. »
Ainsi donc, à l'en croire, au moment où Guderian « prend les choses en mains », rien ou presque n'aurait été fait en termes de documentation et de synthèse sur la question de la motorisation. Ce petit arrangement avec la réalité est symptomatique de la capacité de notre homme à se faire valoir, quitte à travestir la vérité. Nous le prenons ici en flagrant délit de mensonge, notamment lorsqu'il évoque le « jeune lieutenant Volckheim » qui lui procure « quelque littérature » afin qu'il puisse se pencher « sur cette théorie peu étoffée. »
Qui est donc cet Ernst Volckheim, jeune officier de grade subalterne, dont Guderian ne nous parle quasiment pas ? À 24 ans, ce *Leutnant* possède un placard à faire pâlir d'envie « Schneller Heinz » : Croix de Fer de 1e et 2e classes, Badge des blessés, Croix d'honneur 1914-1918 et surtout le *Kampfwagen-Erinnerungsabzeichen*, l'insigne commémoratif des tankistes de la Grande Guerre. Voilà qui nous renseigne sur ce vétéran qui, à l'inverse de Guderian, connaît les chars, pour les avoir vus de près mais surtout pour avoir combattu à leur bord. Volckheim, qui a participé à la bataille de Villers-Bretonneux en avril 1918 dans un A7V est donc parfaitement qualifié pour travailler sur le sujet. En tous les cas, bien plus que Guderian qui vient de rejoindre (à contrecœur) le département de la motorisation. Pour mesurer l'investissement de Volckheim sur le sujet, il suffit de constater que de 1923 à 1927, il publiera cinq livres et une vingtaine d'articles dans les colonnes de la prestigieuse *Militär Wochenblatt* (revue militaire), sans même évoquer ses traductions de travaux étrangers consacrés aux chars ; dans le même temps, Guderian signera cinq articles, dont aucun ne traite de l'élaboration de la doctrine allemande de la guerre mécanisée !
Et ce n'est pas tout, puisqu'en guise de « théorie peu étoffée » et de « quelque littérature » Volckheim va présenter à Guderian l'artilleur Alfred von Vollard-Bockelberg et l'Autrichien Ludwig von Eimannsberger, qui travaillent tous les deux sur les chars, leur doctrine et leurs tactiques, ainsi que le général Hermann Josef von Kulh, récipiendaire de la médaille « Pour le Mérite » pour ses exploits durant la Grande Guerre et responsable de la Commission historique des archives nationales allemandes ; un poste qui lui permet d'avoir d'accès à une masse phénoménale de documents, qu'il exploite à ses heures perdues pour promouvoir la guerre de mouvement. C'est aussi Volckheim qui mettra Guderian en contact avec un « Sepp » Dietrich, garde du corps d'un certain Adolf Hitler et lui aussi ancien des chars. On le comprend, contrairement à ce que Guderian écrit dans ses mémoires, on ne l'a pas attendu pour travailler sur le sujet !
Autant le dire, l'apport de Guderian dans l'élaboration de la doctrine de la guerre mécanisée à l'allemande se résume à peu de choses. En fait « d'âme et de génie de la

▶ Page de droite, les trois photos : Tirées des archives suédoises et jusqu'alors inédites, ces photos montrent le voyage de Guderian en Suède en 1929, durant lequel il embarque pour la première fois à bord d'un char (en l'occurrence un m/21-29 dérivé du LK.II). Armémuseum

▼ Pour simuler la participation de chars (interdits) à leurs manœuvres, les Allemands utilisent des leurres roulants, les célèbres *Panzer-Attrappen*. Les premiers seront faits avec du carton ou du tissu tendu sur une armature en fer fixée aux voitures. Archives Caraktère

1

2

3

Blitzkrieg », pour reprendre la formule klaxonnante de von Manteuffel, notre homme a surtout synthétisé la pensée des autres. Parlant anglais et français, Guderian traduit les travaux du *Captain* Liddell Hart et du *Major-General* Fuller, dissèque les articles de Swinton, de Giffard de LeQuesne Martel, du général Jean-Baptiste Estienne et, plus tard, de Charles de Gaulle : « Les Anglais et les Français avaient rassemblé la plus grande partie des expériences faites. Je fis venir leurs ouvrages et m'en pénétrais. Mon intérêt fut particulièrement éveillé, mon imagination excitée par les livres et les articles anglais de Fuller, Liddell Hart et Martel. Voyant très loin, ces soldats cherchaient dès cette époque à faire du char mieux qu'une arme d'accompagnement d'infanterie. Notre âge est celui de la motorisation ; ils la développaient à partir du char et de la sorte ouvraient la voie à une façon nouvelle et de grand style de conduire la guerre. Au Royaume des aveugles, les borgnes sont rois. Personne alors ne se préoccupait du sujet. »

Dans le même temps, toujours grâce à l'aide de Volckheim – le « malheureux » ne recevra aucun crédit dans l'œuvre du Prussien, qui pourtant lui doit beaucoup – il rencontre le *Major* autrichien Fritz Heigl, un ingénieur à la retraite auteur du « *Das Taschenbuch der Tanks* », sorte de *vadémécum* traitant des matériels, des doctrines et des tactiques des chars. Heigl, qui jusqu'à sa mort, en décembre 1930, dessinera des plans de véhicules de combat blindés, dont la Panzerauto M26. Une machine qui intéressera vivement les Suédois, qui déploient déjà le Stridsvagn m/21-29, adaptation locale et quasi-identique du *Leichter Kampfwagen* II, un char léger allemand conçu en 1918 mais arrivé trop tard pour participer à la Grande Guerre. C'est aussi par l'intermédiaire d'Heigl que Guderian va se rendre en Suède, durant l'été 1929, et pour la première fois de sa vie s'installer à bord d'un char. L'événement se déroule pendant un voyage de quatre semaines.

Un « baptême » tardif pour celui qui se présente comme un spécialiste du char !

Dans ses mémoires, Guderian exagère la portée de cet événement : « Durant cette année 1929, j'avais acquis la conviction que le char n'aurait jamais une importance décisive s'il était employé isolément et lié à l'infanterie. L'étude de l'histoire militaire, les exercices pratiqués en Angleterre et nos expériences propres avec des chars factices me fortifièrent dans le sentiment suivant : pour assurer aux chars leur rendement maximum, il fallait amener au même dénominateur qu'eux, vitesse et faculté de se mouvoir en tout-terrain, les autres armes dont le concours leur demeurait indispensable. […] il appartient aux chars de jouer le premier rôle, et aux autres armes d'y adapter le leur. Au lieu de noyer les chars dans les divisions d'infanterie, il convenait de créer des divisions blindées groupant toutes les armes dont les chars auraient besoin pour mener un combat efficace. […] Pendant l'été 1929, je décidai dans un exercice qu'une division blindée formerait l'une des parties en présence. Sa manœuvre réussit et je fus persuadé d'être sur la bonne voie. »

4

Formidable, se dira-t-on. Il y a toutefois quelques hics dans ce passage. Le premier et non des moindres, c'est que Guderian ne participera à un exercice mettant en scène un succédané de groupement blindé interarmes qu'en 1932 ! Le deuxième, c'est qu'au sein de l'armée allemande, nombreux sont les officiers qui militent depuis longtemps pour le développement du combat interarmes et que cela n'a donc rien de nouveau ; c'est même l'un des piliers de la *Reichswehr*, telle qu'elle fut conçue par Hans von Seeckt, qui croit fermement à l'emploi du char sur le champ de bataille. Pour les officiers allemands, le char dernier doit garantir le retour de la guerre de mouvements. Or, le mouvement permet de produire de vastes débordements par une ou deux ailes marchantes, qui débouchent sur des batailles d'encerclement et la destruction de l'ennemi piégé dans ces poches ; ce sont les fameux « chaudrons ». Une conception de la guerre finalement traditionnelle en Prusse, mais réalisée avec des moyens modernes. Voici donc un exemple supplémentaire de cette facilité avec laquelle Guderian revendique le crédit de quelque-chose qu'il n'a pourtant pas conçu, sans même parler de son « arrangement » avec le calendrier ! Mais revenons en 1924 : comme promis par ses chefs, deux ans après son arrivée à l'*Abteilung für Kraftfahrtruppen*, Guderian est muté. Il devient professeur de tactique et d'histoire militaire à Stettin. Après trois années d'enseignement et sa nomination au grade de *Major*, il est ensuite désigné par Oswald Lutz pour prendre le commandement de la *Kraftfahr-Abteilung 3* stationnée à Berlin-Lankwitz.

Lutz, qui s'est imposé comme un homme-clef au sein de la Reichswehr au point d'avoir été nommé en octobre 1931 à la tête de l'*Inspektion der Kraftfahrtruppen*, qui coiffe le personnel des futurs *Panzer*. Il faut dire que l'homme a cheminé, et que sa pensée s'est considérablement affinée. De 1924 à 1927, il n'a eu de cesse d'expérimenter ses thèses sur le terrain, en les confrontant avec celles d'Alfred von Vollard-Bockelberg, ce général d'artillerie persuadé du rôle essentiel que le char jouera à l'avenir. Lutz impose l'usage de la radio à ses subordonnés, afin de les former au commandement décentralisé ; c'est lui aussi qui prescrit des cours sur les tactiques blindées dans le cursus des jeunes officiers, au grand dam de la Cavalerie qui, selon Guderian, voit d'un mauvais œil la montée en puissance du char ; une affirmation qui mérite d'être nuancée, car de jeunes officiers de Cavalerie ont parfaitement compris que le moteur remplacera le cheval, à l'instar de von Manteuffel, Crüwell, futur « patron » de l'*Afrika-Korps*, sans oublier von Schweppenburg et tant d'autres. En fait, dans ses mémoires, Guderian caricature la posture des Cavaliers, passant sous silence que nombre d'entre eux sont favorables au développement des unités blindées et mécanisées. Il fera de même avec les artilleurs, qui pourtant testent des automoteurs dans les années 1920. Il s'opposera d'ailleurs avec véhémence au développement du *Sturmgeschütz* voulu par von Manstein [10].

C'est encore Lutz qui produit un rapport essentiel et éclairant sur la nécessité de disposer de semi-chenillés blindés pour les fantassins et les sapeurs, tandis que von Vollard-Bockelberg milite pour des canons automoteurs capables de suivre les chars en tout-terrain : la mobilité et la capacité de s'affranchir des bouleversements du terrain, deux faces de la même pièce. C'est Lutz, encore et toujours, qui en arrive à la conclusion que l'Allemagne aura besoin d'un char de rupture, et d'un char léger et rapide pour pouvoir exploiter cette dernière. Lutz, passionné et inépuisable qui, avec le soutien d'anciens tankistes – à l'instar Volckheim – impose le « moteur combattant » dans tous les exercices de la *Reichswehr*. Lutz écrira la première doctrine de la guerre mécanisée à l'allemande, posant les bases de ce que les journalistes appelleront plus tard le « *Blitzkrieg* ». Guderian s'inspirera de ce texte le moment venu

De son côté, que fait Heinz Guderian pour promouvoir la chose ? Rien, ou presque, en comparaison avec l'action énergique des véritables pionniers des *Panzer*. Ce n'est pas un hasard si Guderian ne les cite

◀ et▲ Le couple char-avion et le « Blitzkrieg » de manière générale ne peuvent fonctionner sans des liaisons radios performantes. Lutz et Guderian en font une priorité. US Nara

[10] En transformant ses collègues en réactionnaires obtus, Guderian a surtout cherché à se mettre en valeur, en se présentant comme le seul déterminé à innover, malgré les obstacles et les oppositions. Autopromotion, encore et toujours !

presque pas dans ses mémoires, sauf à les dénigrer ou à relativiser leurs apports, tout en exagérant ses mérites. « Schneller Heinz » jouera un rôle important dans le développement du concept de *Panzer-Division* et l'avènement du « *Blitzkrieg* », insistant par exemple pour que les chars soient équipés de récepteurs radios, mais cela résultera d'un travail d'équipe, dans lequel il ne jouera pas le premier rôle, sauf en termes de publicité et de communication ; car là où Lutz est discret et dédié à sa tâche, Guderian est extraverti et motivé par son ambition. Le Prussien devient donc l'un des bras droits de Lutz. Un parmi d'autres, ce dernier s'entourant d'officiers imaginatifs et « acquis à la cause », comme Hermann Hoth, Werner Kempf, Walter Nehring, Wilhelm von Thoma, etc. Des hommes qui occuperont des postes essentiels au sein de la *Panzerwaffe* durant la guerre. Les efforts de l'*Inspektion der Kraftfahrtruppen* pour faire prévaloir ses vues coïncident avec le début du réarmement de l'Allemagne, qui n'hésite plus à dissimuler ses travaux sur les blindés au reste du monde. C'est dans ce contexte que Guderian, qui est maintenant *Oberstleutnant*, demande l'élaboration d'un char d'instruction ayant un coût de production peu élevé ; une requête qui débouchera sur la mise au point du *Panzer I*. Là encore, le Prussien ne fera que relayer l'avis unanime des experts. Peu à peu, les efforts des partisans du char portent leurs fruits, et ce n'est pas fini.

NOUVELLE DONNE

L'accession au pouvoir d'Adolf Hitler le 30 janvier 1933 va en effet donner une impulsion décisive au réarmement allemand, ainsi qu'à la motorisation des troupes – sans oublier la carrière de Guderian. Le *Reichskanzler* ne cache pas son attrait pour les sports mécaniques, domaine dans lequel les Allemands se doivent de briller, que ce soit à l'occasion des grands prix ou sur les champs de bataille ; c'est une question de fierté nationale.

◀ et▲ La nouvelle *Wehrmacht* hérite d'un encadrement motivé et d'excellente qualité, formé au sein de la *Reichswehr*. En revanche, sur le plan des matériels, beaucoup reste à faire, le général von Seeckt ayant été bridé par les clauses de Versailles. En 1935, le parc motorisé est très restreint et les armes collectives d'infanterie datent de la guerre précédente. Archives Caraktère et Nara.

Sans oublier les opportunités offertes sur le plan de la propagande par les victoires des pilotes allemands installés au volant des puissantes cylindrées conçues par Mercedes-Benz ou Auto-Union.

Pour encadrer les sports mécaniques, promouvoir l'automobile et veiller à son « aryanisation » (*sic*), les nouveaux maîtres du pays ont créé le *Nationalsozialistische Kraftfahrkorps* (NSKK), le « Corps de transport nazi », une branche des SA.

Guderian comprend immédiatement que ce nouvel organisme tentaculaire pourrait lui être d'une utilité majeure, en lui donnant accès aux hiérarques nazis – voire au *Führer* lui-même. Le *Korpsführer* du NSKK est un nommé Adolf Hühnlein. Guderian va chercher à s'en faire un ami, en se lançant dans une série de manœuvres habiles que n'aurait pas renié un courtisan roué de Versailles. Si le Prussien est un homme éduqué et sophistiqué, le moins que l'on puisse dire, c'est qu'Hühnlein représente tout l'inverse. L'un de ses contemporains le décrit comme un personnage « méchant, très irritable, caustique, sans humour, et qui beuglait sur ses subalternes. Extrêmement égocentrique, il se prenait pour un demi-dieu. Il est vrai qu'il en avait le pouvoir dans l'Allemagne nazifiée. Il ne comprenait rien à la mécanique ou à l'industrie automobile – même s'il aimait la course – mais il appréciait les avantages que lui apportait sa position. Il apparaissait à tous les événements, faisant montre de ses prérogatives de chefaillon nazi. » Ne brillant ni par son intelligence, ni par sa culture, Hühnlein est une brute épaisse portée sur la bouteille, qui doit sa réussite à sa proximité avec Hitler, dont il fut un *alter Kämpfer*. Reste que même si Hühnlein est bête et méchant, il règne sur des centaines d'auto-écoles (interdites aux Juifs et aux femmes) qui feront passer leur permis de conduire à 180 000 jeunes Allemands entre 1931 et 1939 ; autant de futurs soldats capables de piloter des engins à moteur, dont pourquoi pas un jour des *Panzer* ! Guderian décide donc « d'investir » sur l'avenir et se lance dans une relation amicale avec Hühnlein ; et ça marche, puisqu'à compter de 1933 notre homme est régulièrement invité par son nouvel ami aux meetings du Parti, où il rencontre le gratin de la « nouvelle aristocratie » nazie. Le carnet d'adresses de Guderian se remplit. Il en fera bon usage.

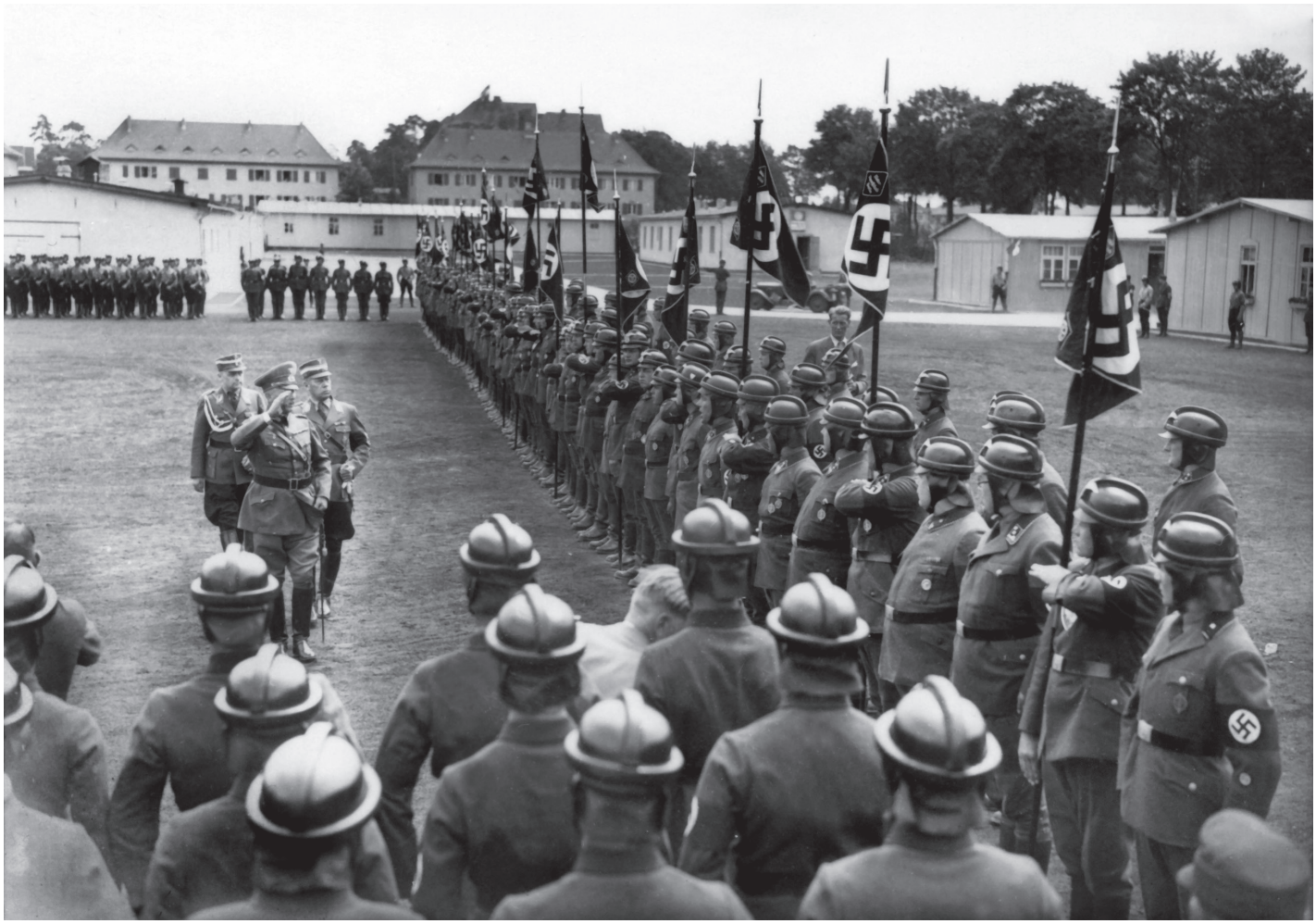
Pareillement, il entretient d'excellents rapports avec « Sepp » Dietrich, au titre de son statut de vétéran des chars de la Grande Guerre et des *Freikorps* ; le fait qu'il soit un proche d'Hitler doublé d'un officier influent de la SS est évidemment un « bonus » qui n'est pas fait pour déplaire au Prussien.

Comme nombre d'officiers « traditionnalistes », Guderian n'adhère pas *stricto sensu* au nazisme. Il éprouve néanmoins un grand intérêt pour le nouveau chancelier du *Reich*, partageant une grande partie de ses idées, notamment sa politique militariste, sa haine du bolchévisme et son mépris des Russes, des Polonais et des Slaves de manière générale. Cette proximité idéologique est encouragée par la femme de Guderian, qui voit la prise du pouvoir d'Hitler comme une bénédiction pour l'Allemagne, comme pour son mari. Elle est aussi renforcée par le fait que nombre d'anciens camarades de Guderian, ayant servi dans les *Freikorps*, gravitent dans la nébuleuse nationale-socialiste, en tant que cadres des SA.

Guderian est donc favorable à un gouvernement autoritaire, menant une politique ayant pour but de rendre à l'Allemagne sa grandeur ; sans oublier la reconquête des terres qui ont été arrachées au pays en 1918 ; un sujet important pour notre homme, dont la famille a vu

◤ Les courses et les rallyes organisés par le NSKK sont l'occasion pour les SA et les SS de faire « rayonner » leur propagande. US Nara

◀ Le *Korpsführer* du NSKK, Adolf Hühnlein (à gauche) : une brute épaisse qui rendra bien des services à Guderian. US Nara



▲ Passage en revue d'un détachement du NSKK par le général Werner von Fritsch, *Oberkommando des Heeres*, et Adolf Hühnlein. L'armée utilise les paramilitaires pour former ses pilotes et mécaniciens. US Nara

ses domaines être confisqués par le nouvel État polonais. Finalement et à bien des égards, « Schneller Heinz » a tout intérêt à ce qu'Hitler réussisse son projet. Alors, il va le soutenir, sans toutefois rejoindre le Parti. Une ambiguïté que le Prussien entretiendra longtemps, et qui lui vaudra l'estampille « d'officier nazi » au sein de l'Armée, à l'instar de quelques autres, comme Erwin Rommel, qui bénéficiera lui aussi des largesses du *Führer*.

Rien dans ses papiers ne laisse supposer qu'Heinz Guderian entretenait une haine des Juifs. Mais rien ne montre non plus qu'il a condamné – ne serait-ce qu'en privé – ou qu'il s'est opposé à la politique raciale d'Hitler avant la guerre. Une fois celle-ci déclenchée, dès l'affaire de Pologne, il obéira avec zèle à des ordres qui le rendront complice de crimes de guerre, comme ce fut déjà le cas dans le *Baltikum* en 1919. Nous y viendrons en détail dans la seconde partie de notre étude.

L'ASCENSION

Au printemps 1934, le *Kommando der Kraftfahrtruppen*, le commandement des troupes motorisées, est créé. Il est confié à Oswald Lutz, qui a été nommé *Generalmajor*. Ce dernier attribue le poste de chef d'état-major à Guderian, qui a été élevé au rang d'*Oberst* le 1er octobre 1933. Le 15 avril 1934, le nouvellement promu présente à Hitler quinze *Panzer I*, qui réalisent ensuite une manœuvre de 30 minutes à l'échelon de la compagnie. À l'issue de la démonstration, le *Reichskanzler* s'exclame : « C'est ce dont j'ai besoin. » Dans ses mémoires, Guderian présente cet événement comme l'acte de naissance des *Schnelle Truppen*, suggérant par là-même au lecteur avoir été capable de convaincre Hitler du bienfondé de « sa » doctrine. Problème : à cette époque, Berlin a déjà donné son *imprimatur* pour lancer la production en série des *Panzer I* et étudier d'autres modèles, ce qui montre que l'idée de se doter d'une force blindée est déjà largement acquise.

En 1935, durant l'été, des manœuvres blindées sont effectuées sur le terrain d'exercice de Münsterlager, qui impressionnent fortement le *Generaloberst* von Blomberg, ministre de la Guerre et chef de la *Wehrmacht*, ainsi que le *Generaloberst* von Fritsch, chef de la *Heer*. Le 27 septembre 1935, le *Kommando der Kraftfahrtruppen* devient *Kommando der Panzertruppen* (Commandement des troupes blindées).

▼Les *Panzertruppen* viennent de naître, et Guderian est leur chef. US Nara

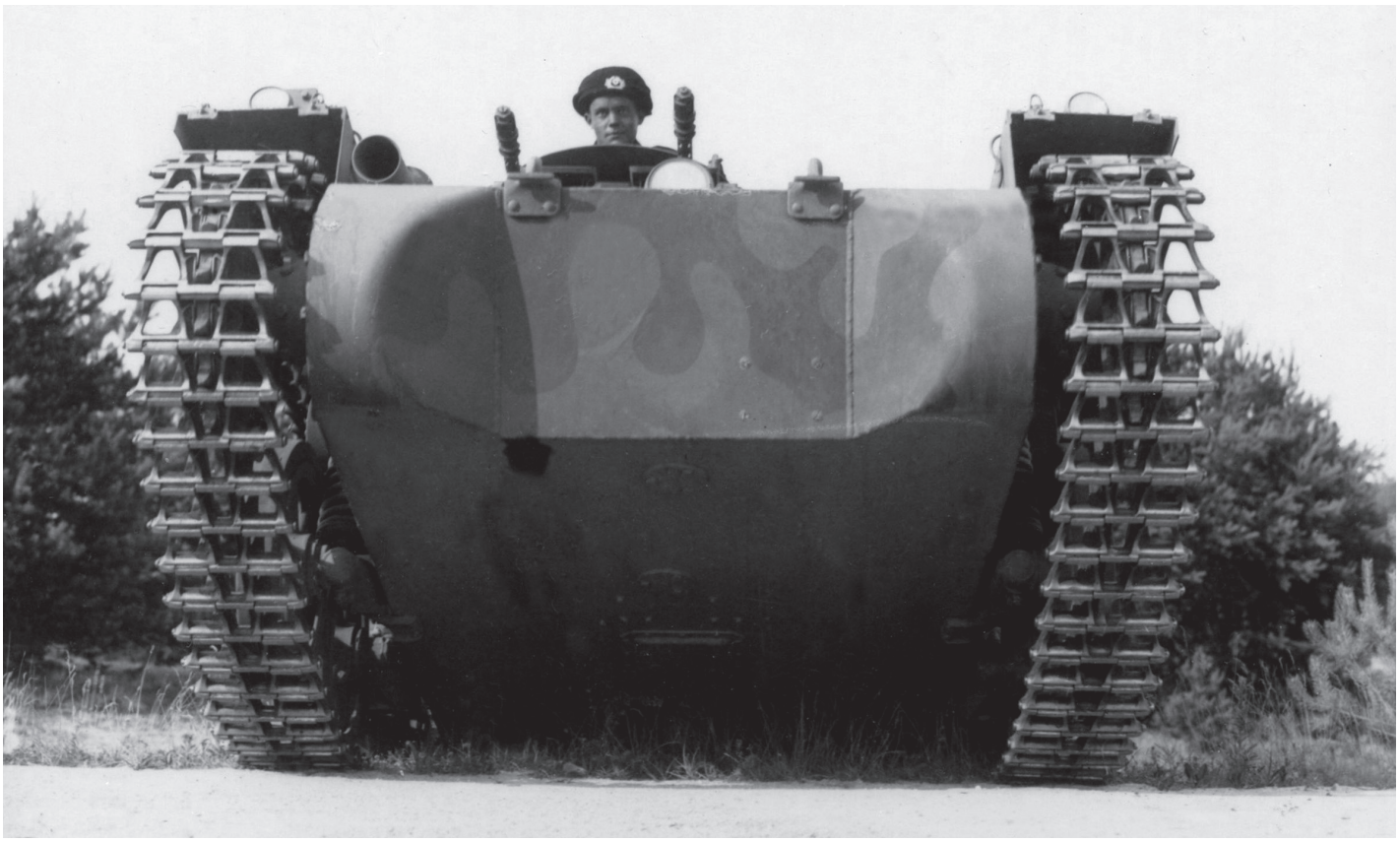
▲ Des Panzer I modifiés en guise de véhicules école et des instructeurs issus de la NSKK permettent à la *Wehrmacht* de disposer rapidement des équipages nécessaires à la formation de trois divisions blindées. US Nara

Guderian conserve son poste de chef d'état-major. Le 15 octobre, Hitler ayant autorisé la levée de trois divisions cuirassées [11], l'officier prend le commandement de la *2. Panzer* basée à Würzburg.

Le 1er août 1936, il accède au rang de *Generalmajor*. À la demande d'Oswald Lutz qui veut promouvoir ses thèses, Guderian résume « sa » pensée (et celles des autres) dans un livre intitulé « *Achtung Panzer !* », qui fera sensation en Allemagne (avec l'aide des officines d'édition nazies qui en produiront deux éditions), mais qui passe inaperçu dans le reste de l'Europe, à quelques exceptions près. Manuel de l'emploi de l'Arme blindée, n'ayant rien d'original au regard des travaux de Lutz, Volckheim, von Vollard-Bockelberg, von Eimannsberger et consorts, le nouveau général y montre que le char est l'élément permettant d'obtenir la rupture du front ennemi, à la condition qu'il soit employé de façon massive. C'est la raison pour laquelle il prône son utilisation en grandes unités exclusivement, non parsemés en appui de l'infanterie. Une fois la percée obtenue avec l'aide des bombardiers de la *Luftwaffe*, les *Panzer* doivent ouvrir la voie à l'infanterie motorisée [12], transportée par des engins tout-terrain et chargée de l'exploitation. La rapidité d'exécution et la violence de ces opérations doivent garantir les chances de succès. Pour pouvoir opérer en pointe, la *Panzer-Division* doit évoluer de manière autonome, sans avoir à dépendre des grandes unités qui la chapeautent, raison pour laquelle elle doit comprendre sa propre artillerie, sa propre défense anti-aérienne, son génie, ses ateliers, son train de ravitaillement et ses transmissions.

Grâce à son travail d'autopromotion et ses relations bien placées, l'ascension du Prussien se poursuit, puisqu'il est promu *Generalleutnant* en février 1938. Tandis que des chars et des volontaires des *I.* et *II./Panzer-Regiment 8* sont envoyés en Espagne, où la guerre civile fait rage, sous le commandement de l'*Oberstleutnant* von Thoma, les revendications territoriales formulées par Hitler donnent l'occasion à notre homme de tester sur le terrain le bien-fondé de ses théories. Placé à la tête d'un groupement comprenant la *2. Panzer-Division* et le *SS-Regiment* « Leibstandarte SS Adolf Hitler » commandé par son ami « Sepp » Dietrich, il participe à l'*Anschluss*, l'annexion de l'Autriche, le 12 mars 1938. Peu avant midi, ses troupes atteignent Linz, où Hitler les rejoint dans la soirée, avant d'entrer dans Vienne vers minuit, sous les acclamations de la foule. C'est Guderian qui a suggéré à son *Führer*, par l'entremise de Dietrich, que les véhicules et les blindés allemands entrant en Autriche soient accueillis par des populations à qui on distribuerait des drapeaux à croix gammée, afin de renforcer l'idée d'un même peuple et d'une nation unique. Hitler a accepté et récompensé son général en l'invitant à ses côtés, à Vienne, au balcon depuis lequel il a célébré son triomphe. Guderian venait de faire son entrée dans le cercle rapproché du *Führer*, celui des collaborateurs les plus zélés, et il allait s'efforcer de ne plus jamais le quitter.

▼ Les artifices comme la contre-plongée n'y feront rien : le *Panzer I* n'a rien d'impressionnant ! Il n'empêche, il restera en première ligne jusqu'en 1942, faute pour les Allemands de disposer de suffisamment de chars. US Nara



En 1938, Hitler reviendra assister à des manœuvres organisées par Guderian, tandis que celui-ci voit son investissement personnel payer, étant désormais invité à des dîners donnés par Hitler, ou à venir assister à des opéras avec le maître du *Reich*. Autant de privilèges rares.

Reste que si cette opération autrichienne de 48 heures, à prendre comme un entraînement grandeur nature, se solde par un succès pour la carrière de Guderian, en revanche, elle met en évidence le manque de fiabilité des *Panzer* et les carences de la logistique allemande. Après avoir supervisé l'intégration des unités motorisées de la *Schnelle-Division* autrichienne au sein de la *Heer*, Guderian s'attache à résoudre les déficiences constatées lors de la *Blumenkrieg*, la « guerre des fleurs », surnom donné à l'*Anschluss* par les Allemands du fait des bouquets lancés par les Autrichiens sur leurs véhicules (encore une idée de Guderian ?). Les leçons sont retenues et les enseignements tirés : désormais, les *Panzer-Divisionen* emporteront des réserves pour trois à cinq jours de nourriture, d'essence et de munitions. En outre, davantage de moyens seront attribués aux ateliers divisionnaires de maintenance afin de pallier au plus vite les problèmes mécaniques des *Panzer*.

Durant l'annexion des Sudètes, en octobre 1938, Guderian commande le *XVI. Armee-Korps (mot.)*, fort de la *1. Panzer-Division* et de deux divisions d'infanterie motorisées ; en revanche, l'organisation de ce premier corps d'armée mécanisé allemand a été confié à Walther von Brauchitsch, Guderian n'ayant pas eu voix au chapitre. Détail d'importance : Si « Schneller Heinz » commande ce fleuron et fer de lance de la *Wehrmacht*, c'est par la volonté d'Hitler, ce qui confirme qu'il est devenu un homme de confiance pour le *Führer*, y compris sur le plan politique. Il est vrai que le premier a totalement embrassé la conception très agressive de la politique étrangère du second.

Le 24 novembre 1938, le lendemain de sa promotion au rang de *General der Panzertruppen*, le Prussien est nommé commandant en chef des *Schnelle Truppen*, organisme sous l'autorité duquel sont placées toutes les unités de *Panzer* et les formations motorisées de la *Heer*. En 1939, Guderian voyage en Europe, se rendant en France puis en Grande-Bretagne, pays qu'il affectionne particulièrement. Il perçoit que les démocraties occidentales ne laisseront plus Hitler poursuivre sa stratégie de « grignotage ». S'en ouvre-t-il à son *Führer* ? Difficile à dire. En tous les cas, il est opposé au déclenchement de la guerre, en 1939, pas pour la tragédie qu'elle représente, mais parce que la *Wehrmacht* et les *Schnelle Truppen* ne lui semblent pas encore prêtes à déferler victorieusement sur l'Europe. Il n'a pas d'états d'âme, continuant par exemple à ne faire aucun cas du sort des Juifs et des opposants politiques qui sont traqués dans les rues allemandes puis jetés derrière les barbelés des camps de concentration.

Et voici que se profile l'invasion de la Pologne, où il va mettre en pratique son approche doctrinale, avec un succès relatif, ce que nous verrons dans la suite de cette étude à paraître dans le prochain numéro de Batailles & Blindés. ■

▲ Les trois photos :
L'*Anschluss* est l'occasion pour Guderian d'intégrer le cercle des « invités du *Führer* ». Une consécration pour le Prussien ! DR

[11] Le *Reich*, qui n'aligne à ce moment que 29 divisions mal équipées, affecte donc de nombreuses ressources à trois grandes unités expérimentales, ce qui montre que la mécanisation est décidée au plus haut niveau, par Hitler lui-même, sur lequel Guderian n'a que peu d'influence.

[12] Paradoxalement, dans une Allemagne aux capacités industrielles limitées, Guderian va batailler ferme pour réduire les affectations de camions à l'infanterie et à l'artillerie, dans le but d'en obtenir un maximum pour les unités cuirassées.

LE DERNIER BAROUD

Un Jagdpanther de la « 654 » après les combats dans un champ. Le blindé semble avoir été touché sur ses flancs, véritable point faible, par plusieurs projectiles qui ont pénétré et mis le feu, au vu des marques d'incendie sur les côtés. ©ECPA-D/ TERRE 10057-G1/Photographe inconnu.

LA *SCHWERE PANZERJÄGER-ABTEILUNG 654*

DANS LA POCHE DE COLMAR

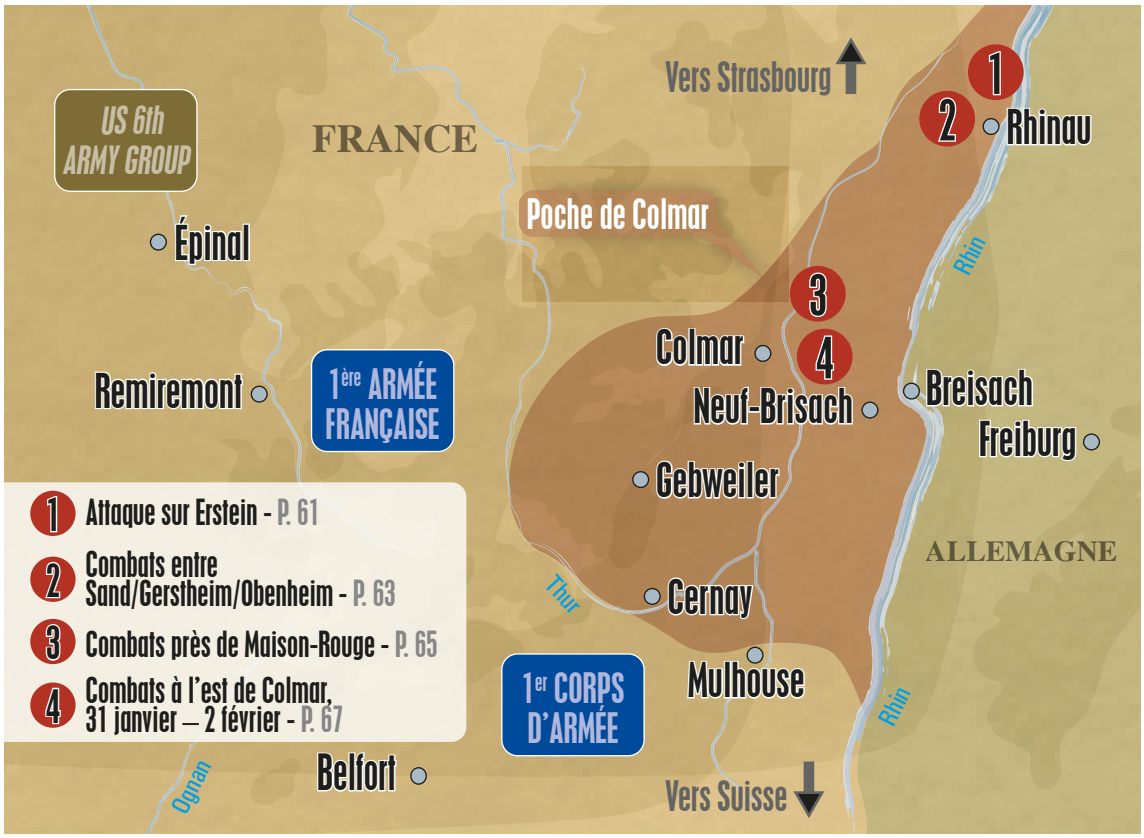
Fin novembre 1944, alors que l'Hiver s'abat sur la France, les Alliés enfoncent le front allemand dans les Vosges et au sud de l'Alsace. La ville de Strasbourg est libérée le 23 novembre, enfermant les Allemands dos au Rhin, dans une poche entre Mulhouse, au Sud, et Colmar au Nord. Parmi les unités encerclées se trouve la *schwere Panzerjäger-Abteilung 654*, notamment équipée de Jagdpanther.

Par Loïc Becker

Sauf mention contraire, toutes photos US Nara // Profils couleurs © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2018

[1] L'Alsace et la Moselle sont, dès 1940, des territoires intégrés dans le *Reich* pour des raisons historiques et culturelles.

POCHE DE COLMAR, 20 JANVIER 1945



L'Hiver est particulièrement rigoureux en janvier 1945, où il y a presque 30 jours de gel en Alsace, accompagnés de chutes de neige abondantes. Ces conditions météorologiques gêneront grandement l'avancée alliée, avec de nombreux cas d'armes gelées, mais permettront aux troupes allemandes de ne pas subir beaucoup d'attaques de « Jabos ». Collection Amicale des Anciens de la Cie de Chars

La 2e DB, entrée dans Strasbourg quelques mois plus tôt, « ferme » la poche de Colmar au Nord et fait face à plusieurs attaques durant les opérations « Nordwind » et « Sonnenwende » ; elles seront toutes repoussées par les troupes de Leclerc, soutenues efficacement par l'aviation Alliée. Collection Amicale des Anciens de la Cie de Chars

Avec la 2e Division Blindée française au Nord qui a libéré Strasbourg et la 1e Armée française à Mulhouse (sans oublier le *U.S. 6th Army Group* du *Lieutenant General* Devers à l'ouest), les troupes allemandes n'occupent qu'une position précaire dans la poche de Colmar, d'une longueur de 65 kilomètres et d'une profondeur de 50. Le *Reichsführer-SS* Heinrich Himmler met lui-même un point d'honneur à ce que cette position tienne bon car elle représente, à ses yeux, le premier territoire du *Reich* à être envahi par les Alliés [1]. Il faut dire que la situation n'est pas en faveur des Allemands : le ravitaillement manque et les températures baissent dangereusement en cet hiver 1944-45.

LA « 654 » AU FRONT

La *schwere Panzerjäger-Abteilung 654*, alors présente dans la poche de Colmar, est une unité dédiée à la lutte antichar. Elle est d'abord équipée des chasseurs de chars Ferdinand, engagés à Orel en 1943, mais ce n'est que dans la première moitié de l'année 1944 que les nouveaux Jagdpanther lui sont assignés. Construit sur châssis de Panther, ce chasseur de char possède un blindage incliné pour optimiser les chances de ricochet ; de plus, son canon PaK 43 de *8,8 cm* est une arme avec un fort coefficient de pénétration. Engagée en Normandie après le 6 juin, l'unité est prise dans la tourmente. Bien qu'efficaces, les Jagdpanther sont extrêmement vulnérables aux tirs sur les flancs et ne peuvent pas exprimer leur potentiel dans la bataille des haies, où les distances d'engagement n'excèdent que rarement 200 mètres – laissant l'occasion à des soldats américains armés de lance-roquettes antichar de détruire le blindé. Cependant, la plaine alsacienne près de Colmar est totalement différente du bocage normand et permet à ces lourds véhicules de se positionner en embuscade.

▲ Les habitants de Colmar saluent les libérateurs de la 5e DB à la fin des opérations de réduction de la poche. Cependant, de nombreux points de résistance devront encore être nettoyés dans la ville et aux alentours à la mi-février.

Bousculée dans la région de Mulhouse au début de l'hiver 1944, l'unité se retrouve elle aussi encerclée dans la poche de Colmar où elle est répartie. Les chasseurs de chars montrent alors toute leur utilité, comme l'écrit le commandant de l'unité, le *Major* Noak, le 11 décembre 1944 : depuis le 20 novembre, les Jagdpanther revendiquent la destruction de 65 chars alliés pour la perte d'une vingtaine de véhicules, majoritairement détruits lors de contre-attaques. Enfin, la fragilité des mécaniques du blindé n'est pas à sous-estimer : la plupart des Jagdpanther sont perdus alors qu'ils tombent en panne lors d'une contre-attaque, le plus souvent infructueuse. L'infanterie allemande se repliant ne permet pas la réparation du blindé, qui est alors saboté par son équipage.

DANS LA NEIGE ALSACIENNE

Au 1er janvier 1945, la *schwere Panzerjäger-Abteilung 654* a ses quartiers à Wettolsheim, et la « tête de pont de Haute Alsace », comme l'appellent les Allemands, est prise sous la neige. Les hommes profitent d'un repos bien mérité, les Alliés se concentrant sur les Ardennes où font rage les combats. Tous les Jagdpanther sont répartis en trois *Kampfgruppen* :

- Le *Kampfgruppe* Schnepf : 11 Jagdpanther, en réserve au nord-ouest de Colmar.
- Le *Kampfgruppe* Heyn : 8 Jagdpanther, en réserve à l'est de Wintzenheim.
- Le *Kampfgruppe* Blasius : 10 Jagdpanther, en réserve à Pfaffenheim.

De plus, deux *Kampfgruppen* (Komorek et Koob) de chasseurs de chars Nashorn totalisant 17 engins sont attachés à l'unité. Ainsi, sur les 35 Jagdpanther dont dispose la *schwere Panzerjäger-Abteilung 654*, seuls 29 sont opérationnels ; 6 sont en réparation, et la moitié peut être utilisable dans de faibles délais. L'accalmie ne dure pas : dans la nuit du 2 au 3 janvier, le front s'agite au nord de Colmar, à Rosenkranz. Les Nashorn du *Kampfgruppe* Komorek sont appelés en renfort et tirent sur les hommes de la *28th Infantry Division* américaine tentant de percer les lignes allemandes. Cette action isolée est néanmoins la seule troublant la quiétude de ce début d'année 1945, et à part des tirs d'artillerie quotidiens, aucune offensive n'est tentée des deux côtés. Les Allemands en profitent pour recevoir des renforts : parmi ces derniers, neuf Jagdpanther sortis d'usine qui sont intégrés à la *schwere Panzerjäger-Abteilung 654* les 4 et 5 janvier.

L'OPÉRATION « SONNENWENDE »

Alors que l'opération « Nordwind » s'embourbe au nord de l'Alsace, une nouvelle offensive du nom de « Sonnenwende [2] » (« solstice ») est conçue pour reprendre Strasbourg aux Français. Cette dernière se divise en deux temps : les *21. Panzer-Division* et *25. Panzer-Grenadier-Division* doivent attaquer de Wissembourg vers Strasbourg, au sud, et les troupes de la poche de Colmar ont pour ordre de pousser vers la capitale alsacienne. L'attaque est prévue pour le 7 janvier : la veille, les *Kampfgruppen* Schnepf et Heyn se sont repositionnés à Wittisheim, à l'extrémité

[2] À ne pas confondre avec l'opération du même nom menée par le *Heeresgruppe* « Weichsel » sur le front de l'Est le 15 février 1945.

[3] Le village est situé à l'angle de la jonction entre le canal de l'Ill et celui du Rhône-Rhin.

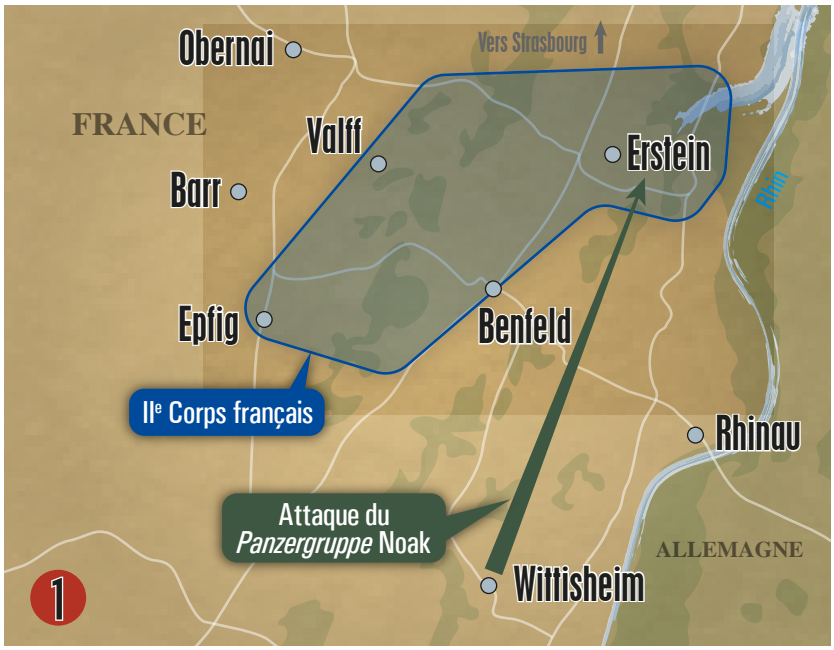
nord de la poche. Ces deux formations, totalisant 20 Jagdpanther, ont pour ordre de se porter vers le village de Krafft, non loin d'Erstein, où le Rhin, l'Ill et le canal Rhin-Rhône forment des obstacles possédés par les Alliés. Cependant, les Jagpanther seuls ne peuvent pas remplir ce rôle ; deux éléments de la *Panzer-Brigade 106* « Feldherrnhalle » se joignent à l'attaque. Assez hétéroclites, les unités permettent pourtant de former un groupe d'attaque comblant les faiblesses des Jagdpanther : trois Panther, un Panzer IV, mais surtout une compagnie de *Grenadiere* appuyés par des mortiers.

Le 7 janvier au petit matin, le *Panzergruppe* Noak s'élance de Wittisheim avec ses soutiens de la « Feldherrnhalle » vers Erstein et sa sucrerie au bord du canal Rhône-Rhin. La *198. Infanterie-Division* qui occupe ce secteur fournit le gros des troupes. C'est le *Grenadier-Regiment 308* de cette division qui bouscule les défenses du 2e Corps d'Armée du général de Monsabert, plus particulièrement la 1re division française libre, ouvrant la voie aux blindés. Le *Panzergruppe* Noak fonce alors vers Bindernheim et atteint son objectif, le village de Krafft [3], à quelques kilomètres à l'est d'Erstein. Cependant, les Français jouent la carte de la prudence et se replient vers le nord en attendant les blindés. À 13h, les Jagdpanther franchissent le canal et forment une tête de pont au sud de Krafft. Un canon anti-aérien et six camions français sont détruits ; treize hommes sont faits prisonniers.

La sécurisation du sud du village et la reprise des communications dure jusqu'à 16h, quand le *Panzergruppe* Noak reprend son avancée. L'objectif est de se porter au nord, afin d'approcher Strasbourg. Mais les Allemands, mis en confiance par la faible résistance des Français, avancent sans grande précaution. Les troupes de la 1re division française libre n'étaient en réalité que des « sonnettes », dont l'ordre était justement de se replier aux premiers coups de feu… Alors que les blindés allemands traversent la bourgade dans un fort bruit de chenilles, c'est l'enfer qui s'abat sur eux : le nord de Krafft est couvert par de nombreux canons antichars français, et l'artillerie a depuis longtemps repéré le secteur. Les Jagdpanther sont tombés dans un piège ! Un fauve est instantanément touché par l'artillerie et s'embrase ; un autre est endommagé par un projectile antichar. L'infanterie est prise sous des tirs en enfilade de mitrailleuses et ne peut avancer. Les Jagdpanther parviennent à museler un canon français et plusieurs armes automatiques, mais l'attaque est définitivement enrayée. Le *Major* Noak donne alors l'ordre à ses troupes – qui ont reçu des renforts, notamment deux bataillons du *Grenadier-Regiment 308* – de défendre la zone Erstein – Krafft coûte que coûte, mais les Français ne tentent rien à part des reconnaissances.

Le 8 janvier, le *Panzergruppe* Noak reçoit l'ordre de se déplacer plus au sud et de nettoyer la route allant d'Obenheim à Sand. Cette dernière a été franchie très vite par les Allemands la veille et regorge encore de points fortifiés isolés tenus par les Français.

ATTAQUE SUR ERSTEIN



Dans un petit village aux alentours de Colmar, un half-track tractant une pièce antichar se dirige vers la ligne de front. Les bâtiments ont déjà souffert des combats, et l'équipage du véhicule a même jugé bon de mettre des chaînes sur les chenilles afin d'améliorer encore plus son adhérence.

▶ Deux M10 *Tank Destroyer* de la 1ère Armée Française progressent sur la route de Gambsheim, début février 1945. La neige commence à fondre, rendant encore plus compliqué le déplacement des blindés. La campagne alsacienne est constellée de villages détruits, la plupart du temps suite à leur transformation par les Allemands en éphémères points de résistance devant être réduits à l'aide de l'artillerie.

Cependant, Noak se rend compte que ses Jagdpanther ne vont pas pouvoir mener cette mission à bien : il leur reste seulement assez de carburant pour faire 10 kilomètres et ils seraient à la merci de l'artillerie française omniprésente. C'est le *Kampfgruppe* Bennwitz, composé de deux Panthers, trois *Sd.Kfz. 251*, un Panzer IV et un Panzer III qui va alors s'en charger ; on lui adjoint à 13h trois nouveaux semi-chenillés et une compagnie de *Grenadiere*. Après avoir neutralisé quelques nids de résistance français, il est rattaché au *Kampfgruppe* von Brunn, de la *198. Infanterie-Division*. Au même moment, le sud de Krafft est « sondé » par des patrouilles alliées, faisant craindre à Noak un encerclement.

LE REDÉPLOIEMENT

Le 9 janvier, devant la précarité de la situation au sud de Krafft, les défenses du village sont allégées. Ainsi, 8 Jagdpanther (*Kampfgruppe* Schnepf) et trois compagnies de la *Panzer-Brigade* « Feldherrnhalle » sont envoyées au sud, à Obenheim, afin de récupérer du carburant pour leurs véhicules. C'est le village de Sand, à l'ouest de l'Ill, qui est maintenant la cible du *Panzergruppe* Noak : alors que la *198. Infanterie-Division* s'élance vers les positions françaises depuis les lisières d'Obenheim, le *Kampfgruppe* Schnepf appuie de ses tirs la progression de l'infanterie. Positionnés derrière des bâtiments, les chasseurs de chars font mouche à plusieurs reprises, notamment en délogeant les blindés français camouflés dans les bois à 500 mètres de Sand. La victoire est de courte durée : au milieu de l'après-midi, une furieuse contre-attaque française bloque toute velléité allemande. Seule l'intervention des Jagdpanther sauve la situation : un blindé est détruit et trois autres sont endommagés. Au même moment, les Français ont réoccupé le village de Gerstheim, situé entre Krafft et Obenheim. Le *Kampfgruppe* Heyn, avec 6 Jagdpanther, est envoyé à l'attaque du village en accompagnement du *I./Grenadier-Regiment 308*. Les Français de la 1e DFL résistent d'abord et clouent au sol les *Grenadiere* grâce à leurs mitrailleuses, mais les blindés du *Kampfgruppe* Heyn parviennent à détruire

▲ Des fantassins et un Sherman M4A3(76) de la *75th Infantry Division* traversent le village de Riedwihr, à quelques kilomètres de Jebsheim, le 31 janvier 1945. Le camouflage, appliqué sommairement à grands coups de pinceaux, contraste avec celui d'autres blindés entièrement blancs. Ce sont ces hommes qui vont se jeter dans la bataille pour Jebsheim.

▲▲ En plus des blessures par balles, les hommes sont exposés aux engelures et autres affections apportées par le froid. Ici, des infirmiers français (peut-être de la 2e DB) chargent un blessé dans une ambulance Dodge WC54. Le soldat de gauche porte un casque des troupes motorisées modèle 1935, dont la dotation était encore courante dans les Forces Françaises Libres.

◀ Malgré le manque de carburant, les blindés allemands combattront jusqu'au bout dans la poche de Colmar. Les rares chars Panther encore en état de marche seront d'excellents soutiens, aussi bien tactiques que psychologiques, pour des soldats allemands épuisés et démoralisés.

chaque position avec des obus explosifs. Ce n'est qu'à la tombée de la nuit le 9 janvier que le village est pris, les Allemands capturant 54 hommes et quatre véhicules, puis se plaçant en position défensive vers le sud.

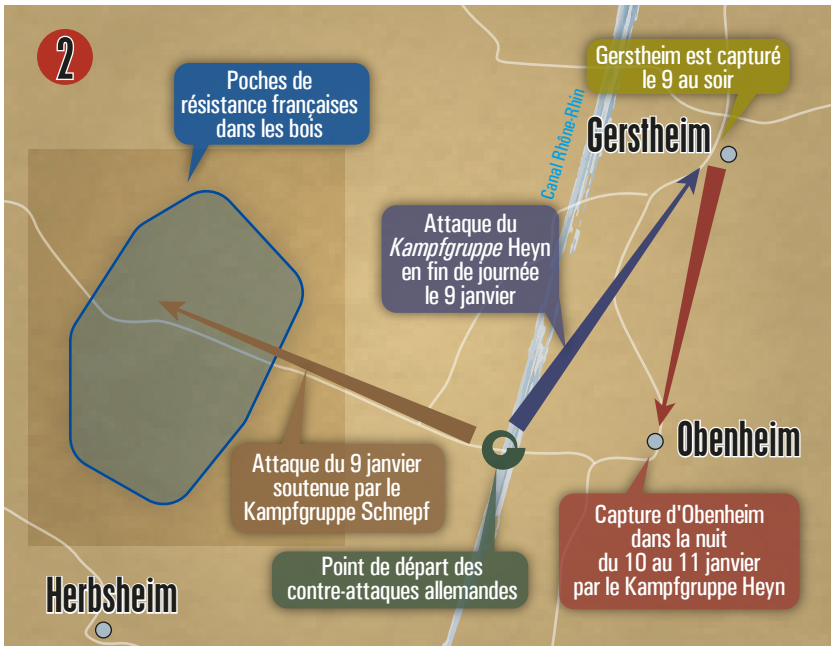
La route entre Sand et Obenheim est bordée de chaque côté par des bois, dans lesquels les Français se sont infiltrés à la faveur de la nuit. Les Jagdpanther ont pour mission de soutenir l'infanterie qui va nettoyer ces bois le 10 janvier… sauf que cette dernière n'est pas assez nombreuse. Avec un faible soutien d'artillerie, les blindés vont alors attaquer les positions françaises encore légères et parvenir à les nettoyer, permettant à l'infanterie allemande d'occuper les bois, et donc de sécuriser la route vers Sand. De plus, cela permet aux troupes allemandes d'encercler les Français dans Herbsheim et Rossfeld, deux localités au sud de la route. Les Allemands jouent à un jeu dangereux : aucune des deux extrémités de la route Obenheim – Sand n'est entre leurs mains… c'est pourquoi le *Kampfgruppe* Heyn, toujours accompagné du *I./Grenadier-Regiment 308*, part de Gerstheim au milieu de l'après-midi pour attaquer la lisière nord d'Obenheim. La capture de cette localité est essentielle car elle se situe à quelques kilomètres du Rhin. Malgré un gros barrage d'artillerie, les Français résistent, ayant fait du village une place forte, notamment en déployant des canons antichars et des mitrailleuses. Obenheim n'est pris que dans la nuit, et les Allemands capturent 700 hommes, 8 canons antichars et une quarantaine de véhicules.

Même si la direction vers le Rhin est sécurisée, la *schwere Panzerjäger Abteilung 654* est en deuil : le *Leutnant* Heyn, commandant le *Kampfgruppe* du même nom, est tombé à l'entrée d'Obenheim [4]. Il est remplacé par le *Leutnant* Schmidt.

Jusqu'au 13 janvier, les Jagdpanther jouent le rôle de « pompiers » du front. Devant le manque de mordant de l'infanterie allemande et de matériel, les blindés tirent davantage d'obus explosifs que d'obus antichar ! Les combats continuent vers Sand et les Jagdpanther sont chargés de défendre les conquêtes territoriales. Mais l'opération « Sonnenwende » en Alsace est terminée : malgré de faibles moyens, les troupes allemandes encerclées ont pu se donner un peu d'air en agrandissant la poche de 15 kilomètres et en capturant une dizaine de villages. En réalité, les gains sont faibles et n'ont pas permis d'ébranler les défenses françaises, qui se sont repliées la plupart du temps avant le choc principal.

[4] Le 13 janvier arrivera au *Kampfgruppe* Schmidt un message du quartier général accordant au Leutnant Heyn la *Deutsches Kreuz im Gold*, trois jours après son décès.

COMBATS ENTRE SAND – GERSTHEIM – OBENHEIM



▲ Un Jagdpanther de la *schwere Panzerjäger-Abteilung 654* détruit au bord d'une route est inspecté par des soldats américains. Là aussi, les impacts sur le flanc sont nombreux et ont sûrement mené à sa destruction. Sans tourelle, le Jagdpanther est totalement dépendant de ses ailiers : s'il se fait contourner, il n'a aucune chance de survivre.

Jagdpanther
1. Kompanie
schwere Panzerjäger-Abteilung 654
31 janvier 1945, poche de Colmar

▲ La carcasse d'un chasseur de chars *Sd.Kfz.164* Nashorn détruite lors des combats dans la poche de Colmar. Ce blindé est encore plus vulnérable que le Jagdpanther : il n'aligne que 10 mm de blindage sur ses flancs, ce qui est grandement insuffisant pour espérer survivre à un impact d'obus, même de petit calibre.

DU REPOS AVANT LE CHOC FINAL

Suite aux durs combats auxquels ils ont été exposés, les hommes de la *schwere Panzerjäger Abteilung 654* reçoivent l'ordre le 16 janvier de traverser le Rhin [5] et de se porter vers Waldkirch, au nord-est de Fribourg-en-Brisgau. Les Jagdpanther sont révisés et les hommes se reposent jusqu'au 20 janvier, date à laquelle ils sont redéployés au sud de la poche, à Rouffach. Les Jagdpanther sont disposés non loin du quartier général de la *19. Armee*, commandée par le *General der Infanterie* Hermann Foetsch. C'est maintenant le nord de Colmar qui est menacé par les forces franco-américaines, qui sont passées à l'attaque le 22 janvier ; la *28th Infantery Division* et la 5e division blindée française tentent en effet d'augmenter la pression subie par les troupes allemandes afin de les faire se replier vers le Rhin.

Le 23 janvier, le *Kampfgruppe* Schnepf a pour objectif d'attaquer depuis Wickerschwihr vers le nord, non loin du village de Jebsheim qui va devenir tristement célèbre dans les jours à venir. Le village d'Holtzwihr et les bois au nord sont capturés dans l'après-midi par les hommes du *Grenadier-Regiment 233* soutenus par les Jagdpanther. L'attaque continue le lendemain et atteint le lieu-dit de la Maison Rouge, sur l'Ill, entre Jebsheim et Ostheim. Les 9 Jagdpanther sont encore utilisés comme appui-feu et détruisent des mitrailleuses ainsi que des véhicules blindés, mais trois des fauves sont endommagés : un par mine, un par antichar, un

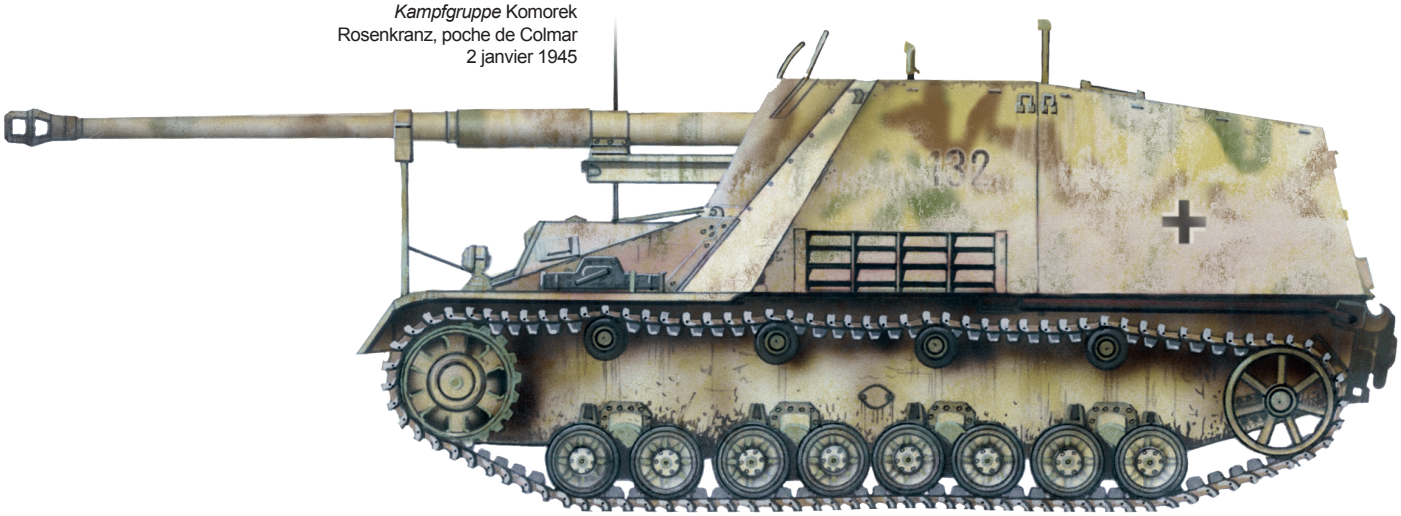
[5] Les Allemands utilisent le bac de Kunheim et lors du processus, un *Flakvierling* (très probablement un *Flakpanzer IV* Wirbelwind) glisse dans le Rhin. Il est néanmoins récupéré après quelques heures d'effort.

▼ Un Jagdpanther de la *1. Kompanie* de la « 654 » détruit dans le village de Grussenheim. Le blindé possède encore des restes de son camouflage, mais aucun impact n'est visible sur l'avant de la caisse. © ECPAD/France/TERRE 343-8275/Robert Moisy

dernier par l'artillerie. Cependant, le terrain chèrement conquis est perdu dans la nuit alors que les Jagdpanther se replient pour récupérer du carburant, l'infanterie ne souhaitant pas rester sans soutien. Ainsi, le *Kampfgruppe* Schnepf lance à nouveau un assaut sur la Maison Rouge le 24 janvier au petit matin, recapture le lieu-dit… mais doit s'en replier sous les violents tirs de l'artillerie alliée.

Le *254th Infantry Regiment*, accompagné du 1er RCP, foncent vers Jebsheim, bousculant les défenseurs allemands sur leur passage. Le moulin situé peu avant le village est occupé par les Français qui s'y retranchent ; affolé, l'état-major allemand jette toutes ses forces dans la bataille. Les Jagdpanther du *Kampfgruppe* Schnepf attaquent de plein fouet les Franco-Américains entre Jebsheim et Maison-Rouge, cherchant encore une fois à atteindre ce lieu-dit. Si quatre chars alliés sont détruits, deux Jagdpanther sont définitivement mis hors de combat et trois sont sévèrement endommagés mais parviennent tout de même à se replier. Les trois chasseurs de chars encore

Sd.Kfz. 164 Nashorn
Kampfgruppe Komorek
Rosenkranz, poche de Colmar
2 janvier 1945



opérationnels prennent une position défensive au nord du bois de Riedwihr et détruisent neuf blindés américains partis de la Maison Rouge. Mais, en sous-nombre, les fauves se font vite repérer et neutraliser : le seul Jagdpanther qui en réchappe ne peut plus tirer suite à un incident de tir bloquant sa culasse. L'*Oberleutnant* Schnepf perd la vie lors de la destruction de son Jagdpanther : c'est la fin de son *Kampfgruppe*.

De son côté, le *Kampfgruppe* Blasius a seulement passé le Rhin dans la nuit du 23 au 24 janvier. Ses 9 Jagdpanther sont de suite envoyés à Elsenheim, à quelques kilomètres au nord de Jebsheim, où le *Grenadier-Regiment 748* est en grande difficulté. C'est autour de cette localité que les combats se font les plus durs, les Franco-Américains cherchant à briser les défenses allemandes allant vers le Rhin. Cependant, les Allemands découvrent que les Alliés ont franchi l'Ill à Illhaeusern, non loin de là, et qu'ils se dirigent vers Elsenheim. Très vite, six Jagdpanther sont positionnés dans les bois aux alentours du village et trois à l'intérieur. Alors que les *Grenadiere* attendent fébrilement l'assaut et que les équipages de Jagdpanther scrutent le terrain, rien ne vient. Et pour cause : dans un ultime coup de bluff, les forces alliées ont obliqué plein sud, vers Jebsheim.

Aux alentours de Colmar, la pression se fait de plus en plus forte sur le quartier général du *LXIII. Armee-Korps*, à tel point que le *Kampfgruppe* Wittmoser avec ses 12 Jagdpanther doit mener une attaque vers le hameau de Cour Meyer, au nord de la ville. C'est au petit matin du 24 janvier que quatre chasseurs de chars sont lancés à l'assaut, sans soutien d'infanterie. La résistance de la *28th Infantry Division* est telle que l'attaque est quasiment de suite suspendue après la perte d'un Jagdpanther. Les troupes américaines s'infiltrent partout et le commandement allemand fait feu de tout bois : cinq autres blindés de la « 654 » sont mis hors service par les canons antichars américains lors de vaines contre-attaques près de Colmar.

JEBSHEIM LA SANGLANTE

Le *Kampfgruppe* Blasius est pris dans la tourmente aux alentours de Jebsheim. Après avoir laissé trois de ses engins pour renforcer le *Kampfgruppe* Winter, succédant à Schnepf, le groupe n'en compte plus que six. C'est autour du moulin de Jebsheim le 25 janvier que la bataille fait rage : les attaques franco-américaines sont difficilement arrêtées et les pertes sont lourdes de chaque côté.

▲ Après la capture du village de Jebsheim, les soldats inspectent les carcasses des blindés allemands, comme ce Jagdpanther de la *1. Kompanie* de la *schwere Panzerjäger-Abteilung 654*, alors qu'en arrière-plan se déplacent des chars Sherman. Archives Caraktère

COMBATS PRÈS DE MAISON-ROUGE

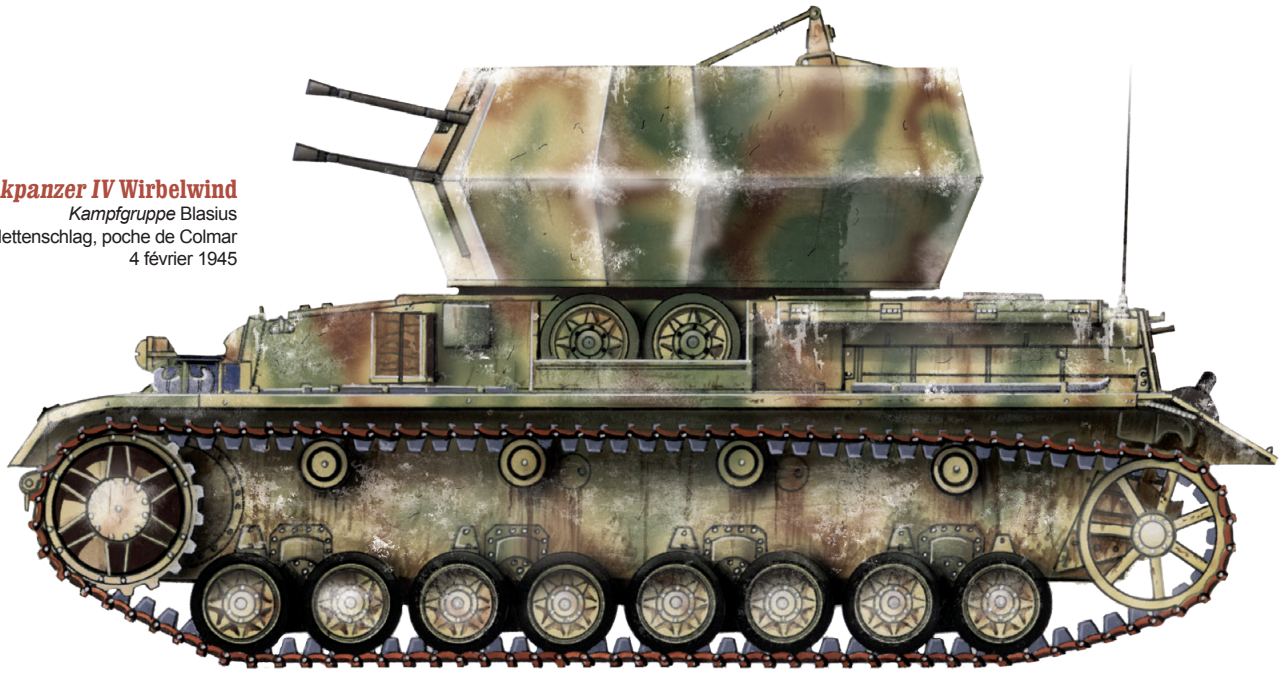
1

2

De plus, la situation est désastreuse pour la *schwere Panzerjäger Abteilung 654* : au 26 janvier, elle ne dispose plus que de 20 Jagdpanther en état de marche, et 17 qui nécessitent des réparations à plusieurs degrés. Toutes ces machines sont dispersées dans la poche de Colmar, et les faibles effectifs rendent nécessaire le fractionnement des *Kampfgruppen* en *Stoßgruppen* de trois engins. Le *Kampfgruppe* Winter divise ses six blindés restants à l'ouest de Jebsheim, notamment à Holtzwihr, et participe à la défense du village ; de son côté, le *Kampfgruppe* Blasius est transféré au nord de Jebsheim, près du village d'Elsenheim, d'où il tente de freiner l'avancée alliée. Ses Jagdpanther y remportent quelques succès le 26 janvier, en détruisant cinq blindés et plusieurs camions.

Le lendemain, l'attaque alliée se concentre sur le nord de Jebsheim, et c'est encore une fois le *Kampfgruppe* Blasius qui encaisse le choc. Des éléments de pointe parviennent à s'infiltrer entre Elsenheim et Grussenheim, mais elles sont à chaque fois repoussées par une contre-attaque. Ce n'est que vers 19h que les Alliés établissent une tête de pont au sud d'Elsenheim, et malgré une contre-attaque lancée à 22h15, les Allemands ne parviennent pas à

3



Flakpanzer IV Wirbelwind
Kampfgruppe Blasius
Hettenschlag, poche de Colmar
4 février 1945

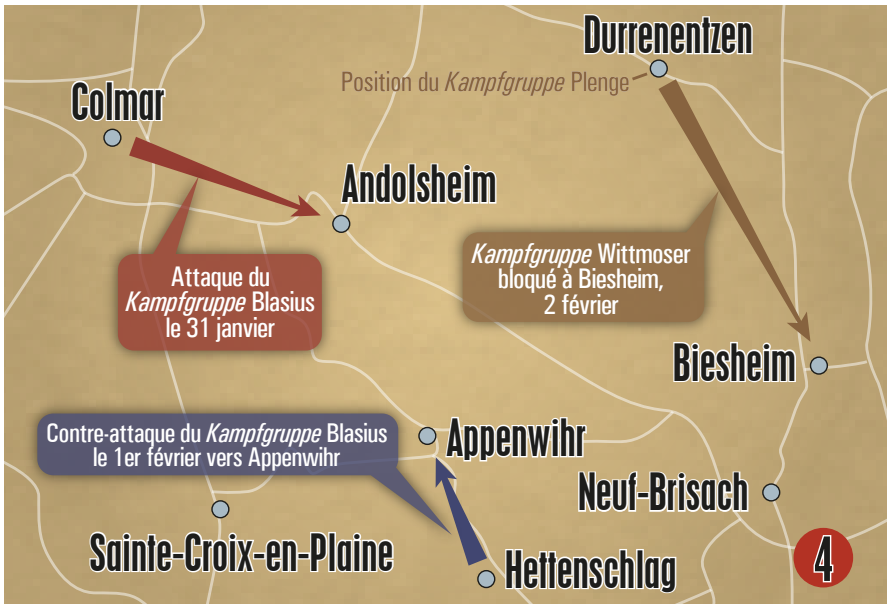
reprendre le contrôle du terrain. Bien que de nombreux véhicules alliés périssent sous les coups des Jagdpanther, ces derniers subissent des pertes qu'ils ne peuvent pas remplacer, et leur force de frappe diminue de plus en plus avec le temps. Ainsi, le 29 janvier, une autre contre-attaque sur Jebsheim menée par la *198. Infanterie-Division* et le *Grenadier-Regiment 748* ne parvient pas à prendre pied dans le village, malgré le soutien des Jagdpanther du *Kampfgruppe* Blasius.

Mais les Franco-Américains pressent de plus en plus les défenseurs allemands : dans la journée du 30, le *Kampfgruppe* Wittmoser perd quatre Jagdpanther près de Jebsheim, et le *Kampfgruppe* Blasius en perd trois à Elsenheim. La poche se réduisant de jour en jour, le dispositif défensif est recentré autour de Colmar : seul le *Kampfgruppe* Wittmoser reste aux alentours du village avec deux Jagdpanther.

DE MAL EN PIS

Les 30 et 31 janvier 1945 sont coûteux pour les Jagdpanther, utilisés comme dernier recours au nord et à l'ouest de Colmar. Tôt le 31, le *Kampfgruppe* Blasius reçoit l'ordre de se porter à Andolsheim, à l'est de Colmar, afin de renforcer les troupes qui cèdent devant la poussée des Américains de la *28th Infantry Division* et de la 5e DB. De son côté, le *Kampfgruppe* Plenge (qui a succédé au *Kampfgruppe* Winter) parvient à déjouer deux attaques de blindés de la 5e DB à Durrenentzen durant le dernier jour de janvier. Mais la fatigue se fait sentir : les équipages ne se sont presque pas reposés depuis une semaine et relâchent leur attention. Ainsi, le *Kampfgruppe* Blasius, déployé dans le bois d'Urschenheim dans la nuit du 31 janvier au 1er février, se fait surprendre par des blindés qui détruisent presque instantanément deux Jagdpanther. Les autres *Kampfgruppen* ne font pas mieux : ils tentent de s'opposer à l'avancée alliée mais sont obligés de se replier vers Colmar. Un coin est enfoncé entre les défenses de Colmar et celles du Rhin par la *75th Infantry Division*, poussant les Jagdpanther vers le sud-est, notamment le village d'Appenwihr. Le *Kampfgruppe* Blasius, stationné à quelques kilomètres au sud du village, appuie une contre-attaque en direction des forces américaines qui s'y sont retranchées. L'attaque parvient à repousser les Américains, mais le rideau défensif est de plus en plus faible. À la fin de la journée du 1er février, le *Kampfgruppe* Plenge est rayé des listes, ses engins allant renforcer les *Kampfgruppen* Blasius et Wittmoser.

COMBATS À L'EST DE COLMAR, 31 JANVIER – 2 FÉVRIER



1. Autre photographie d'un Jagdpanther détruit dans la poche de Colmar. Ces engins seront amplement photographiés, les soldats Alliés n'ayant jamais eu trop l'occasion d'observer ce blindé d'aussi près. Ce chasseur de chars semble lui aussi avoir brûlé.

2. Un *Tank Destroyer* M10 détruit est inspecté par un soldat américain. Malgré un bon canon, ce blindé souffre des défauts inhérents à chaque chasseur de chars : son blindage est trop peu épais pour espérer résister à un obus de *8,8 cm* du Jadgpanther. Les deux impacts sont ici visibles à l'avant de la caisse.

3. Les petits villages alsaciens, parfois composés de seulement une rue, sont transformés en points fortifiés par les Allemands suite à l'avancée Alliée. Un *Tank Destroyer* M10 détruit ici une barricade composée de deux rangées de troncs contenant des pierres.

4 et 5. Épave du Jagdpanther n°134 de la *1. Kompanie*, *schwere Panzerjäger-Abteilung 654*, détruit le 1er février 1945 dans le bois de Wolfgantzen, au nord-ouest de Neuf-Brisach. Le camouflage blanc, appliqué rapidement, a presque disparu.
©ECPA-D/ TERRE 10094-L09 et TERRE 10094-L06

Ce dernier est presque coupé des lignes allemandes en défendant Biesheim, près du Rhin. Un seul Jagdpanther – accompagné de deux Nashorn – défend le village, avec quelques hommes. C'est celui du radio Herbert Harting dont le récit témoigne du désespoir des soldats allemands : « Il commençait à faire vraiment noir, aucune étoile ni même la Lune n'étaient visibles. Tout ce qu'on voulait, c'était sortir de là. Nous demandons au QG par radio, et encore une fois on nous ordonne de tenir notre position. Au même moment, l'artillerie américaine entre en lice au nord de Biesheim […]. Nous démarrons alors le blindé et nous dirigeons vers le nord du village, mais au bout de 200 mètres, des soldats allemands nous dépassèrent, dans l'autre sens. Ils évacuaient le village car il ne pouvait pas être tenu. […] Nous reçûmes l'ordre de se porter au nord pour soutenir l'infanterie. C'était trop pour moi. J'ai coupé ma radio. Le commandant me laissa faire ; il était probablement lui aussi totalement désespéré [6]. »

◤ et ▲ Des soldats français inspectent la carcasse d'un Jagdpanther détruit dans une forêt inconnue, aux alentours de Colmar. Même si un projectible semble avoir percé le faible élément de blindage au-dessus de la chenille, la face avant du blindé est encore une fois intacte. ©ECPA-D/ TERRE 10094-L01

▼ Un *Flakpanzer IV* Wirbelwind du *Kampfgruppe* Blasius est inspecté par un soldat américain dans le village d'Hettenschlag, début février 1945. C'est là un des derniers véhicules blindés de l'unité qui sera abandonné sur place.

[6] Cité dans Münch (K.), *The Combat History of schwere Panzerjäger Abteilung 654*, J.J Fedorowicz Publishing, Winnipeg, 2002.

Photographie symbolique de la fermeture de la poche de Colmar : deux soldats français (probablement de la 2e Division d'Infanterie Marocaine) partagent des vivres avec des soldats américains à Rouffach, à l'extrémité sud de la poche, le 5 février 1945.

LA FIN

La bataille pour Biesheim est très vite perdue, celle pour Hettenschlag aussi. Le village est attaqué dès le 4 février par les Américains, et les Jagdpanther des *Kampfgruppen* Blasius et Wittmoser ne parviennent pas à arrêter l'inéluctable. Les quelques blindés encore en état de marche se replient le 5 vers Fessenheim, où le *Kampfgruppe* Blasius est démantelé, ses quatre Jagdpanther allant au dernier *Kampfgruppe* de la « 654 », Wittmoser. Leur dernière bataille dans la poche de Colmar se situe au sud de Neuf-Brisach, dans le village d'Algolsheim. Quatre chasseurs de chars sont détruits par l'artillerie américaine le 6 février, et il ne reste au *Kampfgruppe* Wittmoser que deux Jagdpanther en état de combattre. Ces deux blindés sont exfiltrés vers Heiteren, au sud d'Algolsheim, et passent le Rhin *via* un bac. La poche de Colmar est en passe d'être fermée, et la *schwere Panzerjäger Abteilung 654* a presque cessé d'exister.

Ces chasseurs de chars ont rempli leur rôle durant les combats près de Colmar, mais leur emploi est symptomatique du délabrement de la *Wehrmacht*, obligée d'utiliser des Jagdpanther comme accompagnement d'infanterie. La puissance de leur armement et le terrain de chasse parfait que constitue la plaine d'Alsace ont joué un grand rôle dans les pertes alliées ; la *schwere Panzerjäger Abteilung 654* revendique une centaine de blindés détruits lors des combats autour de Colmar, de début janvier à leur repli en Allemagne. Mais tout était déjà joué d'avance : la supériorité numérique des Alliés, leur maîtrise des airs et leur utilisation constante de l'artillerie formaient un torrent que les formations allemandes n'ont pas pu arrêter. ■

C'est la fin pour les Jagdpanther : ne subsistent que leurs carcasses disséminées à tous les points de la poche de Colmar. Celui-ci barrait la route à Jebsheim et a été poussé sur le côté par le génie, attendant maintenant le coup de grâce des ferrailleurs.

BIBLIOGRAPHIE

- Münch (K.), *The Combat History of schwere Panzerjäger Abteilung 654* , J.J Fedorowicz Publishing, Winnipeg, 2002.

PATTON ET SES FT

LA *1st PROVISIONAL TANK BRIGADE* [1] EN 1918

À la fin de l'année 1917, l'*American Expeditionary Force* (AEF) commandée par le général John J. Pershing continue de se déployer en France depuis l'entrée en guerre des États-Unis en avril. Si les estimations s'accordent pour dire qu'à la fin de l'été 1918 environ un million de *Doughboys* seront prêts à participer au combat, en cette fin d'année, les Américains manquent de tout en terme de matériel : mitrailleuses, grenades, et bien sûr de chars. Pourtant, à la demande de Pershing, l'*American Tank Corps* est officiellement créé le 22 décembre 1917 suite au rapport établi par un certain Georges S. Patton Jr, alors jeune capitaine de cavalerie.

Par Sylvain Ferreira

Toutes photos US Nara // Profils couleurs © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2018

DES DÉBUTS LABORIEUX

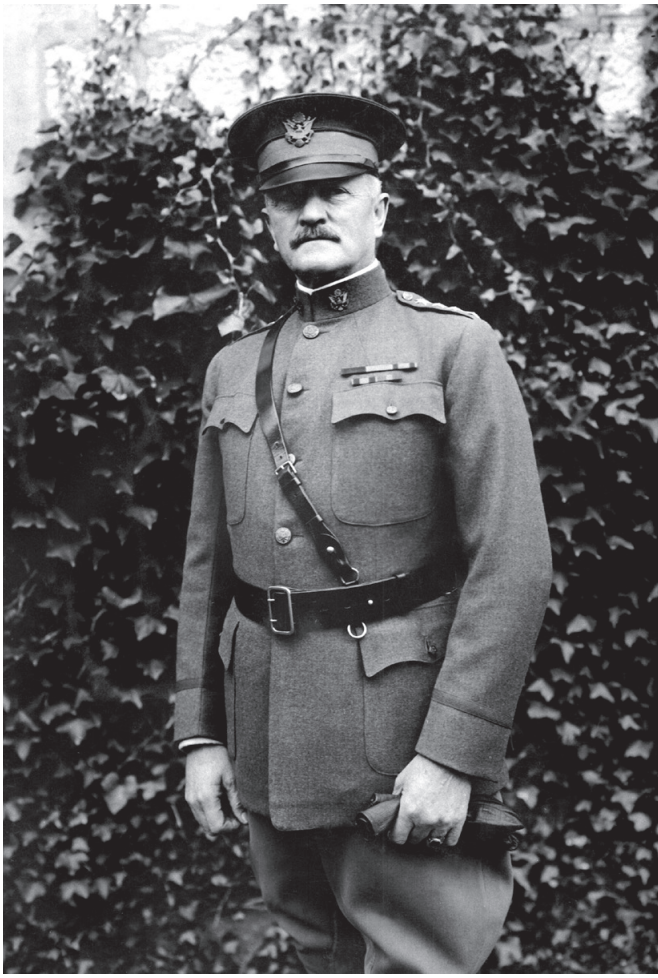
Lorsque le *Tank Corps* est créé, il est placé sous le commandement du colonel de cavalerie Samuel Rockenbach. Son effectif est alors des plus réduits puisqu'il ne compte que trois hommes : Rockenbach, Patton et le *First Lieutenant* Braine qui a aidé Patton à établir son rapport. Une tâche immense attend donc ces trois officiers qui vont devoir à la fois établir une doctrine d'emploi pour un nouveau matériel, veiller à la conception d'un nouveau modèle de char lourd avec les Britanniques [2], organiser la production de chars FT Renault [3] aux États-Unis et enfin créer des tables d'organisation et d'équipements – TOE [4] – pour les nouvelles unités blindées dans le respect de celles déjà en vigueur dans l'*US Army*. Ils vont également devoir recruter puis entraîner les futurs cadres et équipages de chars pour qu'ils soient opérationnels dans les meilleurs délais. Dans ce contexte, Patton, promu depuis le 26 janvier 1918 au grade de major, prend la direction de l'école des chars légers – *Light Tank School* – à Bourg [5] le 14 février 1918 tandis que les premières recrues rejoignent le tout nouveau corps. Pourtant, à cette date, Patton ne dispose d'aucun char pour démarrer l'entraînement des équipages. Il faut attendre le 23 mars pour que les dix premiers Renault FT promis par les Français parviennent enfin sur le site d'entraînement. À la fin du mois, la TOE du *Tank Corps* est validée et la formation devra atteindre l'effectif de cinq bataillons de chars lourds, 20 bataillons de chars légers ainsi que déployer les états-majors nécessaires à l'encadrement et au commandement, des compagnies de maintenance, des compagnies de dépôt, des centres d'instructions et des compagnies de remplacements. Le colonel Rockenbach établit que les bataillons légers seront numérotés de 1 à 40 et les bataillons lourds de 41 à 50 [6]. Les trois compagnies de chaque bataillon seront désignées comme dans l'infanterie par les lettres A, B et C. En avril, Patton, devenu lieutenant-colonel, juge que ses hommes sont suffisamment instruits pour mener les premières manœuvres. Une démonstration est organisée le 22 avril en présence d'officiers du *General Staff College*. En plus des 10 chars FT, un bataillon d'infanterie et deux bataillons d'artillerie participent à cette manœuvre qui impressionne les observateurs. Le 28 avril, le *1st Light Tank Battalion* est créé, et il est logiquement placé sous le commandement de Patton. Dans le même temps, un insigne spécial en forme de triangle rouge, jaune et bleu est conçu pour accentuer l'esprit de corps des tankistes. Il sera plus tard amélioré mais depuis lors, il demeure la base des insignes de toutes les unités blindées de l'*US Army*.

LE GRAND MÉNAGE

En mai, les Français livrent 15 nouveaux chars ce qui permet à Patton de créer un second bataillon le 6 juin. Deux jours plus tard, le colonel Rockenbach doit modifier la désignation de ses unités pour se conformer aux directives du *War Department*. Ainsi, le centre d'instruction devient désormais le *311th Tank Center* tandis que les *1st* et *2nd Light Tank Battalions* deviennent respectivement les *326th* et *327th Tank Battalions*, ce dernier déménageant dans la foulée pour Brennes. Par ailleurs, les nouvelles ne sont pas bonnes quant à la livraison des chars FT produits aux États-Unis puisque Rockenbach apprend courant juin qu'ils ne pourront pas être livrés en quantité suffisante avant 1919. Cela inquiète d'autant plus le chef du *Tank Corps* qu'une offensive d'envergure de l'AEF est désormais prévue pour la fin août dans le secteur du saillant de Saint-Mihiel.

▲ Patton (droite) avec ses camarades officiers à la *Light Tank School* de Bourg en 1917. C'est là que les Américains apprendront à connaître leurs futures « montures ».

◀ Page de gauche : Chars Renault FT français en dotation dans l'*US Army* au cours d'une halte dans leur marche vers le front. Tout au long de l'année 1918, l'*US Army* devra compter sur l'industrie française pour se doter de chars car ceux commandés au début de l'année ne pourront pas être livrés avant la fin du conflit.



▶ Le général Pershing, surnommé « Black Jack » par les cadets de West Point, commande l'*American Expeditionary Force* dès sa création en 1917. Il fera pression sur les Franco-Britanniques pour obtenir la création d'une armée américaine autonome jusqu'à l'été 1918. Même s'il obtient gain de cause, il dépend de l'industrie militaire française, véritable arsenal des Alliés, pour équiper ses hommes en chars, en avions et en pièces d'artillerie ainsi qu'en obus.

[1] Elle sera rebaptisée *304th Tank Brigade* le 6 novembre 1918.

[2] Le Mark VIII « Liberty ».

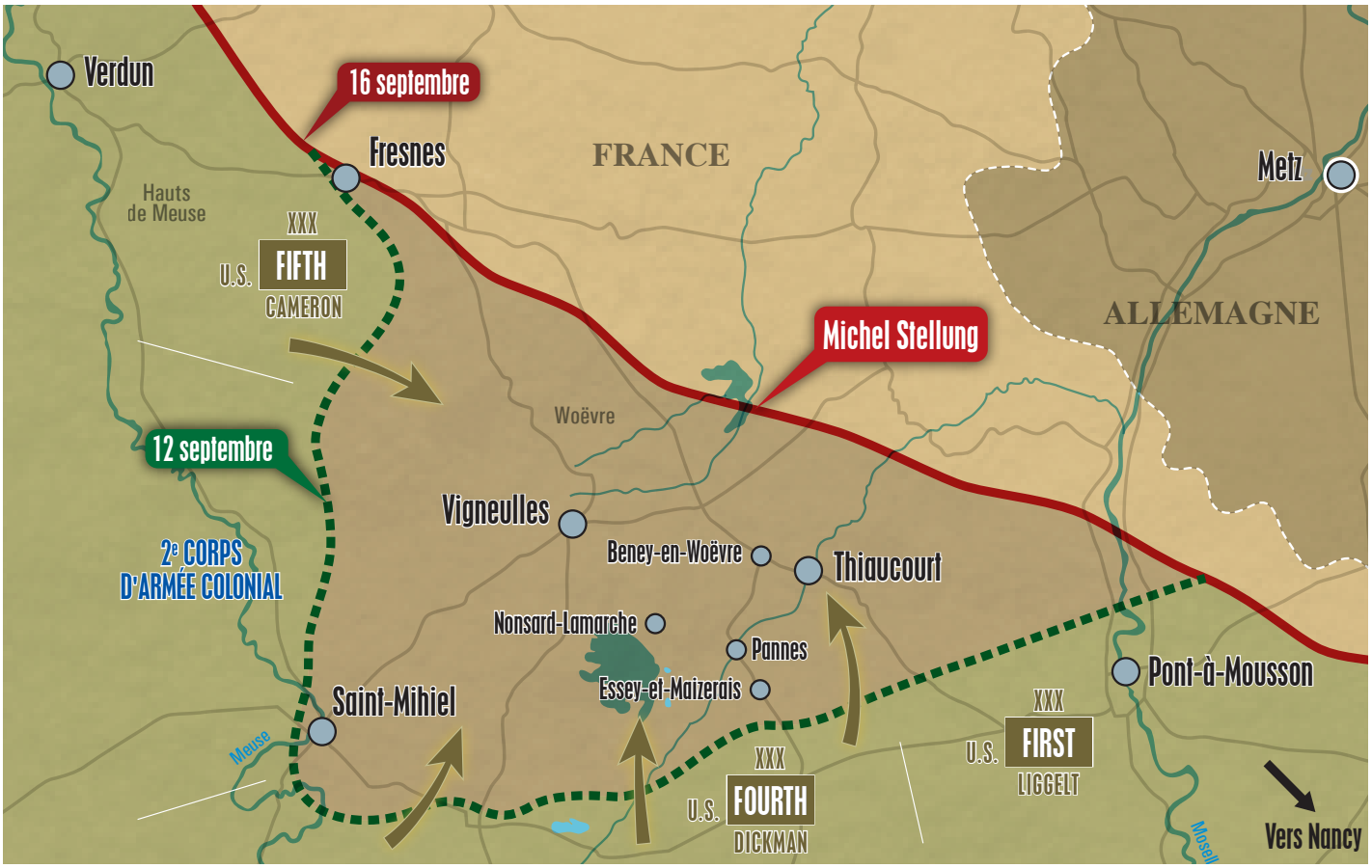
[3] 930 exemplaires du FT Renault doivent être construits outre-Atlantique mais aucun ne sera livré avant la fin de la guerre.

[4] *Table of Organization and Equipment.*

[5] À 8 kilomètres au sud de Langres.

[6] Les bataillons lourds sont formés et instruits en Angleterre sur Mark IV puis Mark V sous la supervision des Britanniques de la *British Tank School*.

OFFENSIVE SUR LE SAILLANT DE SAINT-MIHIEL, 12 SEPTEMBRE 1918



Parallèlement, les mois de juillet et août sont consacrés à la poursuite de l'entraînement des équipages ainsi qu'à la rédaction des premières instructions officielles concernant l'instruction des officiers et la conduite des chars. Dans le même temps, Rockenbach est promu au grade de général de brigade le 11 juillet, tandis qu'en août la *1st Provisional Tank Brigade* (composée des *326th* et *327th Tank Battalions*) est créée sous la direction de Patton promu pour l'occasion au grade de lieutenant-colonel. Elle compte alors 900 hommes et 50 officiers pour seulement 25 chars FT. Le 20 août, Patton, alors en plein cours magistral devant les officiers du *General Staff College*, reçoit l'ordre de se présenter dans les plus brefs délais devant le chef du *Tank Corps* au quartier-général de la *1st Army* à Neufchâteau avec son officier de reconnaissance, équipé pour le service. Il apprend également que de nouveaux chars FT sont en cours d'acheminement vers Bourg. Arrivé à destination, Rockenbach l'informe : « Et bien Patton, nous avons nos ordres. Nous attaquerons le saillant de St-Mihiel vers le 7 septembre, je dirais avec trois corps d'armée. Vous commanderez les blindés du *V Corps* [7], et pas seulement vos six compagnies, mais aussi une compagnie de chars français. [8] » Cette fois, l'heure du combat tant attendue a enfin sonné pour l'impétueux officier de cavalerie.

[7] Après révision des plans, sa brigade sera affectée aux divisions du *IV Corps*.

[8] Cité dans Hallas (J.), *Squandered Victory : The American First Army at St.Mihiel*, Greenwood Publishing Group, 1995 page 35.

◀ Mai 1918 à Breteuil, les *Sammies* s'entraînent au combat interarmes avec des chars français Schneider qui les accompagneront tout au long des opérations en 1918.

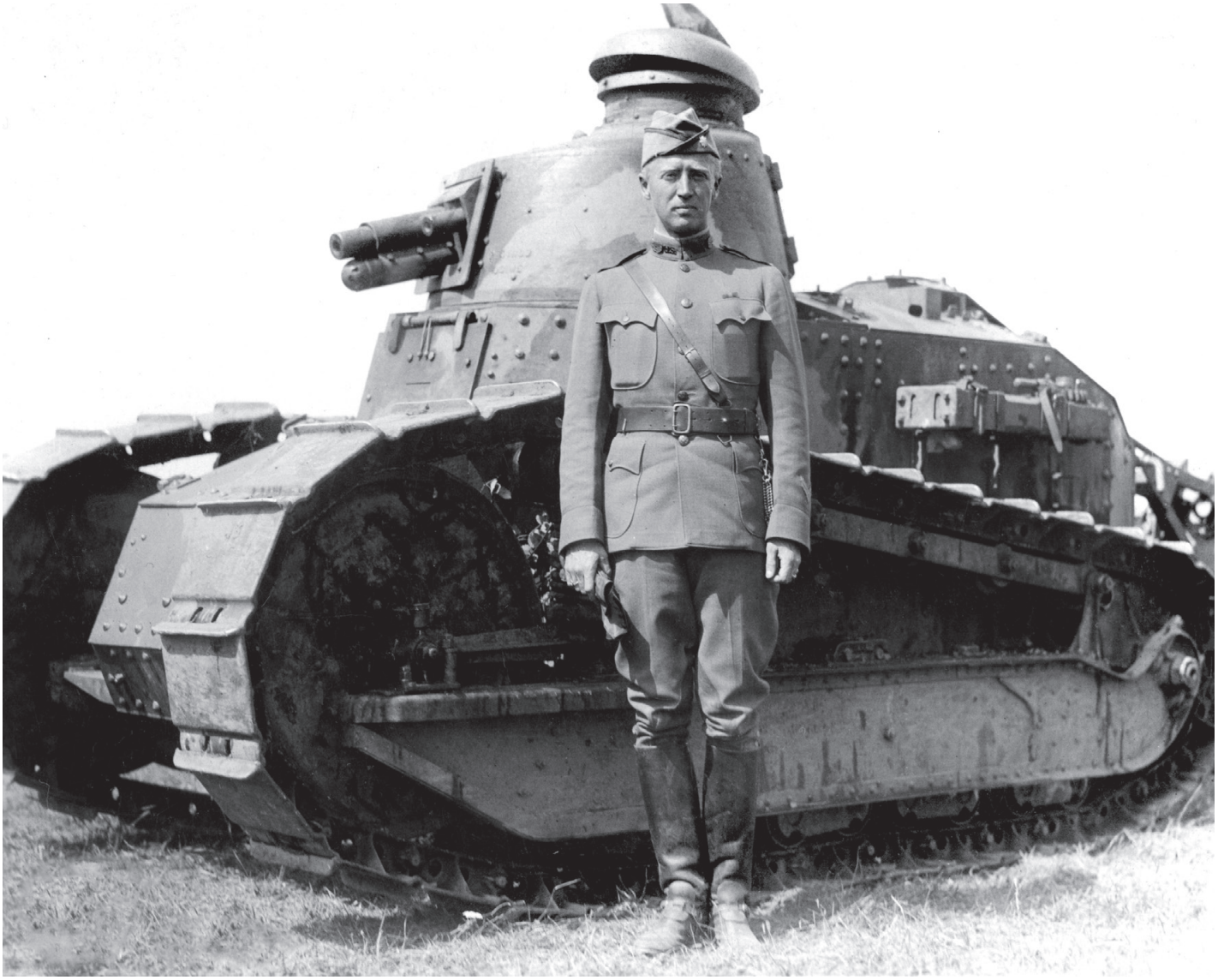
LE SAILLANT DE SAINT-MIHIEL

Le 10 août 1918, le maréchal Foch accepte enfin l'idée de laisser les Américains organiser leurs forces de manière autonome. La *1st US Army* est donc créée et son QG s'installe à la Ferté-sous-Jouarre. Le 25 août, Pershing en prend officiellement le commandement. Cette nouvelle armée doit participer à une offensive d'envergure le 1er septembre entre la Meuse et l'Argonne avec le soutien de trois ou quatre divisions d'infanterie française ainsi que plusieurs unités blindées. La planification démarre dès le 13 août sans attendre la nomination de Pershing. Les *I*, *IV* et *V Corps* doivent participer à cette action mais Pershing demande à Foch l'engagement d'un plus grand nombre de divisions françaises. Le 17 août, le maréchal valide un premier projet qui prévoit la participation de 11 divisions d'infanterie américaines et 16 françaises. Mais le 30 août, le Français rend visite aux Américains pour leur proposer une profonde modification du plan qui disperserait leurs divisions. Pershing refuse car il souhaite absolument que son armée soit engagée groupée, à la fois pour des questions de cohésion, mais aussi pour des questions de communication vers le public américain. Finalement le 2 septembre, les deux officiers supérieurs trouvent un compromis grâce notamment grâce à l'intervention de Pétain qui entretient de très bons rapports avec Pershing. La *1st Army* attaquera dans un premier temps le saillant de Saint-Mihiel avant de participer à l'offensive principale, reportée jusqu'au 25 septembre, en coopération avec la 4e armée française. L'attaque américaine est planifiée pour débuter le 10 septembre.

L'effort principal sera porté contre le sud du saillant par le *IV Corps* avec les *89th*, *42nd* et *1st Infantry Divisions* et la *3rd Infantry Division* en réserve. Son objectif consiste à atteindre la ligne Vigneulles/Thiaucourt/Regnéville. Son flanc droit sera couvert par le *I Corps*. Le 2e Corps d'Armée colonial français doit quant à lui lancer des raids en profondeur contre la pointe du saillant pour fixer les unités allemandes. Sur le flanc ouest du saillant, c'est au *V Corps* que revient de mener l'attaque secondaire avec pour objectif de percer en direction de Vigneulles pour « donner la main » au *IV Corps* et ainsi encercler les Allemands fixés dans le secteur autour St-Mihiel par les coloniaux. Au total ce sont donc 12 divisions américaines qui seront engagées en première ligne et 4 françaises, en plus des 5 divisions de *Doughboys* placées en réserve.

▲ Le général de brigade Samuel D. Rockenbach est le père du *Tank Corps* américain. Officier de cavalerie comme Patton, il a participé à l'expédition au Mexique contre Pancho Villa aux côtés de Pershing. Il commandera le *Tank Corps* jusqu'en 1920 avant de diriger la *Tank School* de Fort Meade pendant 8 ans.

◀ Un char FT appartenant à la 3e section de la 2e compagnie est en difficulté au cours de manœuvres, probablement au camp d'entraînement de Bourg.



▲ Probablement la photo la plus célèbre de George S. Patton au cours de la Grande Guerre. Il pose fièrement devant un char FT canon à l'été 1918 alors qu'il vient d'être promu lieutenant-colonel pour diriger la *1st Provisional Tank Brigade*.

Pour soutenir les Américains, les Français mettent à leur disposition 3 bataillons de chars légers FT (225 chars), 2 groupes de marche regroupant au total 36 St-Chamond et 20 FT ainsi qu'un groupe de marche de 34 chars Schneider. La *1st Provisional Brigade* de Patton aligne pour sa part 144 FT mis à disposition par les Français. L'appui d'artillerie lourde et moyenne est fourni par l'armée française. Enfin, le soutien aérien est assuré par 1 500 appareils français, britanniques, italiens et américains. Peu avant l'attaque, la montée en ligne des divisions de Pershing prend plus de temps de prévu et l'offensive est donc décalée au 12 septembre. Du côté des Allemands, ce sont 3 divisions d'active, une division de réserve, 3 divisions de Landwehr et même une division austro-hongroise qui défendent la place.

Depuis le 8 septembre, l'*OHL* [9] a ordonné l'évacuation du saillant en direction de la ligne de défense principale *Michel I* qui s'étend de Prény à Moulotte en passant par Lachaussée. L'offensive franco-américaine va donc intervenir en pleine retraite alors que toute l'artillerie allemande a déjà été évacuée.

Dans ce plan, les deux bataillons de chars légers de la brigade de Patton sont affectés au soutien des fantassins de la manière suivante : le *326th* aux ordres du major Brett est affecté à la *1st Infantry Division* – la « Big Red One » – ainsi que les deux groupes de Schneider français (AS 14 et 17). De plus, 25 chars FT sont placés en réserve de brigade par Patton. Le *327th* du capitaine Compton doit quant à lui soutenir l'attaque de la *42nd Infantry Division* – la « Rainbow Division » – commandée par le général MacArthur.

[9] *Ober Heeres Leitung* : Commandement Suprême de l'Armée impériale.

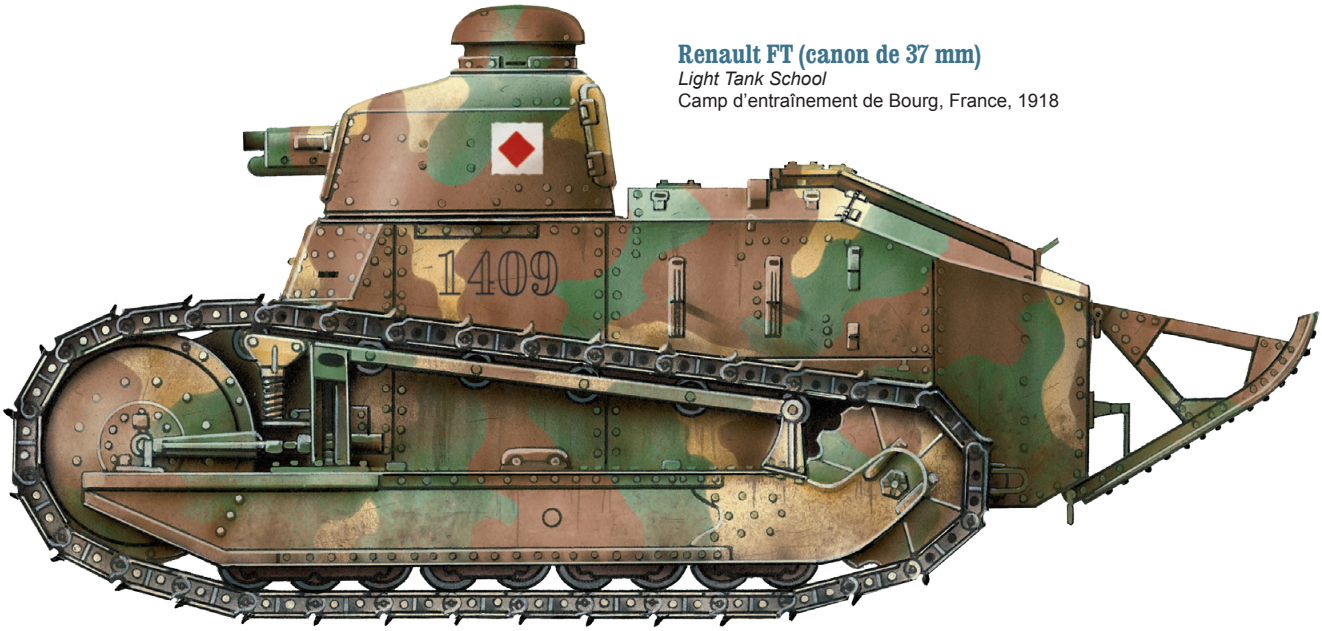
[10] Hallas (J.), *Ibid.*, page 36.

[11] Cette division est considérée comme une division de niveau 1 (le meilleur) par les services de renseignements de l'*US Army*.

▶ À l'inverse des chars britanniques ou des chars français Schneider et Saint-Chamond, le Renault FT fait preuve d'une grande agilité dans ses déplacements grâce à son faible poids (6 tonnes). Ici un char de la *Company C* du *347th Tank Battalion* s'extrait en douceur d'une tranchée au cours de l'offensive contre le saillant de Saint-Mihiel.

LE BAPTÊME DU FEU

Les chars de Brett devront guider l'attaque de l'infanterie en direction de la petite rivière Rupt de Mad sur le flanc gauche, tandis qu'au centre les Schneider français suivront les *Sammies*. Sur la droite, les chars de Compton progresseront dans un premier temps derrière l'infanterie avant de les dépasser pour s'emparer des villages de Pannes et d'Essey. Dans l'ensemble, Patton sait que les tactiques enseignées à Langres depuis le début de l'année ne prévoient pas un tel emploi – en soutien direct des fantassins – des chars légers mais il n'a pas d'autres choix que de se conformer à cette méthode ne serait-ce que pour maintenir la cohésion avec ses homologues français. Par ailleurs, la *42nd ID* n'a aucune expérience du combat avec les chars. La « Big Red One » quant à elle peut s'appuyer sur les leçons de sa participation à la bataille de Cantigny le 28 mai 1918 où elle a pris d'assaut ce village en coopération des chars Schneider. Patton doit également demander à Rockenbach d'intervenir auprès des artilleurs afin qu'ils déploient un barrage de fumée sur les axes de progression des chars pour les dissimuler aux yeux des Allemands. Il formule aussi le souhait que la préparation d'artillerie soit réduite au minimum pour ne pas labourer le terrain sur lequel les chars vont



Renault FT (canon de 37 mm)
Light Tank School
Camp d'entraînement de Bourg, France, 1918

devoir évoluer [10]. Enfin, étant donné les délais très courts pour préparer cette offensive tant attendue, Patton doit rivaliser d'ingéniosité pour rassembler ses forces et les acheminer dans les secteurs d'attaque. Les derniers chars débarquent des trains à 8 kilomètres de leur ligne de départ à 3 heures du matin le 12 septembre, soit 2 heures avant le début de l'offensive, alors que la préparation d'artillerie a déjà commencé depuis 1 heure du matin. Certains équipages n'ont pas dormi depuis près de deux jours mais ils foncent tout de même vers le front.

UN ASSAUT DANS LES RÈGLES

Les premières heures de l'attaque se déroulent relativement bien pour les tankistes américains. À 5h30, les chars de Brett franchissent leur ligne de départ et ouvrent des brèches dans les réseaux de barbelés, ce qui permet à l'infanterie de les suivre facilement. La progression se poursuit en direction de Lahayeville. Les blindés participent ensuite au nettoyage du Bois de la Rate. Entre 9h30 et 10h, le troisième objectif de la « Big Red One » est atteint. À 11h, l'assaut en direction de la ligne La Marce-Nonsard peut débuter. L'infanterie parvient à franchir le Rupt de Madine, mais ses berges escarpées posent des problèmes aux FT, dont certains s'embourbent. Néanmoins, à 12h30, un peloton du *326th* participe à la prise de Nonsard en coopération avec l'infanterie. Les chars mettent en déroute les défenseurs allemands du *398. Infanterie Regiment* de la *10. Infanterie Division* [11], et parviennent à détruire au canon de 37 une mitrailleuse installée dans le clocher de l'église. L'objectif du jour est conquis. Dans le secteur de la « Rainbow Division », à 9h30, certains éléments de Compton abordent Pannes mais sont contraints de se replier car l'infanterie n'est pas parvenue à les suivre et ils ne peuvent s'emparer seuls la localité. De son côté, la *Company A* du *327th* guidée par son capitaine, Dean Gilfillan, détruit plusieurs nids de mitrailleuses dans ce qui reste du bois de Sonnard, permettant aux Sammies de poursuivre leur avance.
Faute de moyens de communication rapide – les équipages utilisent des pigeons voyageurs – Patton, sans information sur le déroulement des opérations, finit par quitter le poste d'observation proche de son quartier-général installé sur une colline au nord-ouest de Seicheperey pour aller évaluer par lui-même la situation… à pied.

À 9h15, il apprend que certains éléments du *326th* ont été ralentis par le terrain labouré par l'artillerie et des tranchées éventrées mais aussi de plus en plus boueux en raison de la pluie qui s'abat avec force sur le champ de bataille. Sur son chemin, il constate que les Schneider sont arrêtés sous le feu modéré de l'artillerie allemande qui répliquent comme elle peut pour soutenir les poches de résistance encore tenues par l'infanterie. Patton poursuit néanmoins sa route et retrouve alors MacArthur qui supervise l'assaut de ses fantassins et observe la retraite des troupes allemandes depuis une petite colline près d'Essey. Depuis cette position, Patton aperçoit cinq chars de Compton qui abordent le sud du village. Il décide de les rejoindre sans tarder. Après la prise d'Essey par les fantassins du *165th Infantry Regiment*, Patton ordonne immédiatement à ses chars de franchir le pont sur le Rupt du Mad à la sortie nord-ouest de la bourgade pour soutenir le prochain bond en avant des *Sammies*. Pour faciliter la tâche des pilotes, il les guide lui-même sur le pont malgré les tirs sporadiques des *Minenwerfer*. Une fois le pont franchi, Patton grimpe sur l'arrière d'un des cinq chars. Mais rapidement, quatre blindés tombent en panne d'essence, ce qui n'empêche pas l'officier de poursuivre en direction de Pannes avec le seul FT encore en état de marche. Arrivé devant le village, Patton ne parvient à convaincre les fantassins de le suivre, et s'avance seul, toujours monté sur un des FT, dans le village. Cependant, il est rapidement pris à parti par des tirs de mitrailleuses. Contraint de sauter du FT, celui-ci continue malgré tout d'avancer seul dans la localité. Il est obligé sous une

▼▼ Certains chars FT sont construits aux États-Unis où ils servent à former du personnel avant de l'envoyer en France. Ici, les FT sont à l'entraînement dans une forêt de Virginie.

▼ Des FT américains accompagnés de l'infanterie lors d'un mouvement vers la forêt de l'Argonne. Patton a ordonné l'emport de bidon de carburant sur l'arrière du blindé pour augmenter leur autonomie, au grand dam des équipages craignant de voir leur engin se transformer en torche ambulante.

pluie de balles de le rattraper pour lui ordonner de faire demi-tour. Il est environ 12h30, lorsque Patton est rejoint par le reste du peloton qui a pu se ravitailler en essence. Il parvient alors à s'assurer du soutien des fantassins du *166th Infantry Regiment* et se lance à l'assaut du village défendu par les restes du *47. Infanterie Regiment* de la *10. Infanterie Division*. Ceux-ci opposent une résistance symbolique et rapidement l'objectif est conquis par les Américains.

LA POURSUITE

Patton décide de poursuivre son avantage et déploie ses cinq chars en ligne pour attaquer Beney. Cette fois, c'est un peloton du *167th Infantry Regiment* qui accompagne les FT, toujours guidés par Patton qui officie comme un simple lieutenant. L'attaque démarre à 16h. L'objectif est rapidement conquis, et les Américains peuvent se féliciter de la capture de 16 mitrailleuses et d'une batterie complète (4 canons) de 77 mm. Cependant, les fantassins comme les chars poursuivent leur assaut jusqu'au bois de Beney et jusqu'au bois de Thiaucourt. Là encore, la coopération entre les blindés et l'infanterie permet de conquérir ces deux derniers objectifs sans grande difficulté. La journée s'achève donc sur un bilan positif pour ce premier engagement de la brigade blindée américaine même si Patton a rapidement abandonné ses fonctions d'officier supérieur pour se comporter comme un chef de compagnie. La brigade déplore la mort de cinq hommes et 19 blessés dont 4 officiers. Cinq chars ont été détruits dont deux par des coups directs de l'artillerie allemande. Les trois autres ont été victimes de problèmes de moteur. Malgré la pluie et la boue, les FT ont pu progresser facilement, sauf dans le secteur du Rupt de Madine, dépassant trop souvent les fantassins. Cela les a conduits à se replier à de nombreuses reprises pour aller rechercher l'infanterie. Mais ce phénomène n'est pas propre à l'*US Army,* et il touche aussi les Français. Nous l'avons dit, les régiments engagés, notamment ceux de la « Rainbow Division », n'avaient aucune expérience de la coopération avec les blindés.

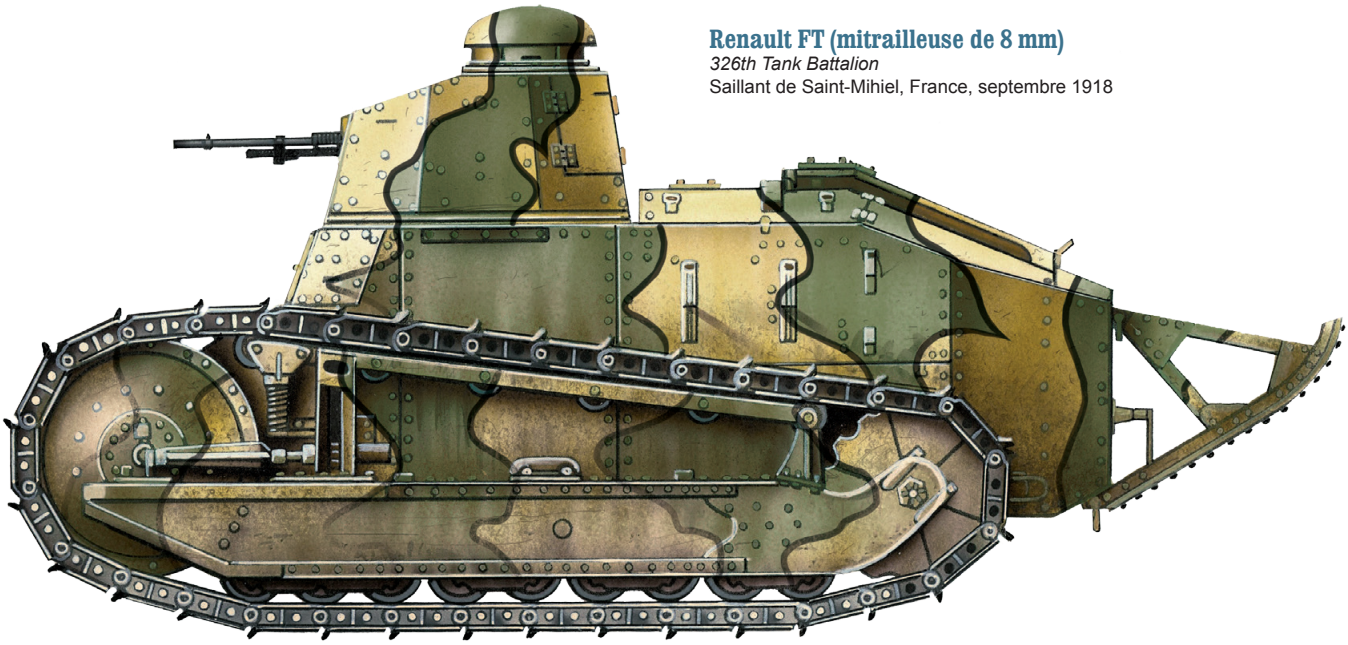
Le 13 septembre, seuls quelques chars de Compton participent à l'assaut sur Saint-Benoît avec le soutien de 20 chars Schneider, mais tous finissent par tomber en panne d'essence. Les autres sont immobilisés faute de ravitaillement en carburant. Ne disposant que de deux camions citernes, il leur faut 32 heures pour parcourir les 14 kilomètres qui les séparent désormais de la ligne de feu. Leur marche vers le front est de surcroît interrompue par la police militaire… qui refuse de les laisser passer. Dans la soirée, après avoir enfin pu être ravitaillés, 50 FT du *326th* prennent position autour de Vigneulles. Au même moment, les chars de Compton passent la journée à Saint-Benoît où ils sont placés en réserve par MacArthur pour soutenir le cas échéant l'action de son infanterie. Le lendemain, tôt dans la matinée, Patton rencontre le major Brett toujours à la recherche des fantassins de la « Big Red One ». Patton, qui a une vague idée de localisation de la ligne de front, le dirige vers Woël mais une fois sur place les tankistes apprennent que les Allemands ont évacué le village.

Malgré les messages envoyés par Patton à Rockenbach et au QG de la « Big Red One », il n'obtient aucune information. À midi, il décide donc d'envoyer une patrouille composée de trois chars commandée par le lieutenant McClure jusqu'à Woël. Lorsque la patrouille revient, McClure confirme que le village est abandonné mais que sur la route du retour il a été attaqué par de l'infanterie soutenue par une batterie de canons de 77.

▲ L'équipage d'un FT est composé de deux hommes qui occupent l'avant du char et sa tourelle. Faute d'isolation phonique, le bruit du moteur envahit l'habitacle et contraint le chef de char installé en tourelle à donner ses ordres en utilisant ses pieds ou ses genoux en faisant pression sur le dos du conducteur. On notera la détermination dans le regard du conducteur, le caporal Edward J. Elliott, et la décontraction du chef de char, le sergent Edward White. La photo a été prise le 27 septembre 1918 au cours de l'offensive Meuse-Argonne.

▲▲ Deux chars du *1/304th Tank Brigade* acheminent des fantassins de la *35th Infantry Division* vers le front le 26 septembre 1918 au cours de l'offensive Meuse-Argonne.

▼ Une colonne de chars Renault FT français monte en ligne à la fin août 1918 près de Juvigny pour soutenir les Sammies. Pour assurer une meilleure visibilité et pour aérer l'habitacle, ce conducteur a ouvert les trappes d'accès au poste de conduite pour ce trajet sans danger.



Renault FT (mitrailleuse de 8 mm)
326th Tank Battalion
Saillant de Saint-Mihiel, France, septembre 1918

Patton confie alors cinq chars supplémentaires à McClure pour le soutenir. Les huit chars foncent alors sur les positions allemandes et repoussent les défenseurs jusqu'à Jonville où ils capturent la batterie allemande et cinq mitrailleuses. Alors que les équipages tentent d'accrocher les canons à leurs chars pour les ramener dans leurs lignes, l'artillerie allemande bombarde le village et contraint les Américains à abandonner cette opération et à se replier jusqu'à Saint-Maurice. Deux officiers et quatre hommes ont été blessés dans cette affaire. C'est la dernière mission de combat des hommes de Patton qui sont rassemblés au bois de Hazelle. Si Patton peut se montrer satisfait du comportement de sa brigade, Rockenbach prend des mesures pour que son subordonné ne prenne plus l'initiative de quitter son poste à son QG au cours des prochaines batailles. Enfin, le 16 septembre, Rockenbach reçoit un courrier de félicitations de Pershing pour le rôle déterminant joué par les chars au cours des combats.

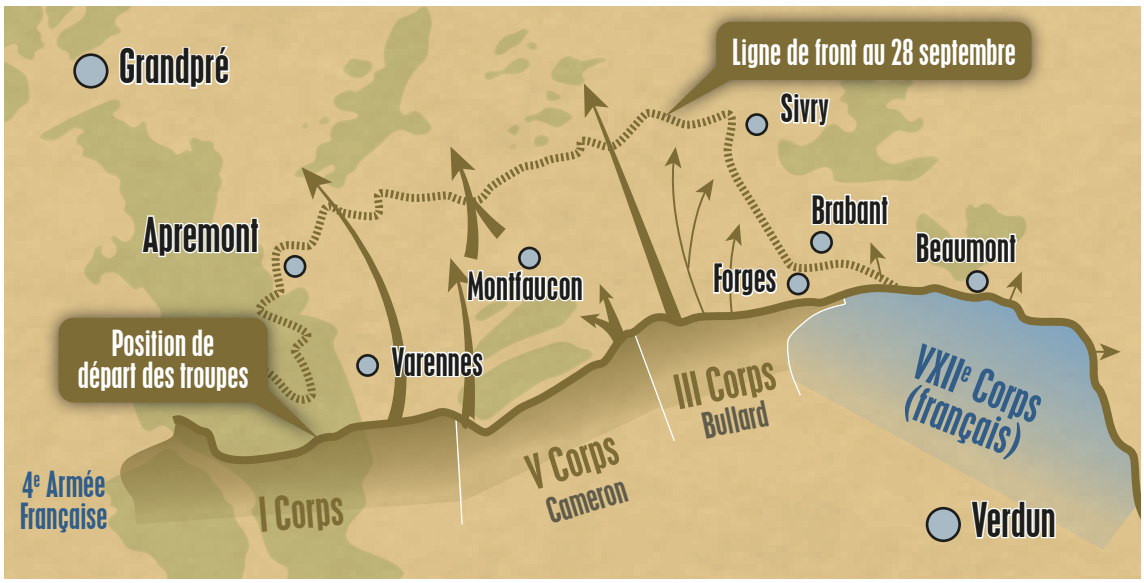
L'OFFENSIVE MEUSE-ARGONNE

Dès le 20 septembre, la *1st Provisional Brigade* est à pied d'œuvre pour planifier son engagement dans la prochaine grande offensive conçue par Pershing et Foch entre la Meuse et l'Argonne à l'ouest de Verdun afin de dégager la ville. Cette fois, Pershing compte sur neuf divisions rassemblées en trois corps d'armée (*I, III* et *V Corps*) pour percer le front. Il dispose également de six divisions placées en

réserve d'armée. L'objectif principal de l'opération pour les Américains consiste à s'emparer dans un premier temps de Montfaucon. La brigade de Patton est affectée au soutien du *I Corps* du général Liggett qui doit attaquer dans la vallée de l'Aire. Soulignons qu'au cours des préparatifs, les deux bataillons de chars légers reçoivent une nouvelle dénomination administrative. Le *326th* de Brett devient le *344th Light Tank Battalion* et le *327th* de Compton devient le *345th*. Cette fois la brigade est affectée au soutien des *28th* et *35th Infantry Division* qui doivent attaquer à la lisière est de la forêt d'Argonne. Une fois encore, les Schneider de l'AS 14 et 17 sont également mis à la disposition des Américains. Si le 21 septembre Patton propose initialement au colonel Craig, le chef d'état-major du *I Corps*, d'engager sa brigade en masse pour ouvrir la voie à l'infanterie, la nature du terrain défavorable où doit porter l'offensive américaine le contraint à changer ses plans. Il décide donc de placer les chars de Brett en première ligne pour soutenir l'assaut initial de l'infanterie et de maintenir ceux de Compton en réserver pour exploiter la brèche et attaquer la deuxième ligne d'objectifs. Pour éviter de faire face aux problèmes d'approvisionnement en carburant rencontrés au cours des combats de Saint-Mihiel, Patton demande à chacun des équipages d'emporter avec lui deux bidons de deux litres de carburant. Il enrage néanmoins contre les services logistiques qui lui ont fourni un train entier de wagons citernes (environ 378 000 litres) sans lui mettre à disposition de pompe pour distribuer le carburant. Le 26 septembre à 02h30, l'artillerie déclenche son bombardement préliminaire pour neutraliser les défenses allemandes. À 05h30, l'attaque conjointe des fantassins et des chars peut démarrer sous le couvert d'un épais brouillard. Les chars qui accompagnent la *28th ID* sont rapidement pris dans un champ de mines mais celui-ci est vite balisé et les chars peuvent reprendre leur progression même si l'action de l'artillerie allemande ralentit momentanément l'infanterie qu'ils accompagnent. Arrivés sur la ligne de défense principale, les Américains tombent sur plusieurs blockhaus qu'ils réduisent un à un au silence en ouvrant le feu directement dans les fentes de tir. De son côté, Patton, qui s'inquiète de l'évolution de la situation faute de renseignements, décide alors de désobéir aux nouvelles directives de Rockenbach et quitte son QG installé aux Côtes de Forimont, accompagné d'un petit groupe d'officiers, pour se rendre compte par lui-même de l'assaut contre Cheppy mené par la *35th ID*. Parvenu au croisement au sud du village, ils trouvent les fantassins du *138th Infantry Regiment* bloqués dans les champs sans aucun blindé pour les soutenir. Ces derniers qui appartiennent à la *Company B* du *345th* ne parviennent pas à franchir la Buante qui court au sud de Cheppy et plusieurs d'entre eux sont également embourbés dans une tranchée allemande abandonnée. Deux chars Schneider, qui viennent de rejoindre la position, s'embourbent eux aussi.

▲ Une colonne de blessés américains croise un FT en partance pour le front de Saint-Mihiel. L'homme au milieu du groupe est très certainement un prisonnier allemand aidant à porter un brancard.

OFFENSIVE MEUSE-ARGONNE, 20 SEPTEMBRE 1918



◀ Le « cinq de cœur » photographié le 5 octobre 1918 après avoir été récupéré sur le champ de bataille. Notez la présence des impacts de balles sur le blindage à droite de la queue du char.

Patton, conscient que l'infanterie ne pourra pas seule s'emparer du village, ordonne aux équipages des chars de débarquer et participe même à la manœuvre pour les sortir de là en jouant de la pelle [12]. Une fois cette pénible tâche terminée, les FT se positionnent au sud-ouest du village pour l'encercler tandis que Patton, outrepassant sa mission, coordonne l'assaut des *Sammies* sur la route de Cheppy à Varennes défendue par plusieurs nids de mitrailleuses allemandes. Plusieurs fantassins font signe à Patton de se mettre à couvert mais il leur répond : « Au diable les Allemands ! Ils ne peuvent pas me toucher ! ». Alors qu'il poursuit la coordination de l'attaque sous une grêle de balles il est touché à la cuisse gauche et sur les six hommes qui l'accompagnent alors, cinq sont mortellement touchés [13]. Malgré sa blessure, Patton refuse d'être évacué tant que l'assaut du village n'est pas terminé. Celui-ci se poursuit pendant près d'une heure avant que les Américains ne parviennent à enfoncer un coin dans les défenses allemandes le long de la route. Simultanément, une compagnie du *345th* attaque directement le village tandis qu'une seconde manœuvre sur le flanc est lancée pour l'encercler, ce qui contraint les Allemands à se retirer. Patton, assuré que le major Brett a bien pris le commandement de la brigade, accepte enfin d'être évacué vers le poste de premier secours installé dans l'église de Neuvilly-en-Argonne.

LA RÉUSSITE

Malgré sa désobéissance, il sera décoré de la *Distinguished Service Cross* pour son action devant Cheppy. Fidèle à sa légende, Patton dira que son action aurait dû lui valoir la *Medal of Honor* [14]. En tout cas, la guerre est terminée pour le bouillant officier. Sa blessure, grave, ne lui permettra pas de reprendre son commandement avant l'armistice. Pour autant, en dépit de son évacuation, la brigade poursuit ses missions de soutien de l'infanterie tout au long de la journée pour venir à bout des poches de résistance allemandes. Au soir, elle déplore des pertes matérielles bien plus importantes que lors de la première journée de l'offensive de Saint-Mihiel puisque 43 chars sont hors de combat (détruits, embourbés ou tombés en panne de moteur).

Néanmoins, le lendemain, 11 chars sont mis à la disposition de la *28th ID* dans le secteur de l'Aire et soutiennent l'avance de l'infanterie en direction du nord le long de la forêt d'Argonne où ils détruisent plusieurs nids de mitrailleuses. Là encore, les combats sont âpres contre les éléments de la *1. Garde Division* allemande et les chars ne peuvent agir en masse tant les demandes d'intervention très locales de l'infanterie diluent leur action. Le 28 septembre au matin, il ne reste plus que 83 FT en état de marche sur les 144 disponibles le jour J. Cela n'empêche leur participation à la prise du village d'Apremont. Dans un premier temps, les chars sont de nouveau en avance sur les fantassins du *111th Infantry Regiment* empêtrés dans les réseaux de barbelés très denses dans ce secteur. Ils se retrouvent donc seuls face aux défenseurs allemands. Cinq fois ils parviennent à les chasser du village, mais ils ne peuvent le tenir sans l'aide de l'infanterie qui finit enfin par les rejoindre pour consolider la position.

À la fin de la journée, Rockenbach ordonne le repli de tous les chars pour révision et réparation avant que la brigade ne soit placée en réserve. Mais les combats défensifs acharnés que mènent les Allemands contraignent Rockenbach à engager de nouveau la brigade dès le 1er octobre. Il dispose alors de 89 FT. Ces blindés soutiennent principalement les assauts de la *28th ID* contre la crête du Chêne Tondu reprise par les Allemands le 29 septembre. Au cours de ces combats difficiles, 59 chars sont mis hors de combat ou sont victimes de pannes mécaniques. Rockenbach n'a alors pas d'autre choix que de retirer une nouvelle fois sa brigade. Le 5 octobre, 47 chars participent à une nouvelle attaque en direction de Fléville principalement en soutien de la « Big Red One » et perd encore 13 engins. Le lendemain, une compagnie est de nouveau affectée à la 28th ID qui poursuit son attaque la crête du Chêne Tondu et le bois de Taille l'Abbé. Cependant, il est difficile de juger cette attaque, car aucun rapport ne précise avec quelle efficacité. Le 16 octobre, onze jours plus tard, il ne reste que 20 chars, regroupés au sein d'une compagnie *ad hoc*, qui repartent au combat avec 30 officiers et 140 hommes. Ils sont engagés dans le secteur de Thiaucourt toujours en coopération avec la *28th ID* qui remonte elle aussi en ligne pour relever la *37th ID*. Là encore, aucun rapport ne permet de déterminer l'issue de cette action qui s'avèrera être la dernière de la guerre pour les hommes de Rockenbach.

▲ Une équipe de fusil-mitrailleur Chauchat américaine en Argonne. Faute de matériel suffisant, les Américains sont contraints de se doter d'armes françaises comme le Chauchat pour leur peloton d'appui-feu.

▲▲ L'apparition des chars américains aide grandement les *Sammies* à capturer leurs objectifs à Saint-Mihiel. De nombreux soldats allemands se rendent dès les premiers jours, las de la guerre. Ici, une colonne de prisonniers encadrée par les Américains dans un village non loin de Saint-Mihiel.

[12] Eisenhower (J.), *Yanks, The Epic Story of the American Army in World War I*, Simon & Schuster, 2001, Digital Edition.

[13] *Ibid.*

[14] Otte (M.), *Meuse-Argonne 1918: Breaking the Line*, Pen & Sword 2018, Digital Edition.

QUELLES LEÇONS POUR L'AVENIR ?

Lorsque Patton retourne aux États-Unis en mars 1919, il participe activement à un comité chargée de rédiger un manuel d'emploi pour les blindés. Fort de son

expérience, il défend l'idée selon laquelle les chars doivent être employés au sein de grandes unités autonomes et qu'ils ne doivent surtout pas être saupoudrés sur le champ de bataille pour soutenir l'infanterie. Il aura l'occasion au cours de l'entre-deux guerres de faire valoir ses conceptions malgré la très large réduction des effectifs de l'*US Army* jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Il se fera notamment l'avocat de la guerre mécanisée au cours de son passage à *l'Office of Chief of Cavalry* à Washington de 1927 à 1931. Il lui faudra attendre 1942 pour exprimer pleinement la mesure de son talent sur les champs de bataille nord-africains et européens. ■

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

- Eisenhower (J.), *Yanks, The Epic Story of the American Army in World War I*, Simon & Schuster, 2001, Digital Edition.
- Hallas (J.), *Squandered Victory : The American First Army at St.Mihiel*, Greenwood Publishing Group, 1995.
- Lengel (E.) (ed.), *A Companion to The Meuse-Argonne Campaign*, John Wiley & Sons, 2014, Digital Edition.
Otte (M.), *Meuse-Argonne 1918: Breaking the Line*, Pen & Sword 2018, Digital Edition.
- Wilson (D.), *The American Expeditionary Forces Tank Corps in World War I: From Creation to Combat*, Mémoire de Master, DTIC, 1988.
- Yockelson (M.), *Forty-Seven Days: How Pershing's Warriors Came of Age to Defeat the German Army in World War I*, Nal Caliber, 2016, Digital Edition.

◀ Un chef de char souriant pose avec ce qui est probablement la mascotte de sa section. Notez l'étroitesse de la tourelle du blindé.

▼ Les combats à Saint-Mihiel sont très durs pour les Américains, pour qui le style de combat de ce front est totalement inconnu. La fatigue se lit sur les visages de ces *Sammies*.

Bon de commande

BATAILLES & BLINDÉS

ABONNEMENTS* :	France	UE, Suisse	Autres**	Quantité	TOTAL
Abonnemment d'un an à **Batailles & Blindés,** soit 6 numéros, à partir du n°88 inclus	35.00 €	40.00 €	45.00 €	x _____ =	€
Abonnemment de deux ans à **Batailles & Blindés,** soit 12 numéros, à partir du n°88 inclus	65.00 €	75.00 €	85.00 €	x _____ =	€
NOUVEAU : ABONNEMENT BIMESTRIELS + HORS-SÉRIE Abonnement d'un an à **Batailles & Blindés,** soit **6 numéros**, à partir du **n°88** inclus + **3 numéros hors-série**, à partir du **n°38** inclus	75.00 €	90.00 €	100.00 €	x _____ =	€

*ATTENTION : Ce bon de commande est valable jusqu'au 1er octobre 2018 pour les abonnements
** DOM-TOM ET RESTE DU MONDE

Sous-total abonnements : _____

HORS-SÉRIE (Tarif france : 14,90€ // Tarif UE et Suisse :18,90€ // Tarif DOM-TOM et Monde : 22,90€)

☐ **HS n°2** : Opération Daguet (réf.74)	☐ **HS n°26** : *Afrika Korps* - Les unités de l'Axe (réf.286)
☐ **HS n°3** : L'épopée du 6e GRDI (réf.75)	☐ **HS n°27** : L'effondrement du Reich (réf.287)
☐ **HS n°6** : Afrika-Korps / Tome 1 (réf.78)	☐ **HS n°29** : Histoire de la *Panzerwaffe* (réf.289)
☐ **HS n°15** : Guderian (réf.185)	☐ **HS n°30** : La *Panzerwaffe* : de Koursk à Berlin (réf.290)
☐ **HS n°16** : Tiger-Abteilungen ! Tome II (réf.276)	☐ **HS n°31** : Régiments blindés de la *SS-Panzerwaffe* (réf.291)
☐ **HS n°17** : La bataille des Ardennes - T.1 (réf.277)	☐ **HS n°32** : Les divisions blindées (réf.292)
☐ **HS n°20** : Les as de la *Panzerwaffe* à Koursk (réf.280)	☐ **HS n°33** : La bataille de Kharkov (réf.22033)
☐ **HS n°21** : *Panzerknacker* : combat antichar allemand (réf.281)	☐ **HS n°34** : Koursk 43 - Le grand baptême du feu (réf.22034)
☐ **HS n°22** : 1944 : duels dans le bocage (réf.282)	☐ **HS n°35** : Régiments blindés de la *SS-Panzerwaffe T2* (réf.22035)
☐ **HS n°23** : La révolution de la guerre mécanisée (réf.283)	☐ **HS n°36** : Stalingrad - La mort de la *6. Armee* (réf.22036)
☐ **HS n°24** : La Cavalerie au combat (réf.284)	☐ **HS n°37** : Les As de la *Panzerwaffe* & *Sturmartillerie* (réf.22037)
☐ **HS n°25** : L'été des occasions manquées (réf.285)	

Nombre de numéros sélectionnés X tarif zone : _____ x _____ = _____€

ANCIENS NUMÉROS (8 € pièce, toute destination) :

☐ N°8 : Il faut sauver le soldat Lynch ! (ref.8)	☐ **N°60** : KOVEL, la « Wiking » au combat (réf.260)
☐ **N°11** : « Tiger Jack » contre le baron (ref.11)	☐ **N°61** : La motorisation de l'US army (réf.261)
☐ N°16 : Saga d'un "Wikinger" sur l'Ostfront (ref.16)	☐ **N°62** : Les *Sturmtiger* au combat ! (réf.262)
☐ **N°22** : Leclerc : « se commander soi-même » (ref.22)	☐ **N°63** : La *s.Pz.Jg-Abt. 521* sur la route de Stalingrad (réf.263)
☐ **N°36** : Dans l'enfer du bocage (réf.145)	☐ **N°64** : *Panzer-Grenadier* - 1939/1945 (réf.264)
☐ **N°37** : Le *SS-Panzer-Korps* à Kharkov (réf.153)	☐ **N°65** : Les *Sturmgeschütz-Abteilungen* (réf.265)
☐ **N°38** : Les imposteurs de Skorzeny (réf.158)	☐ **N°66** : Combattre dans un Tigre (réf.266)
☐ **N°39** : *Panzerschreck* (réf.162)	☐ **N°67** : Commander une *Panzer-Division* (réf.267)
☐ **N°40** : *Skijäger* (réf.172)	☐ **N°68** : La bataille de Ponyri (réf.268)
☐ **N°41** : Wittmann à Koursk (réf.181)	☐ **N°69** : Ruhr 1945 - La fin de la *Wehrmacht* à l'ouest (réf.269)
☐ **N°42** : Nashorn au combat (réf.182)	☐ **N°70** : « Reco », en pointe toujours ! (réf.270)
☐ **N°43** : La « Panzer-Lehr » face au débarquement (réf.243)	☐ **N°71** : 1945 - L'agonie de la *Panzerwaffe* à l'Est (réf.271)
☐ **N°44** : Tiger, « la bête de guerre » (réf.244)	☐ **N°72** : Chars & débarquements - Succès et échecs (réf.272)
☐ **N°45** : « Blitzkrieg » 1940 vs 1944 (réf.245)	☐ **N°73** : Bataille de Normandie : le rapport Guderian (réf.273)
☐ **N°46** : Les secrets tactiques de Rommel (réf.246)	☐ **N°74** : Combattre à bord du Panther (réf.274)
☐ **N°47** : M4 Sherman (réf.247)	☐ **N°75** : Debrecen, dernier choc blindé à l'est (réf.275)
☐ **N°48** : Küstrin, dernière bataille avant Berlin (réf.248)	☐ **N°76** : Opération « Market Garden » (réf.21076)
☐ **N°49** : Pourquoi les *Tank Destroyers* ? (réf.249)	☐ **N°77** : Les directives Tychsen (réf.21077)
☐ **N°50** : Piégé à Stalingrad (réf.250)	☐ N°78 : Combats de chars dans Berlin (réf.21078)
☐ **N°51** : 1945 - Carnage à Bautzen (réf.251)	☐ N°79 : Les fauves du Dr. Bäke (réf.21079)
☐ **N°52** : Tempête rouge sur l'Europe (réf.252)	☐ N°80 : El-Alamein : Rommel pouvait-il l'emporter ? (réf.21080)
☐ **N°53** : Baptême du feu de la « Hitlerjugend » (réf.253)	☐ N°81 : Combattre dans un *Stug* ! (réf.21081)
☐ **N°54** : La bataille d'Aix-la-Chapelle (réf.254)	☐ N°82 : 1944/1945 Bataille pour Budapest (réf.21082)
☐ **N°55** : Campagne d'Allemagne de la 5e DB (réf.255)	☐ N°83 : La *Wehrmacht* et la course au gigantisme (réf.21083)
☐ **N°56** : Échec à la « Das Reich » (réf.256)	☐ N°84 : Caen la Martyre - Le calvaire de la « capitale normande » (réf.21084)
☐ **N°57** : *Panzer-Division 45* (réf.257)	☐ N°85 : Ardennes 44 / Krinkelt-Rocherath (réf.21085)
☐ **N°58** : Chasse aux Scud pour les forces spéciales (réf.258)	☐ N°86 : Le noël sanglant des *Windhunde* (réf.21086)
☐ **N°59** : *Qui a tué wittman ?* (réf.259)	☐ N°87 : Guderian - Imposteur ou Génie ? 1ère partie (réf.21087)

Nombre de numéros sélectionnés : _____ x 8€ = €

TOTAL GLOBAL :
abonnements + hors-séries + anciens numéros €

ATTENTION :

Les stocks variants très vite, nous vous conseillons de visiter notre site internet afin de prendre connaissance des produits disponibles.

Bon de commande à retourner à :

CARAKTÈRE
Service abonnements
Résidence Maunier
3 120 route d'Avignon
13 090 Aix-en-Provence
FRANCE

www.caraktere.com

Votre commande pourra vous parvenir sous plusieurs plis ; les délais de traitement et d'acheminement par La Poste varient de 6 à 20 jours.

Nom : .....
Prénom : .....
Adresse : .....
.....
.....
.....
Code postal : .....
Ville : .....
Pays : .....
E-mail : .....
Tél. .....

Merci de nous fournir un numéro de téléphone ou un email afin de pouvoir vous contacter en cas de rupture de stock.

Règlement :

☐ Chèque à l'ordre de Caraktère
☐ Virement Swift
☐ Mandat postal
☐ Carte Bancaire :

Numéro : .....
Date d'expiration : .....
Signature :

Attention ! Les Eurochèques, cartes Maestro et Visa-Electron ne sont pas acceptés.
Pour éviter toute erreur, merci de bien vouloir écrire lisiblement.

En raison de frais bancaires importants, nous acceptons uniquement les chèques d'agences bancaires domiciliées en France.

Due to high bank charges we shall accept checks only from french bank accounts

HORS SÉRIE N°37

LES AS DE LA PANZERWAFFE
& DE LA STURMARTILLERIE
TOME 1

À PARTIR DU 12 OCTOBRE EN KIOSQUE

LES AS DE LA *PANZERWAFFE* - TOME 2

L'Arme blindée allemande combat de septembre 1939 à mai 1945. Cette très longue période permet aux *Panzerschüzten*, mais aussi aux équipages de *StuG.* ou de *Panzerjäger* dès 1940, d'acquérir une grande expérience militaire qui autorise certains d'entre eux, les plus doués ou les plus chanceux (voire les deux), de briller avec un nombre impressionnant de victoires individuelles. Ainsi, certains chefs d'engin affichent des parcours exceptionnels aux commandes de machines aussi diverses que des canons d'assaut *StuG. III*, des chasseurs de chars Nashorn, des chars de combat *Panzer IV*, des Panther et bien évidemment des lourds Tiger I et II. Dans ce second tome des « As de la Panzerwaffe », nous vous proposons de lire de nouvelles biographies d'hommes ayant marqué de leurs empreintes les champs de bataille de la Seconde Guerre mondiale…. Ainsi, vous allez retrouver, entre autres, le *SS-Hauptsturmführer* Michael Wittmann, enfant chéri de la propagande allemande, de ses débuts à bord d'un canon automoteur *StuG. III* à ses exploits dans les plaines de Koursk ou lors de la bataille de Normandie à la tourelle d'un Tiger I. Mais aussi des *Bordführer* un peu moins connus comme Balthasar Woll, Ernst Barkmann, Albert Ernst, Helmut Wendorff, Hugo Primozic… ou des biens moins célèbres comme Ulf-Ola Olin (un Finlandais !) ou encore Johan Schmitt et Conrad Sauer pour ne citer qu'eux.

BATAILLES & BLINDÉS

14,90 euros // 116 pages

à commander au +33 (0)4 42 21 06 76 ou sur notre site internet www.caraktere.com

NOUVELLE PUBLICATION

caraktère presse & éditions

DISPONIBLE EN OCTOBRE 2018

CAMOUFLAGES & MARQUES DE L'AVIATION FRANÇAISE 1939 - 1945

216 PAGES
FORMAT 21X28.5 CM
COUVERTURE CARTONNÉE

Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur les camouflages et marques français sans avoir osé le demander, le grand spécialiste de la question, Christian-Jacques Ehrengardt, vous le détaille en 216 pages.

Et puisque, comme aurait dit Napoléon, si Niepce était né un siècle plus tôt, une petite photo vaut mieux qu'un long discours, ce livre est bourré d'illustrations : près de 500 photos et 100 profils en couleur, avec de nombreux tableaux d'insignes.

L'auteur passe en revue les usages – et les nombreuses exceptions – de la période 1938-1940, puis étudie les spécificités des avions de l'Aéronautique navale, les marques particulières de l'aviation de Vichy et des FAFL (d'Afrique, de Grande-Bretagne et même de Russie), et enfin termine ce vaste tour d'horizon par la reprise de la lutte aux côtés des Alliés.

Si de l'uniformité naquit l'ennui, une chose est sûre : on ne risque pas de s'ennuyer avec les camouflages et marques des avions français de la Seconde Guerre mondiale !

TARIFS

POUR PASSER VOTRE COMMANDE :

Par téléphone au +33 (0)4 42 21 06 76

Par email : contact@caraktere.com

Sur notre site internet : www.caraktere.com

FRANCE MÉTROPOLITAINE	44,90€
UNION EUROPÉENNE & SUISSE	49,90€
RESTE DU MONDE & DOM-TOM	54,90€

Frais de port inclus